

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

Présentation des récits par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest illustrant « Le passage Pommeraye ».

9e Année — N° 86 **Janvier 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG-87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI-40-56) — *CCP Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Maroc,* 184 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *N F. Etranger,* 9,90 *N F.*
1 an : — — 16,80 *N F. Etranger,* 19,20 *N F.*

Au sommaire du numéro de janvier de



vous pouvez lire entre autres :

MORT D'UNE STAR

par ROBERT BLOCH

•

LE MATIN DE LA SAINT-PATRICK

par CHARLOTTE ARMSTRONG

•

LE VOLEUR QUI FIT LE MORT

par GERALD KERSH

•

LES GITANS

par MICHEL MARDORE

•

Chaque mois dans



les maîtres du policier et du mystère

EN VENTE PARTOUT - 128 PAGES - 1,30 NF

UN GRAND ROMAN DE
ROBERT HEINLEIN

Le jeune homme et l'espace

Traduit par Michel Deutsch

Vous avez pu lire dans notre précédent numéro la première partie de ce passionnant et attrayant roman de Robert Heinlein, le troisième que nous publions de l'auteur, après « Transfuge d'outre-ciel » *et* « Une porte sur l'été ».

Mais si par hasard vous aviez manqué cette première partie, le synopsis détaillé rédigé par Heinlein vous permettra de ne rien perdre de l'action et vous préparera à lire le second épisode, aux rebondissements inattendus.



SYNOPSIS DE LA PREMIERE PARTIE

Je l'ai eu, ce vidoscaphe, en fin de compte...

Mon nom, c'est Kip Russell. Je terminais alors ma dernière année à la High School de Centerville. Chère vieille boîte ! Elle n'a que de lointains rapports avec une école véritable : c'est plutôt un de ces jardins d'enfants grand modèle qu'on considère comme des écoles supérieures par les temps qui courent ! Mais papa qui est excentrique trouve que les logarithmes sont plus importants que l'« Adaptation à la Vie » et, sous sa férule, j'ai sérieusement potassé les maths et les sciences, à domicile presque uniquement. Mon idée fixe, c'était d'aller dans l'espace : pour aller dans l'espace, il faut avoir une formation d'ingénieur.

Et voilà que le Savon « Voie Lactée » lança son grand concours : le gagnant aurait droit à un voyage sur la Lune, tous frais payés.

© 1958, *Mercury Press, Inc.*

Il fallait que je gagne ce concours ! J'en devenais fou. J'expédiai des milliers d'emballages de savon, des milliers de slogans, bien aidé, je dois le dire, par Papa, Maman et Mr. Charton, mon patron. Car, ce printemps-là, je tenais le bar du drugstore Charton, ce qui me permettait de vendre du Savon Voie Lactée... et de réclamer les emballages à mes clients. Je n'en ai manqué qu'un seul : Quiggle le « Crack », le plus manifestement inutile des habitants de Centerville. Non seulement le « Crack » ne voulut pas me faire cadeau d'un étui de savon vide mais, sous le prétexte répété de déguster des chocolats maltés, il tournaillait autour de mon bar, décourageait la pratique et se fichait de moi dans les grandes largeurs avec d'astucieuses allusions au « Commandant Russell, la Terreur des Pirates de l'Espace » et autres plaisanteries aussi hautement spirituelles.

Je parvins quand même à conserver mon sang-froid, vendis mon savon et pondis 5.782 slogans.

Mais je ne gagnai pas le voyage dans la Lune. Je n'eus qu'un accessit : une combinaison spatiale démodée.

Seulement, minute ! Je n'avais jamais vraiment cru que je gagnerais et c'était une *vraie* combinaison spatiale. Je consacrai tout l'été à la remettre en état de marche, à la compléter en lui ajoutant un émetteur-récepteur à fréquences spatiales et à la rendre absolument étanche. Les vidoscaphes sont des bijoux mécaniques. Les bolides de course, à côté, sont la simplicité même. Je m'attachai tellement au mien qu'il finit par acquérir à mes yeux une véritable personnalité ; je le baptisai « Oscar » et pris l'habitude de bavarder avec lui, exactement comme avec un chien : en faisant tout à la fois les demandes et les réponses.

Seulement, je ne pouvais pas garder Oscar. Le règlement du concours m'offrait la possibilité de le rendre à la Société qui me le reprendrait comme matériel d'occasion, moyennant 500 dollars : j'avais besoin de cette somme pour régler mon premier semestre à l'école d'ingénieurs où je voulais m'inscrire. Aussi, la veille du week-end de la Fête du Travail, j'entrepris, le cœur gros, de faire en compagnie d'Oscar ma dernière promenade dans la prairie qui s'étend derrière chez nous. Je jouais à faire semblant d'explorer Vénus, quand je captai un S.O.S.

Et un astronef manqua presque de m'écraser en se posant.

Un second atterrit à son tour ; deux créatures sortirent du premier. Comme je me dirigeais gauchement à leur rencontre, l'une d'elles s'écroula avec un cri plaintif. Je m'en approchai en me demandant ce que cela pouvait bien être (car elle n'était pas humaine) quand quelque chose me frappa dans le dos.

Je me réveillai dans une cellule. Plus d'Oscar. A la place, une mioche format réduit, hyper-instruite et qui avait une haute idée d'elle-même : Patricia Wynant Reisfeld. Elle me demanda de l'appeler Tom-Pouce, me raconta que c'était elle qui pilotait le premier astronef, qu'elle était poursuivie par des pirates de l'espace (ceux-ci étant dans l'engin numéro 2) qui nous avaient finalement capturés ; nous nous trouvions pour le moment en route pour la Lune — dans une soucoupe volante !

Eberlué, j'en conclus que j'avais perdu les pédales.

Hélas, il n'en était rien ! Pas un mot de cette histoire qui ne fût vrai. Deux bonhommes, un gros et un maigre, me transportèrent auprès du pirate en chef après m'avoir soumis à l'action d'un rayon paralyseur. Un seul regard à mon ravisseur me convainquit de la réalité des dires de Tom-Pouce.

Pas seulement parce qu'il était laid, bien que ce monstre fût tellement terrifiant qu'il aurait fait rougir de honte une bande illustrée... des tentacules

vermiculaires autour de la bouche, quatre bras reptiliens, des yeux balayant tout l'espace à la manière d'un radar, sans compter un œil surnuméraire derrière la tête ! Pourtant, ce n'était pas son aspect qui le rendait aussi repoussant...

Cette créature était le mal incarné !

Les gens qui vous disent que le « bien » et le « mal » sont relatifs n'ont pas vu cet être-là. « Cancrelat » (comme je le baptisai) était mauvais d'un bout à l'autre. Sa méchanceté était une force invincible qui pompait toute ma volonté. Il m'interrogea, me pressa comme un citron pour extraire de moi toutes les informations qui l'intéressaient. Après quoi il ordonna au gros et au maigre (Gras-du-Bide et Fil-de-fer) de me faire réintégrer ma cellule.

A présent, j'étais prêt à croire Tom-Pouce sur parole et elle me mit au courant du peu qu'elle savait. Elle s'était rendue sur la Lune en touriste, Gras-du-Bide et Fil-de-Fer l'avaient kidnappée et livrée à Cancrelat. Celui-ci et ses congénères, qui projetaient de nous envahir, avait installé sur la Lune une base avancée d'où ils espionnaient la Terre. Pour eux, nous n'étions que du bétail : des esclaves. Sinon même une réserve alimentaire...

Au cours de sa captivité, Tom-Pouce avait fait connaissance de « Maman Bidule », un autre genre d'extra-terrestre aussi différent de Cancrelat qu'il était possible, mais tout aussi éloigné de l'humain. C'était un « flic », pour employer l'expression de Tom-Pouce, un flic lancé à la poursuite de Cancrelat, et qui était tombé au pouvoir de ce dernier. Cela n'expliquait pas grand-chose, mais je considérais tout ennemi de Cancrelat comme mon ami personnel.

Tom-Pouce et Maman Bidule s'étaient échappées en empruntant un astronef des congénères de Cancrelat ; la fillette était aux commandes tandis que l'extra-terrestre lui donnait les directives de vol. Les fugitives avaient mis le cap sur Princetown (où le père de Tom-Pouce occupait d'importantes fonctions scientifiques) mais c'était à Centerville finalement que l'astronef avait atterri...

Et voilà comment je m'étais trouvé mêlé (avec mon vidoscaphe) à cette histoire.

Tout s'expliquait. Tout, sauf une chose : comment sortir de cet imbroglio ?

L'astronef où nous nous trouvions fit contact sur la Lune mais Tom-Pouce et moi-même ne fûmes pas extraits de notre cabine-cellule. Nous nous chargeâmes nous-mêmes de ce point de détail en employant toutes nos ressources physiques et un bout de chewing-gum. L'engin était vide. L'idée me vint alors que nous pourrions l'utiliser pour fausser compagnie à nos ravisseurs comme Tom-Pouce l'avait déjà fait une fois. Mais la chance n'était pas de notre côté : Cancrelat avait subtilisé un instrument indispensable (appelez-le un « starter » si vous voulez, bien que cela n'avait rien de commun avec un démarreur).

Heureusement, après avoir enfoncé quelques portes, je découvris nos vidoscaphes, « Oscar » et la combinaison modèle touriste dont Tom Pouce était revêtue lors de son enlèvement. Cette fois, la fortune nous souriait.

Dans une autre cellule, Tom-Pouce mit la main sur Maman Bidule, un petit être d'une douceur extrême, aussi humain qu'un poisson rouge mais positivement adorable. Elle s'exprimait en gazouillis d'oiseau que je comprenais. Télépathie ? Peut-être bien... Je ne peux pas dire. Mais je saisissais pourquoi c'était... « Maman Bidule » : en sa présence on n'avait plus qu'un seul désir — se pelotonner contre elle pour faire calin. C'était une *mère*.

Deux vidoscaphes — et trois personnes ! Je desserrai les sangles de réglage d'Oscar et Maman Bidule s'installa à califourchon sur mon dos ; Tom-Pouce m'aida à refermer hermétiquement ma combinaison, je lui rendis la pareille,

me munis de deux bouteilles d'oxy-hélium supplémentaires découvertes dans le local de ces deux traîtres à l'espèce humaine : Gras-du-Bide et Fil-de-fer, et... en route ! Notre objectif ? Atteindre à marche forcée la base lunaire la plus proche, l'observatoire de Tombaugh Station qui se trouvait à une soixantaine de kilomètres, de l'autre côté d'une chaîne de montagnes.

DEUXIEME PARTIE

VI

J'AURAIS dû jouir de cette expérience insolite et romanesque. Mais j'avais d'autres sujets de préoccupation. Si grand que fût mon désir de jeter un coup d'œil derrière moi, j'étais trop affairé pour penser à autre chose qu'à tenter de garder mon équilibre. J'étais forcé de garder la tête droite et de faire confiance à mes pieds que je ne pouvais voir. Heureusement, le sol, formé d'une couche rocheuse recouverte d'un tapis de poussière ou de sable fin, était ferme. Je ne pesais que vingt-cinq kilos, mais la diminution du poids n'avait pas ôté l'ombre d'un gramme à mes cent-cinquante kilos de masse.

Cette disproportion nécessite des réflexes dont l'acquisition demanderait une vie ; pour prendre le moindre tournant, je devais me pencher lourdement, me redresser, m'arc-bouter pour ralentir, faire un angle extraordinaire pour accélérer. Il m'aurait été facile d'établir le diagramme de composition des forces. Mais *être* la résultante de ces dernières est une toute autre paire de manches. Combien de temps faut-il à un bébé pour apprendre à marcher ? J'étais un bébé sur la Lune, contraint à apprendre en effectuant une marche forcée aussi rapide que possible — et un bébé à moitié aveugle, par dessus le marché.

Aussi les merveilles du paysage étaient-elles le cadet de mes soucis !

Tom-Pouce avait adopté une allure vive et régulière. A brefs intervalles, la corde se tendait et j'essayais d'aller plus vite — sans tomber.

Sur mes épaules, Maman Bidule chantonnait :

(« *Ça va, Kip ? Tu sembles soucieux* ! »)

— « Je... euh... oui... ça va... Et vous... Comment... allez-vous ? »

(« *Je suis parfaitement à mon aise. Ne te tourmente pas pour moi, mon chéri.* »)

— « Très bien. »

Oscar faisait un boulot magnifique. L'effort physique sous le flamboiement du soleil eut vite fait de me couvrir de sueur, mais je ne donnai un coup de menton à la valve de climatisation que lorsque le détecteur sanguin m'eût indiqué que j'étais à court d'air. Mes séances d'entraînement dans les champs payaient : je n'avais aucun pépin et mon seul souci était d'éviter les rochers et les crevasses.

En vingt minutes, nous fûmes dans les collines. Brusquement, Tom-Pouce opéra un tournant qui me prit au dépourvu (cette fois-là, je faillis

presque tomber.) Son allure se fit plus lente. Enfin, elle s'engagea dans un étroit goulot où il fallait progresser en rampant et ne tarda pas à donner le signal de la pause. Nous nous mîmes à converser, casque contre casque :

— « Ça marche ? » me demanda-t-elle.

— « Au poil ! »

— « Maman Bidule, pouvez-vous m'entendre ? »

(« *Oui, mon petit...* »)

— « Etes-vous à votre aise ? Vous respirez bien ? »

(« *Tout va très bien. Notre Kip prend grand soin de moi, ma chérie.* »

— « A propos de respiration, » dis-je, « je vais jeter un coup d'œil à ta réserve d'air, Tom-Pouce. »

Je me penchai pour lire les indicateurs de son casque, mais elle fit un écart. Puis rétablit le contact.

— « Tout va normalement. »

— « Que tu dis... »

Je saisis son casque à deux mains et me penchai pour regarder à travers la visière. Mais, ébloui par le soleil, je ne vis rien de plus que si j'avais regardé au fonds d'un puits.

« Dis-moi le chiffre. Et ne me raconte pas de blagues ! »

— « Occupe-toi de tes affaires. »

Je la forçai à se retourner pour examiner les manomètres extérieurs de ses bouteilles. L'un était à zéro. L'autre indiquait une charge presque complète.

— « Tom-Pouce, » dis-je doucement, « quelle distance avons-nous déjà couverte ? »

— « A peu près cinq kilomètres. Pourquoi ? »

— « Donc, il en reste encore plus de cinquante ? »

— « Cinquante-cinq au moins, mais ne te fais pas de bile. Je sais bien qu'une de mes bouteilles est vide. Je suis passée sur l'autre avant de m'arrêter. »

— « Avec une seule bouteille, tu ne tiendras pas cinquante-cinq kilomètres. »

— « Mais si... Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. »

— « Ecoute-moi, Tom-Pouce. Nous avons tout ce qu'il faut en réserve. Je vais bien trouver un truc pour t'en passer un peu. »

Mon cerveau se mit à ronfler comme une turbine. Mentalement, je dressai le catalogue des outils qui pendaient à ma ceinutre, recensai tous les autres objets dont je disposais.

— « Mon petit Kip, tu sais aussi bien que moi que tu ne peux pas brancher ces bouteilles-là après mon scaphandre. Alors, épargne ta salive. »

(« *Que se passe-t-il, mes chéris ? Vous ne vous disputez pas, j'espère ?* »)

— « Si, Maman Bidule. C'est la bagarre. Tom-Pouce est un poison. »

(« *Voyons, mes enfants...* »)

— « D'accord, Tom-Pouce : je ne peux pas brancher les bouteilles supplémentaires. Je l'admets. Mais je vais me débrouiller pour recharger la tienne. »

— « Comment peux-tu ? »

— « C'est mon affaire. Je vais essayer sur celle qui est vide : si ça marche, on est sauvé !... Et si ça ne marche pas, la situation ne sera pas pire. »

— « Cela te prendra combien de temps ? »

— « Dix minutes, si je suis en veine. Sinon, une demi-heure. »

Elle réfléchit. Puis :

— « Non, Kip. »

— « Tom-Pouce, arrête de faire l'im... »

— « Je ne fais pas l'imbécile. Nous ne serons en sécurité que lorsque nous nous serons enfoncés dans les montagnes. Je peux tenir juste-là. Quand nous aurons cessé d'être aussi visibles qu'une punaise sur un gâteau d'anniversaire, nous nous reposerons et tu pourras recharger ma bouteille. »

C'était judicieux. « Soit ! »

— « Peux-tu aller plus vite ? Si nous atteignons les montagnes avant qu'ils s'aperçoivent de notre disparition, je ne crois pas qu'ils seront capables de nous trouver. Par contre, si... »

— « Je peux aller plus vite. Si seulement je n'avais pas ces sacrées bouteilles à trimballer. »

— « Oh ! Veux-tu... veux-tu les laisser tomber ? »

— « Absolument pas. Simplement, elles me déséquilibrent. Tiens, si tu voulais les assurer un peu mieux. »

— « Bien sûr. »

Elle arrima correctement ma charge que, dans la précipitation du départ, j'avais attachée solidement mais un peu à la va-comme-je-te-pousse.

— « En forme ? » lui demandai-je quand elle eut fini.

— « Oui. Je regrette de n'avoir pas un bout de chewing-gum. J'ai la gorge aussi sèche qu'un vieux bout de cuir. »

— « Bois un peu d'eau. Mais pas trop. »

— « Tu crois que la plaisanterie est de bon goût ? »

Mes yeux s'écarquillèrent :

— « Tom-Pouce... Ne me dis pas qu'il n'y a pas d'eau dans ton anti-V ? »

— « C'est là qu'il faut rire ? »

Cette fois, ce fut ma bouche qui s'ouvrit.

— « Mais pourquoi n'as-tu pas rempli le réservoir tout à l'heure ? »

— « De quoi parles-tu, à la fin ? Il y a peut-être un réservoir dans ta combinaison ! »

J'étais incapable de répondre. La tenue de Tom-Pouce était une combinaison pour touriste, prévue pour ces « excursions pittoresques ayant pour panorama l'incomparable grandeur de l'antique face lunaire »

des promesses publicitaires. Des excursions en groupe, bien sûr, dont la durée n'excède pas une demi-heure. On ne met pas de réservoir dans les scaphandres touristiques : les clients risqueraient de s'étrangler avec le tuyau, d'inonder leur casque, de se noyer, de faire je ne sais combien d'autres idioties encore. Et puis, c'est plus économique.

Dire que la vie de Tom-Pouce dépendait maintenant de dispositifs de ce genre dont sa combinaison-camelote était dépourvue !

— « Je suis désolé, » fis-je humblement. « Je vais essayer de trouver un joint pour te donner de l'eau. »

— « Je doute fort que tu y parviennes. Et j'aurais le temps de mourir de soif avant que tu réussisses. Aussi n'en parlons plus. Je regrette seulement mon chewing-gum. Tu es prêt ? »

— « Euh... Oui. »

Les « collines » n'étaient guère que d'énormes plis de lave et nous les atteignîmes vite. Même là, il fallait faire attention : le sol était dur. Plus loin, il était aussi plat que les déserts du Kansas et s'étendait jusqu'à l'horizon — un horizon rapproché ; les pics, qu'on eût dit découpés dans du carton, profilaient contre le ciel leur silhouette que le soleil transformait en éblouissants miroirs. Impossible de calculer de tête la distance à laquelle se trouvait l'horizon. Mais elle faisait sûrement à peine plus d'un kilomètre.

Tom-Pouce me laissa arriver à sa hauteur et posa son casque contre le mien.

— « Ça va, Kip ? Ça va toujours, Maman Bidule ? »

— « Comme sur des roulettes ! »

(« *Cela va à merveille, ma chérie.* »)

— « Kip, j'ai réussi à jeter un coup d'œil à leur carte à l'aller. Je sais où est située la passe où ils sont venus me prendre. Direction générale : 8° N.E. Nous n'avons donc qu'à prendre la direction 8° S.O. Une fois qu'on sera aux montagnes, nous trouverons facilement le passage. »

J'étais impressionné.

— « Tu n'as jamais été éclaireur d'une tribu d'Indiens, par hasard ? A moins que tu ne sois Davy Crockett en personne ? »

— « Peuh ! Lire une carte est à la portée de n'importe qui. »

Elle semblait quand même toute fière.

Faute de boussole (Oscar avait été prévu pour utilisation sur station et non sur la Lune), nous nous orientâmes à l'aide de la Terre. Après un bref calcul, nous prîmes comme repère un pic qui avait une sorte de menton en galoche. A partir de ce pic, nous trouverions sans difficulté la passe. Alors, il faudrait obliquer franchement à l'est... Et nous tomberions inévitablement sur Tombaugh Station.

Environ quinze kilomètres à parcourir. Nous les avalâmes en un temps record. Il est possible de faire de jolies moyennes sur la Lune, à condition d'être en terrain plat et de conserver son équilibre. Tom-Pouce pressait tellement l'allure que c'était tout juste si nous ne nous

envolions pas ; elle faisait des enjambées d'autruche et je pris rapidement le coup. Curieux : il était plus facile de marcher vite que lentement ! Après tout, on risquait seulement d'atterrir sur un parpain ou dans un trou et de faire un faux pas. C'était d'ailleurs un risque fâcheux. Ce n'était pas que je craignais de m'étaler : Oscar était assez solide pour ne pas s'en porter plus mal. Mais si je me recevais sur le dos ? Selon toutes probabilités, Maman Bidule serait réduite en bouillie.

Ce n'était d'ailleurs pas mon seul sujet de tracas. La combinaison bon marché de Tom-Pouce était loin d'avoir la solidité de mon copain Oscar. Des souvenirs de lecture me revenaient... des histoires de scaphandres que la décompression fait exploser. Je n'avais aucune envie de voir *ça*. Surtout avec une petite fille au fond du scaphandre. Mais je n'osais pas utiliser la radio pour mettre Tom-Pouce en garde, bien que Cancrelat ne pût sans doute nous capter. D'autre part, si je tirais sur la laisse, je pouvais faire tomber la gosse...

Le plateau changeait d'aspect ; Tom-Pouce ralentit. Jusque-là, nous avions marché. Maintenant, nous étions en train d'escalader une pente d'éboulis. Lorsque nous en eûmes atteint le sommet, nous nous arrêtâmes.

— « Reposons-nous, » dit Tom-Pouce. « Maintenant, inutile de nous en faire. Nous sommes à couvert et ils ne nous trouveront jamais ici. »

Elle avait raison. Certes, un navire d'observation cancrelat pouvait encore nous repérer ; mais la situation s'était indiscutablement améliorée.

— « Bien. Je vais m'occuper de ta bouteille. »

— « Vas-y. »

C'était le moment. Elle avait déjà utilisé un tiers — oh ! même presque la moitié — de celle qui était en batterie. Impossible d'espérer arriver à Tombaugh Station avec ce qui lui restait d'air, simple question d'arithmétique.

— « Allez, co-équipier ! Détortille-moi cet écheveau. »

Tom-Pouce se mit en devoir de dénouer les cordes qui arrimaient mon harnachement de bouteilles de secours. Tandis qu'elle s'affairait de la sorte, je décidai de boire une gorgée, mais je chassai aussitôt cette idée. Quelle honte ! Alors que la gosse en était sans doute au point de mastiquer sa propre langue, je n'avais même pas réussi à trouver la moindre astuce pour lui faire passer un peu d'eau. Mon propre réservoir était fixé à l'intérieur de mon casque. Si j'avais la chance de survivre à l'aventure et de devenir ingénieur, je m'appliquerais à mettre au point un système permettant de faire boire quelqu'un dans ces conditions.

Toutefois, à la réflexion, je m'aperçus qu'il était idiot de ne pas boire. Je devais me conserver dans le meilleur état physique possible : nos vies en dépendaient. Alors, je bus, croquai trois tablettes de lait malté et rebus encore un peu en espérant que Tom-Pouce ne s'en apercevait pas. Heureusement, on voit mal par le hublot ce qui se passe à l'intérieur d'un scaphandre.

Je décrochai la bouteille vide de la gamine et la posai sur le sol

à côté de celle de secours qu'elle avait fini par détacher. Puis je fis se toucher nos casques :

— « Tom-Pouce, débranche mon réservoir gauche. »

— « Pourquoi ? »

— « Qui est-ce qui fait le boulot, toi ou moi ? »

Je craignais qu'elle ne voulût discuter. Ma bouteille de gauche contenait de l'oxygène pur, les autres étaient chargées d'un mélange oxygène-hélium. Mon idée, c'était de transvaser la moitié du contenu de cette bouteille dans le réservoir de ma petite amie.

Opération tout ce qu'il y a de plus folichonne quand les jonctions des deux récipients ne sont pas du même type et qu'on ne dispose pas d'outils. Heureusement, j'avais du ruban adhésif avec lequel je fixai aussi hermétiquement que je le pus les valves des deux bouteilles l'une contre l'autre. Tout le rouleau y passa. Il fallait synchroniser nos mouvements pour ouvrir et fermer les commandes d'acier en même temps, afin de perdre le moins possible du précieux gaz.

Et cela réussit. De justesse : il s'en fallut de bien peu que mon raccord de fortune ne cédât. Mais au terme de la manœuvre, la bouteille de Tom-Pouce se trouva presque pleine. La gosse avait de l'air !

— « Merci, Kip, » dit-elle simplement.

— « Service de réparation du drugstore Charton, M'dame. Nous n'acceptons pas de pourboires. Maintenant, on remet les bouteilles en place. Mais attention : c'est de l'oxygène pur. Je te la remonte et tu feras le mélange. »

Nous nous harnachâmes et reprîmes la route.



Sur Terre, les montagnes sont sans surprise. Mais sur la Lune où les eaux ne les ont jamais modelées, il en va autrement. Nous rencontrâmes une crevasse si abrupte qu'il fallût la descendre en rappel. La suivait une paroi que nous craignîmes de ne pouvoir gravir. Avec des pitons et des crampons... et sans scaphandre, ça n'aurait pas été une affaire. Mais nous nous trouvions sur la Lune — pas dans les Rocheuses. A contre-cœur, Tom-Pouce rebroussa chemin. Le plus compliqué fut la progression dans les éboulis. Je l'effectuai à quatre pattes ; Tom-Pouce m'assurait. Mais j'avais envie de tenir le rôle du héros et nous échangeâmes quelques propos aigre-doux. J'exigeai d'être le premier de cordée.

— « Arrête de jouer les costauds et de te conduire comme un stupide chevalier servant, Kip ! Tu dois transporter quatre grosses bouteilles et Maman Bidule. Tu es chargé au maximum, alors que moi, je grimpe comme une chèvre. »

Je me tus.

« Kip, » dit-elle d'un ton soucieux lorsque nous fûmes arrivés en bas, « Kip, je ne sais que faire. »

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « J'ai pris un peu plus au sud que la passe qui avait été empruntée par la chenillette, pour éviter de traverser exactement au même point. Mais je commence à craindre qu'il n'y ait pas d'autre chemin. »

— « Tu aurais pu le dire plus tôt ! »

— « Mais je ne voulais pas qu'ils nous trouvent. Le premier endroit auquel ils penseront, ce sera la passe de la chenillette. »

— « Hum... ouais ! »

Je regardais la chaîne qui nous barrait la route. Sur les photos, les montagnes lunaires sont hautes, effilées et grêlées. Vues à travers un hublot de casque, elles ont l'air tout simplement inaccessibles.

— « Si nous avions du temps, de l'air et tout le matériel dont dispose une expédition importante, nous pourrions essayer de trouver une autre voie. Mais ce n'est pas le cas et il n'y a qu'une solution : nous devons prendre le même chemin que la chenillette. Où est la passe ? »

— « Un peu plus au nord, je crois. »

Nous prîmes la direction du Nord en suivant la ligne des pics. Ce fut une marche lente et difficile qui nous conduisit, finalement, devant un plateau où nous nous engageâmes sans enthousiasme. C'était un risque qu'il fallait prendre. Je comptai mes pas. Quand j'atteignis le chiffre de mille, je m'arrrêtai et tirai sur la corde pour avertir Tom-Pouce.

— « Nous avons fait près d'un kilomètre. La passe est-elle encore loin, à ton avis ? Ou bien l'avons-nous doublée ? »

Son regard se posa sur les montagnes.

— « Je n'en sais rien. Tout est si différent... »

— « On est perdu ? »

— « Euh... Elle devrait être quelque part en avant. Mais nous avons déjà fait un sérieux bout de chemin. Veux-tu que nous tournions en cercle ? »

— « Non, il faut continuer, jusqu'à ce que tu sois positivement sûre que le passage ne peut pas être situé plus loin. Cherche la passe ; moi, j'essaierai de repérer les traces de la chenillette. Lorsque tu seras certaine que nous sommes allés trop loin, nous ferons demi-tour. Nous ne pouvons pas nous permettre de zigzaguer comme un chien qui cherche la piste d'un lapin. »

— « Bien. »

Je comptai encore deux mille pas. Tom-Pouce fit halte.

— « Kip... Ça ne peut pas être par là. Les chaînes sont plus hautes et plus compactes que jamais. »

— « Tu crois ? Réfléchis bien. Mieux vaut faire encore cinq kilomètres que s'arrêter trop tôt. »

Elle hésita. Nos casques étaient l'un contre l'autre et je distinguai nettement son froncement de sourcils. Enfin elle reprit la parole :

— « Non, Kip... Ce n'est pas par là. »

— « Voilà un point d'acquis ! Demi-tour à droite, marche ! « *Avance, Macduff, et maudit soit le premier qui criera !* »

— « *Le Roi Lear* ? »

— « Non... *Macbeth* ! Tu veux parier ? »

Les traces de la chenillette étaient seulement à huit cents mètres derrière : je ne les avais pas vues. Une infime couche de poussière recouvrait le roc et, lors du premier voyage, le soleil m'avait empêché de distinguer une trace si légère. Ce fut tout juste si je l'aperçus la seconde fois.

La piste s'allongeait dans la plaine. Elle allait droit vers les monts.



S'il n'y avait pas eu ce fil d'Ariane, jamais nous n'aurions franchi les chaînes. Tom-Pouce avait eu l'optimisme d'un enfant : pas de route, un passage inaccessible à autre chose qu'à un véhicule monté sur chenilles. Par endroits, il avait fallu faire sauter des pans de montagne pour que le véhicule pût se frayer sa voie. Sûrement le travail d'une ancienne exploration : Fil-de-fer et Gras-du-Bide étaient bien trop flemmards pour s'être livrés eux-mêmes à ce genre d'exercice. Si nous avions dû, Tom-Pouce et moi, nous ouvrir un nouveau chemin, je suis certain que nous ne serions plus, à l'heure actuelle, que des reliques pour les touristes des générations à venir !

Mais où une chenillette est passée, un homme peut grimper. Notre promenade n'avait rien d'un pique-nique. C'était une marche forcée, pénible ; nous varapions. Des pierres dégringolaient et il fallait prendre garde où nous posions nos pieds. Parfois nous perdions la piste. Si notre progression s'avérait difficile, il n'y eut, toutefois, aucun obstacle insurmontable.

Lorsque Tom-Pouce eut utilisé la moitié de sa réserve d'oxygène, nous nous arrêtâmes et j'égalisai la pression de ses bouteilles. Cette fois, je pus seulement lui injecter un quart de charge : c'était l'histoire d'Achille et de la tortue, je pouvais lui donner indéfiniment la moitié de ce qui restait... si mon taffetas gommé tenait le coup. Il laissait à désirer, mais la pression était deux fois plus faible qu'à la première injection et je parvins à maintenir étroitement les becs de charge l'un contre l'autre tant que les valves demeurèrent ouvertes.

Moi, je n'avais pas à me plaindre : j'avais de l'eau, des pilules nutritives, de la dexédrine qui me rendait des services énormes ; dès que je commençais à me sentir fatigué, elle me redonnait une énergie nouvelle. La pauvre Tom-Pouce n'avait que de l'air et son courage. Elle ne disposait même pas d'un climatiseur. Et pas question qu'elle prît sur sa réserve d'air pour se rafraîchir. Sa ration était trop mesurée.

Quant à Maman Bidule, elle *disait* que tout allait pour le mieux. Elle respirait mon mélange d'air (un tantinet usé), mais je ne savais pas ce qui était ou n'était pas pénible pour un être de son espèce. Si un homme reste pendu par les chevilles toute une journée, il en meurt,

tandis qu'une chauve-souris trouve cette position merveilleusement reposante. Et les chauves-souris sont nos cousines !

Les gazouillis de Maman Bidule m'aidaient à tenir le coup ; la malheureuse Tom-Pouce n'avait même pas ce réconfort.

Nous nous arrêtâmes une nouvelle fois, le temps de donner à la gamine un huitième de charge. Mon taffetas gommé, après cela, était en piteux état. A tel point que je me demandai s'il pourrait tenir encore. Crainte que je gardai pour moi.

J'ignore quelle distance nous couvrîmes et combien de temps dura l'ascension. Je sais une seule chose : j'avais l'impression que cela nous prenait des jours. Une simple impression, évidemment. Nous n'aurions pu marcher ainsi pendant plusieurs jours. Nous n'avions pas assez d'air.

La piste s'allongeait, kilomètre après kilomètre, et s'élevait verticalement jusqu'à une altitude d'au moins deux mille cinq cents mètres.

Cela représentait une drôle de grimpette — même sous 1/6ᵉ de G !

Le trajet paraissait ne devoir jamais finir car je ne savais ni la distance qui restait à parcourir, ni la distance déjà parcourue. Nous avions bien nos montres : mais elles étaient à l'intérieur de nos combinaisons. Comme si on n'aurait pas pu prévoir des montres incorporées dans les casques !

Encore une chose oubliée par les fabricants : un rétroviseur (sans parler d'un dispositif dans la mentonnière qui permettrait de voir où l'on pose les pieds). A chaque instant, j'avais envie de jeter un coup d'œil derrière afin de m'assurer que nul ne nous poursuivait. Pour cela, il aurait fallu que tout mon corps pivotât, effort que je ne pouvais me permettre. Tout le temps que dura cette marche de cauchemar, je m'imaginai que les autres étaient sur mes talons, je m'attendis à sentir la main d'un de ces monstres répugnants s'abattre sur mon épaule ; je tendais l'oreille à l'affût d'un bruit de pas que, bien entendu, le vide ambiant n'aurait pu transmettre.

Si vous achetez un vidoscaphe, veillez à ce qu'il soit muni d'un rétroviseur. Pendant que vous y serez, prévoyez aussi une ombrelle. Vous ne pouvez imaginer à quel point le soleil peut chauffer.

Je n'osais pas davantage rafraîchir la température de ma combinaison que Tom-Pouce. La chaleur montait. La sueur ruisselait sur tout mon corps, pénétrait dans mes yeux qu'elle cuisait ; j'étais dévoré de démangeaisons et ne pouvais me gratter. Tom-Pouce, elle, devait mitonner à l'étouffée. Même lorsque les détours de la piste faisaient plonger celle-ci au fond de gorges profondes, éclairées seulement par la réflexion de la paroi lointaine, crevasses si obscures que nous devions allumer nos lampes frontales, j'avais toujours aussi chaud ; et lorsque nous émergions à nouveau au soleil, cela devenait presque intolérable ; la tentation de donner un petit coup de menton sur la valve d'air était irrésistible. Le désir de fraîcheur paraissait plus important que le besoin de respirer une heure de plus

Seul, j'aurais cédé — et serais mort. Mais la situation de Tom-Pouce

était pire que la mienne. Si elle pouvait la supporter, je devais en faire autant.

Je m'étais demandé comment, si près d'une communauté humaine, nous pouvions être aussi isolés. Comment, aussi, d'effroyables monstres avaient pu établir une base secrète à soixante kilomètres à peine de Tombaugh Station. J'avais tout le temps de réfléchir à ce problème et le paysage où nous nous mouvions me fournissait l'explication.

Comparée à la Lune, l'Arctique est un territoire surpeuplé. D'une superficie à peu près égale à celle de l'Asie, la Lune compte moins d'habitants que Centerville. Un siècle pouvait s'écouler avant qu'on n'aille reconnaître la zone où Cancrelat avait élu domicile. Même si la base des extra-terrestres n'était pas camouflée, un astronef qui l'aurait survolée ne l'aurait pas repérée et un homme en vidoscaphe ne l'aurait jamais atteinte ; il eût fallu un coup de chance pour qu'une jeep, même en empruntant la passe que nous franchissions et en évoluant dans la plaine, pût tomber dessus. Le satellite de sélénographie pouvait évidemment la photographier et la rephotographier et, à Londres, un technicien risquerait de remarquer une infime différence entre deux clichés. Peut-être. Des années après, quelqu'un aurait peut-être l'idée de faire une vérification... à condition qu'il n'y ait rien de plus urgent à faire... mais, dans un avant-poste, tout, absolument tout, est inédit et urgent.

Quant aux localisations des radars... on parlait d'échos de radar inexpliqués bien avant ma naissance !

Trop de kilomètres carrés, pas assez de personnel. Cancrelat n'avait pas de souci à se faire. Trop, beaucoup trop de kilomètres carrés !

Petit à petit, il y eut davantage de descentes et moins de montées. Au détour du chemin,une plaine étincelante, brûlante, s'offrit à notre vue. Au fond, terriblement loin, se dressaient d'autres pics. Bien que nous fussions à une altitude de quelque trois cents mètres, ils étaient au-delà de l'horizon. Je regardai la plaine. Trop épuisé pour ressentir l'ivresse du triomphe. Puis je jetai un coup d'œil à la Terre pour essayer de m'orienter. Quelle était la direction de l'Ouest ?

Le casque de Tom-Pouce heurta le mien.

— « Là-bas, Kip... »

— « Où donc ? »

J'observai le point qu'elle désignait du doigt et vit luire brièvement une coupole argentée.

Maman Bidule laissa échapper un trille. (« *Que se passe-t-il, les enfants ?* »)

— « C'est Tombaugh Station. »

Nous étions de braves petits, nous assura-t-elle dans son langage sans paroles ; elle avait su depuis le début que nous gagnerions la partie.

La Station devait être éloignée d'une quinzaine de kilomètres. Il n'était guère facile d'évaluer les distances avec cet horizon insolite et je ne disposais d'aucun point de comparaison ; je ne connaissais même pas les dimensions de la coupole.

— « Tom-Pouce, on prend le risque de lancer un message radio ? »

Nous nous retournâmes. C'était la solitude absolue.

— « Tentons le coup. »

— « Quelle fréquence ? »

— « Toujours la même. Bandes des émissions spatiales, je pense. »

J'essayai.

— « Allô... Tombaugh Station. Répondez, Tombaugh Station. — Me captez-vous ? »

Tom-Pouce me relaya tandis que je balayais toute la gamme de réception de mon poste. Sans succès. Même résultat avec l'antenne directionnelle dépliée et braquée sur le dôme.

— « On perd notre temps, Tom-Pouce. Tant pis, il faut y aller. »

Lentement, elle se détourna. Son désappointement se voyait comme le nez au milieu du visage. Moi-même, la déception me faisait trembler.

— « Ne te laisse pas abattre, Tom-Pouce. Ils ne peuvent pas rester à l'écoute toute la journée en attendant que nous émettions. La Station est maintenant visible, nous pouvons faire la route à pied. »

— « Je sais, » fit-elle d'un ton morne.

Nous nous ébranlâmes et perdîmes la Station de vue. Je persistai à émettre tant que subsista l'ombre d'un espoir. Mais je finis par couper, afin d'économiser et mon oxygène et ma batterie.

Nous étions déjà à mi-pente quand Tom-Pouce ralentit l'allure, puis s'arrêta. Elle s'écroula et ne bougea plus. Je me précipitai vers elle.

— « Tom-Pouce ! »

— « Kip, » murmura-t-elle d'une voix affaiblie. « Peux-tu chercher du secours ? Tu connais la route maintenant. Je t'attendrai ici. Dis, Kip ? »

— « Tom-Pouce, lève-toi. » Je parlais d'une voix sèche. « Il faut continuer. »

— « Je ne peux... pas. » Et elle se mit à pleurer. « J'ai trop soif... et mes jambes... »

— « Tom-Pouce ! »

Je la pris par l'épaule et la secouai.

« Tu ne vas pas flancher maintenant ! Maman Bidule, dites-lui. »



Tom-Pouce battit des paupières.

— « Continuez à lui parler, Maman Bidule ! »

Je retournai la gosse et me mis au boulot. L'hypoxie frappe vite. Les indications des manomètres étaient éloquentes : la bouteille d'oxygène était vide, celle du mélange oxy-hélium l'était presque. Je manœuvrai pour laisser le reste du mélange se déverser directement à l'intérieur de la combinaison jusqu'à ce que celle-ci commençât à gonfler. Alors, je refermai les valves et dégrafai le récipient vide.

Ce fut pour me trouver devant une difficulté idiote. Tom-Pouce m'avait trop bien harnaché : impossible de défaire le nœud. Je pouvais le sentir de la main gauche, mais il était hors d'atteinte de la main droite ; ma bouteille frontale lui barrait la route — et pas moyen de dénouer la corde avec une seule main.

Je me raidis pour dominer ma panique. Mon canif... bien sûr, j'avais mon canif ! Un bon vieux couteau scout avec une barette permettant de l'accrocher à la ceinture. Seulement, les mousquetons d'Oscar étaient épais et j'avais dû forcer pour fixer mon couteau.

Enfin, à force de le tordre, le mousqueton céda.

Nouveau pépin : impossible d'ouvrir la petite lame. C'est qu'il n'y a pas d'ongles aux gantelets des scaphandres.

« Cesse de tourner en rond, Kip, » me gourmandai-je. « C'est la simplicité même. Tu n'as rien d'autre à faire qu'ouvrir ce canif. Et il faut que tu l'ouvres : Tom-Pouce est en train de s'asphyxier. »

Je cherchai à mes pieds dans l'espoir de trouver un éclat de rocher. Puis inspectai ma ceinture.

Le marteau ! La partie effilée de sa tête fit l'affaire. Je pus enfin trancher la corde. Je n'étais pas plus avancé pour autant. Mon but était de prendre une de mes bouteilles dorsales. Lorsque je m'étais débarrassé de la vide et avais fixé la dernière, ç'avait été sur celle-là que je m'étais branché. Ainsi, ma seconde bouteille était à moitié pleine. Une poire pour la soif, en quelque sorte, que j'envisageais de partager avec Tom-Pouce si besoin était. Or, le moment était venu : Tom Pouce n'avait plus d'air.

Et le chevalier servant n'arrivait pas à atteindre la bouteille qu'il portait sur son dos !

Si je n'avais pas modifié les attaches, ce que j'avais été contraint de faire avec ces bouteilles non réglementaires, j'y serais peut-être parvenu. Le manuel dit : « *Portez la main sur l'épaule opposée, fermez les valves de la bouteille et du casque, dégagez l'étrier de fixation.* » Seulement, je n'avais pas d'étrier : ce n'était pas le harnais d'origine. N'importe comment, je ne suis pas du tout convaincu qu'on puisse passer sa main derrière l'épaule et arriver à un résultat quand on porte une combinaison pressurisée. A mon avis, c'est un type des bureaux qui avait rédigé la notice. En envisageant les choses avec optimisme. A moins que ce ne fût un désossé capable de se disloquer les épaules à volonté. Cela dit, j'étais prêt à parier une pleine charge d'oxygène que les types du montage de la Station Spatiale n° 2 faisaient appel à un camarade pour se livrer à cette petite opération, comme moi qui devais demander un coup de main à Tom-Pouce. Ou alors, ils rentraient et décompressaient !

Si jamais j'en avais l'occasion, je m'occuperais de cela. Dans l'espace, toutes les manœuvres à faire en scaphandre devraient pouvoir s'exécuter sans qu'on ait besoin de se désarticuler : les valves, les étriers, tout, même ce qui commande quelque chose accroché dans votre dos, devrait se trouver placé sur le devant de votre tenue. Nous ne sommes pas

comme les cancrelats, avec des yeux dans tous les azimuths et des bras en accordéon. Nous sommes bâtis pour travailler en regardant droit devant nous — et c'est trois fois plus vrai quand on se trouve dans une anti-V. Et il faudrait aussi un hublot au niveau du menton pour savoir ce qu'on fabrique. Un appareil peut paraître idéal sur le papier et, sur place, s'avérer être de la roupie de sansonnet.

Mais je ne perdis pas mon temps à râler. J'avais un huitième de charge d'oxygène à portée de la main. Je m'en emparai.

Mon malheureux ruban adhésif, qui n'avait que trop servi, était dans un état pitoyable. Je ne me souciai pas de remettre en place les bandelettes : tout ce que je demandais, c'est qu'elles collent encore un peu. Je manipulai l'adhésif avec autant de délicatesse que si c'eût été une feuille d'or, essayant de le rendre aussi hermétique que possible ; je m'interrompis pour fermer complètement la valve de vidange de Tom-Pouce quand je vis que son scaphandre était en train de se dégonfler. Mes mains tremblaient quand j'en eus fini.

J'empoignai le joint d'une main, ouvris la bouteille vide de l'autre ; sans perdre un instant, je dévissai à fond la bouteille d'oxygène en bouchant la valve avec la paume jusqu'à ce que le contact fût établi entre les deux joints. Il ne me restait plus qu'à observer les aiguilles. Elles se déplacèrent, allant à la rencontre l'une de l'autre. Lorsque leur course commença à ralentir, je refermai progressivement la valve réceptrice — et mon bandage de fortune sauta.

Je bloquai la valve à toute vitesse et parvins à limiter au maximum la perte de gaz — je parle de celui que j'avais injecté à Tom-Pouce, car ce qui en restait dans la bouteille donneuse fut entièrement gaspillé. Je ne m'arrêtai pas pour me faire de la bile ; j'arrachai les lambeaux de ruban gommé, m'assurai que le joint-baïonnette était en état, replaçai la bouteille ainsi légèrement réalimentée sur le dos de Tom-Pouce et la mis en circuit.

La combinaison commença à se gonfler. J'ouvris imperceptiblement la valve d'éjection et approchai mon casque de celui de la petite : « Tom-Pouce ! Tom-Pouce ! Tu m'entends ? Eh, la môme, réveille-toi ! Maman Bidule... réveillez-la ! »



— « Tom-Pouce ! »

— « Kip ? »

— « Réveille-toi ! Debout, champion ! Je t'en supplie, mon petit, mets-toi debout ! »

— « Quoi ? Aide-moi à ôter mon casque... Oh ! mais je respire... »

— « Bien sûr ! Ouvre ta valve de menton. Tu sens ? C'est bon, hein ? De l'air frais... »

Elle essaya faiblement. Je lui envoyai une sacrée bourrade pour ouvrir sa valve mentonnière de l'extérieur.

— « Oh ! »

— « Tu vois, hein... Tu as de l'air. En pagaille ! Maintenant, il faut que tu te lèves. »

— « S'il te plaît... Je voudrais rester encore un petit moment couchée. »

— « Pas question, espèce d'horrible mouflette ! Si tu ne te lèves pas, je ne t'aime plus. Et Maman Bidule non plus. Dites-le-lui, Maman Bidule. »

(« *Lève-toi, fillette !* »)

Tom-Pouce essaya. Je l'aidai. Elle frissonnait, s'aggrippait à moi. Je la soutins pour qu'elle ne s'écroulât pas. « Maman Bidule, » fit-elle d'une toute petite voix, « Maman Bidule, ça y est ! Vous... vous m'aimez toujours, hein ? »

(« *Bien sûr, ma chérie !* »)

— « Ça tourne... et je crois que je ne... que je ne pourrai pas marcher. »

— « Ça ne sera pas la peine, petite tête, » dis-je doucement. Je la pris dans mes bras. « Tu n'auras plus à marcher maintenant. »

Elle ne pesait rien.

⁂

Au pied des collines, la piste s'évanouit. Mais les chenilles de la jeep avaient mordu profondément la poussière. Leurs traces prenaient franchement la direction de l'ouest. J'avais réduit mon arrivée d'air de telle sorte que l'aiguille de l'indicateur sanguin frôlât presque la zone marquée dangereuse sur le cadran lecteur. Je comptai mes pas ; chaque fois que j'avais avancé d'un kilomètre, je demandais à Tom-Pouce d'appeler Tombaugh Station. La base se trouvait au-delà de l'horizon, mais peut-être possédait-elle une antenne surélevée capable de capter d'assez loin.

Maman Bidule bavardait avec la petite : elle lui racontait n'importe quoi uniquement pour l'empêcher de perdre à nouveau conscience. Son bavardage me permettait d'économiser mes forces et nous soutenait tous les deux.

Soudain, je remarquai que l'aiguille-repère avait pénétré dans le secteur rouge. Je fis jouer la valve. Attendis. Rien ne se produisit. Je réitérai. L'aiguille bougea. Lentement. Revint sur le blanc.

— « Ça va, l'air, Tom-Pouce ? »

— « Impeccable, Kip. Impeccable. »



Oscar me lançait de grands cris. Je battis des paupières. Tiens... Mon ombre avait disparu ! Jusque-là elle s'était trouvée devant moi

et je me rappelai qu'elle faisait un angle avec les traces de chenille. Ces dernières étaient toujours là. Mais pas mon ombre. Inquiet, je me retournai : l'ombre était dans mon dos.

Cette sacrée rosse qui jouait à cache-cache, maintenant ! Allons ! Du cran ! (« C'est mieux comme cela, » dit Oscar).

— « Il fait chaud là-dedans, Oscar. »

(« Et dehors, tu crois qu'il fait frais, peut-être ? Ne perds pas ton ombre de vue, mon petit pote — et ces traces non plus. »)

— « Y a fichtrement peu d'air là-dedans, Oscar ! »

(« Respire moins, mon vieux. »)

— « Je respire mes chaussettes, maintenant. »

(« Eh bien, respire ta liquette ! »)

— « C'est un astronef que j'ai vu passer ? »

(« Que veux-tu que j'en sache ? C'est toi qui a le hublot d'observation. »)



J'étais assis sur le sol, Tom-Pouce en travers de mes genoux et, cette fois, Oscar me cornait vraiment aux oreilles. Maman Bidule aussi. (« Debout, espèce de singe ! Lève-toi, eh, essaye donc ! » disait le premier.) (« *Lève-toi, Kip, mon chéri ! On est presque arrivé,* » disait la seconde.)

— « Je veux seulement retrouver mon souffle. »

(« Eh bien, c'est fait. Appelle la Station ! »)

— « Tom-Pouce ! Appelle Tombaugh. »

Elle ne me répondit pas, ce qui me flanqua la frousse. Je hurlai : « Tombaugh Station, répondez. Répondez, Tombaugh Station ! »

Je me mis à genoux. Puis sur mes pieds. « Tombaugh Station, m'entendez-vous ? Au secours ! Au secours ! »

Une voix retentit.

— « Je vous reçois. »

— « Au secours ! Une petite fille est en train de mourir. Au secours ! »

Brusquement je les vis devant mes yeux : les vastes coupoles brillantes, les hautes tours, les radio-télescopes, la grande caméra Schmidt vers laquelle je me traînais en titubant.

Un sas gigantesque béa d'où sortit une chenillette qui glissa à ma rencontre. « Nous arrivons, » m'annonça la voix qui remplissait mes écouteurs. « Restez où vous êtes. Terminé. »

Une chenillette freina à côté de moi. Je vis s'en extraire un homme qui s'avança vers nous. Son casque heurta le mien. « Aidez-moi à la faire entrer, » haletai-je.

Puis j'eus un mouvement de recul.

— « Tu m'as causé des ennuis, mon pote. J'aime pas les types qui me causent des ennuis. »

Derrière lui avait surgi un autre individu. Plus grand. Plus gros.
Le petit brandit quelque chose qui ressemblait à une caméra et qu'il braqua vers moi. C'est mon dernier souvenir.

VII

J'ignore s'ils nous firent accomplir en chenillette ce parcours épuisant en sens inverse ou si Cancrelat leur envoya un navire. Une gifle me réveilla. J'étais allongé sur le sol. Dans un local clos. C'était le maigre qui assenait des gifles — celui que le gros appelait « Tim ». J'essayai de me débattre : rien à faire. J'étais ficelé dans une sorte de camisole de force comme une momie entortillée de bandelettes.

Fil-de-fer m'empoigna par les cheveux pour me forcer à lever la tête et me glisser une grosse capsule dans la bouche.

J'essayai de le mordre.

Il me frappa avec une vigueur accrue et me présenta à nouveau le comprimé. Son expression demeurait impassible et il avait toujours l'air aussi minable. J'entendis une voix : « Avale, mon gars ! » et tournai les yeux. Le gros était de l'autre côté. « T'as intérêt à l'avaler, » reprit-il, « les cinq jours qui viennent ne seront pas faciles à vivre ! »

J'avalai la capsule. Pas à cause de ce conseil. Parce qu'une main me pinçait le nez et qu'une autre avait enfourné la pastille dans ma bouche grande ouverte. Gras-du-Bide me donna un gobelet d'eau pour la faire passer. Cette fois, je ne tentai pas de résister : j'en avais besoin, de boire !

Alors Fil-de-fer me ficha dans le gras de l'épaule une seringue hypodermique qui aurait parfaitement convenu pour faire une piqûre à un cheval et je le mis au courant de mon opinion sur lui en me servant de termes dont je n'avais pratiquement jamais usé auparavant. Fil-de-fer eût été sourd, mes injures n'auraient pas eu moins d'effet. Le gros gloussa ; je tournai mon regard vers lui et ajoutai faiblement : « Et j'en ai autant à votre service. »

Il eut un claquement de langue désapprobateur : « Tu devrais être content qu'on t'ait sauvé la vie. » Il médita un instant avant de poursuivre : « Bien que j'étais pas d'accord... T'es un type à nous attirer des ennuis. Mais *il* te voulait vivant, *lui.* »

— « Ta gueule, » dit Fil-de-fer. « Attache-lui la tête. »

— « Laisse-le se rompre le cou. Vaut mieux s'occuper de nous. *Il* ne va pas tarder. » N'empêche qu'il se mit en devoir d'obéir.

Fil-de-fer consulta sa montre : « Quatre minutes. »

En hâte, le gros boucla la lanière ajustée autour de mon front et les deux acolytes, sans perdre un instant, se mirent à se bourrer de capsules et à se faire mutuellement une injection sous-cutanée. J'observais de mon mieux ce qui m'entourait.

J'avais réintégré le vaisseau : je retrouvais le plafond luminescent, les

murs familiers. Nous étions dans la pièce affectée à mes deux lascars. J'étais ligoté sur une couche moelleuse à égale distance des lits qui se faisaient vis-à-vis.

Les deux complices se précipitèrent sur leurs couchettes, se glissèrent dans des espèces de sacs de couchage qui les moulaient étroitement et que fermait un système à glissière. Chacun avait pris soin de se sangler le crâne. Mais leurs faits et gestes ne m'intéressaient pas :

— « Dites donc... Qu'est-ce que vous avez fait de Tom-Pouce ? »

Le gros gloussa encore un coup. « T'entends, Tim ? Elle est bien bonne ! »

— « Ta gueule. »

— « Vous... »

Alors que je m'apprêtais à recenser les caractéristiques de Gras-du-Bide, mes pensées, tout-à-coup, se brouillèrent, ma langue s'épaissit. D'ailleurs, je voulais aussi des nouvelles de Maman Bidule.

Je ne prononçai pas un mot de plus. Brusquement, je me sentis incroyablement lourd. Et ma couchette se balança violemment.

***

Longtemps, très longtemps, je connus un état qui n'était ni l'état de veille ni vraiment le sommeil. Au début, rien n'existait, hormis ce poids terrible ; et puis j'eus mal des pieds à la tête et je voulais hurler. Mais je n'en avais pas la force.

Lentement, la douleur reflua ; je cessai d'éprouver quoi que ce fût. Je n'étais plus un corps, j'étais seulement... moi, un moi immatériel. Des tas de rêves m'assaillaient. D'une totale absurdité. Comme si j'avais été le héros d'une de ces bandes comiques contre lesquelles on vote des résolutions aux réunions d'Associations Familiales ; et j'avais beau faire : impossible de rattraper les « traîtres » que je poursuivais.

A un moment donné, ma couchette fit une embardée et, subitement, j'eus un corps. Un corps qui avait le vertige. Quelques siècles s'écoulèrent avant que je me rende confusément compte que nous avions fait un tête-à-queue tout ce qu'il y a de sec. Au cours de quelques éclairs de lucidité, j'avais eu auparavant conscience d'aller quelque part, très vite et avec une accélération terrible. Solennellement, je décidai que nous étions à mi-route et m'efforçai de déterminer combien de temps cela représentait, l'éternité multipliée par deux... J'obtins comme résultat 85 cents plus la taxe à la valeur ajoutée ; la sonnette de la caisse enregistreuse retentit. Tous mes calculs étaient à recommencer.

***

Gras-du-Bide détachait la bande adhésive qui m'immobilisait le crâne. Ça collait et la peau vint avec.

— « Belle journée qui s'annonce, mon pote. Perdons pas de temps. »

Tout ce que je réussis à répondre fut un croassement. Le maigrichon me déliait. Mes jambes m'abandonnèrent. Ça faisait mal.

— « Debout ! »

J'eus beau faire tout ce qu'il fallait pour ça, pas moyen ! Fil-de-fer entreprit alors de me malaxer les mollets.

Je poussai un hurlement.

— « Hé, » lança Gras-du-Bide. « Laisse-moi m'occuper de ça. J'ai été entraîneur dans le temps. »

Il en connaissait un bout, le gros. Quand il enfonça ses pouces dans le gras de ma jambe, cela me coupa le souffle. Il stoppa la manœuvre.

— « Trop sec ? »

Impossible de répondre. Il continua de me masser et sur un ton presque jovial : « Cinq jours sous huit gravités, c'est pas de la tarte... Mais tu vas te retrouver en pleine forme. T'as l'aiguille, Tim ? »

Et pan dans la cuisse ! Mais ce fut à peine si je sentis la piqûre.

Le gros m'aida à m'asseoir et me tendit une tasse. Moi, je croyais que c'était de l'eau. Mais ce n'en était pas. Je m'étranglai, recrachai le liquide. Gras-du-Bide attendit que ça se passe. Puis réitéra :

« Ce coup-là, bois-en quand même un peu. » J'en bus.

« O.K. Maintenant, debout. C'est fini, les vacances. »

Le plancher était un tantinet baladeur et je m'agrippai après le gros jusqu'à ce que le sol s'immobilisât. « Où sommes-nous ? » Ma voix était rauque.

Gras-du-Bide ricana avec l'air du gars qui va vous raconter l'histoire la plus sensationnelle de la soirée : « Sur Pluton, dame ! Joli coin, Pluton ! Drôle de station pour les estivants ! »

— « Ta gueule. Fais-le avancer. »

— « Agite-les un peu, môme. Tu vas pas *le* faire attendre, peut-être, *lui* ? »

Pluton ! Pas possible ! Personne n'était capable d'aller jusque-là ! Mince ! On n'avait même pas encore essayé de rallier les lunes joviennes ! Et Pluton était tellement plus distant encore que...

Mon cerveau était au point fixe.

Pluton ! Quand même !

Mais je n'eus pas le temps de me poser de questions : nous revêtimes nos scaphandres. Je ne savais pas qu'Oscar avait été du voyage et j'étais si content de le retrouver que j'oubliai tout le reste. On ne l'avait pas accroché. Il était par terre et je me penchai vers lui (ce qui me donna l'occasion de découvrir que chacun de mes muscles était tordu de crampes) pour le vérifier. Il ne semblait pas avoir souffert.

— « Rentre là-dedans, » m'ordonna le gros. « Et fous-nous la paix. »

— « D'accord, » m'écriai-je (presque) joyeusement. Puis j'ajoutai avec hésitation : « Hé... c'est que je n'ai pas d'air. »

— « Regarde donc mieux. »

Des bouteilles d'oxy-hélium neuves étaient fixées après le dorsal.

« *S'il* ne nous avait pas donné d'ordres, » poursuivit Gras-du-Bide, « je miserais pas une croûte de camembert sur toi. Tu nous coûtes deux bouteilles, *plus* un marteau de géologue, *plus* une corde qui vaut 4 dollars 95, cours de la Terre. Y a des moments, » ajouta-t-il avec rancœur, « y a des moments où j'ai envie de récupérer tout ce... »

— « Ta gueule, » dit Fil-de-fer. « En route. »

Je débouclai Oscar, m'introduisis au fond de lui à grand renfort de contorsions, fichai la jauge sanguine au lobe de mon oreille et bloquai les joints métallo-plastiques. « Etanche ? »

(« Etanche, » me confirma Oscar).

— « C'est pas la porte à côté de chez nous ! »

(« Bah ! On a de l'air ! Relève le menton, bonhomme ! »)

Tiens ! Cela me faisait penser que je n'avais pas contrôlé la valve mentonnière. Qui fonctionnait aussi bien que tout le reste. Mon couteau avait disparu ; le marteau et la corde en avaient fait autant. Broutilles : Oscar et moi, on était étanches !

Je suivis Fil-de-fer. Gras-du-Bide fermait la marche. Dans la coursive, nous croisâmes l'ami Cancrelat (ou un de ses pareils) et un frisson me parcourut. Heureusement, Oscar m'entourait. C'était un abri où rien ne pouvait m'atteindre.

Dans le caisson, une autre créature nous rejoignit et il me fallut la regarder deux fois avant de me rendre compte qu'il s'agissait d'un cancrelat en vidoscaphe, un vidoscaphe fait d'une matière moelleuse et qui ne présentait pas de protubérances comme le faisaient les nôtres. On aurait dit une vieille souche avec des branches nues et d'épaisses racines. Mais le clou, c'était le « casque », un dôme vitreux et lisse. Du verre uni-directionnel, je suppose : je ne voyais rien à travers. Ainsi emboîté, le cancrelat avait l'air plus ridicule que terrifiant. N'empêche que je ne m'approchais pas plus de lui qu'il n'était nécessaire.

La pression d'air baissa et je m'affairai après mes régulateurs, peu désireux de voir Oscar éclater ; et je repensai à Tom-Pouce et à Maman Bidule. Rien ne m'importait davantage que de connaître leur sort. Aussi je branchai mon poste et récitai : « Essai radio — Alfa - Bravo - Coca... »

— « Ta gueule, » proféra Fil-de-fer.

La porte extérieure s'ouvrit. J'eus mon premier aperçu du voyage plutonien.

⁂

A quoi je m'attendais ? Je n'en sais rien. Pluton est une planète tellement éloignée qu'il est impossible d'en prendre des photos correctes, même depuis l'Observatoire de Luna City. J'avais lu des articles dans le « *Scientific American* », vu dans « *Life* » des dessins imitant des clichés et censés représenter Pluton en été (si le mot « été » est bien celui qui convient lorsque l'air se liquéfie, tant la température est basse). Je me souvenais de ce détail parce qu'on disait que lorsque Pluton s'approchait du Soleil, on y distinguait une atmosphère.

Mais Pluton ne m'avait jamais tellement intéressé : on avait trop peu de données, il y avait trop de spéculations, c'était trop loin et cette planète ne constituait pas un bien-fonds particulièrement excitant. Par comparaison, la Lune faisait figure de banlieue résidentielle de choix. Le Professeur Tombaugh (qui avait donné son nom à la Station) s'était efforcé de photographier Pluton avec un télescope électronique géant grâce à une subvention Guggenheim. Mais il avait une raison précise pour s'intéresser à cette rocaille : c'était lui qui l'avait découverte, des années avant ma naissance.

La première chose que je remarquai pendant que la porte s'ouvrait fut un triple déclic — suivi d'un quatrième qui résonna à l'intérieur de mon casque : Oscar enclenchait son bloc-chauffant.

Le Soleil me faisait face. Je ne le reconnus pas immédiatement : il n'était pas plus gros que Vénus ou Jupiter vus de la Terre (bien qu'il fût beaucoup plus brillant). Quand il ne se présente pas sous l'aspect d'un disque, le Soleil a tout de l'arc électrique.

Gras-du-Bide me lança une bourrade : « Grouille-toi de sauter. »

Une passerelle volante reliait la porte à une sorte de chaussée surélevée qui menait jusqu'au flanc d'une montagne distante de quelque deux cents mètres. Ce pont suspendu était supporté par des piliers arachnéens d'une hauteur qui variait (les plus petits mesuraient un mètre, les plus grands, près de trois) selon les accidents du terrain. Le sol était recouvert de neige et le Soleil avait beau n'être qu'une tête d'épingle, ce blanc tapis luisait d'un éclat aveuglant. A mi-route, à l'endroit où les colonnes de soutènement étaient le plus élevées, ce viaduc franchissait un ruisseau. Quelle espèce d'« eau » était-ce ? Du méthane ? Et cette « neige » ? De l'ammoniac solidifié ? Les tables qui m'auraient appris ce qui était solide, liquide et gazeux dans les conditions de froid infernal de l'« été » plutonien me faisaient défaut. Je ne savais qu'une seule chose : l'hiver plutonien était si terrible que rien n'y existait, ni à l'état gazeux ni sous la phase liquide : c'était le vide, exactement comme sur la Lune.

Il fallait se dépêcher et ce n'était pas pour me déplaire : le vent qui soufflait de notre gauche ne se bornait pas à réfrigérer tout un côté de mon vidoscaphe en dépit des efforts d'Oscar : il rendait en outre la progression dangereuse. Cette marche forcée aurait été beaucoup moins périlleuse sur la Lune, pensais-je. Car ici, il y avait le risque de tomber dans cette « neige ». Que se passerait-il si cela arrivait ? Se débat-on avant de s'y fracasser avec son scaphandre ou meurt-on à l'instant même où l'on s'écroule ?

En plus de ce vent inquiétant (d'autant plus inquiétant que la passerelle était démunie de garde-fou), il y avait les allées et venues incessants des cancrelats en tenues de vide. Ils allaient deux fois plus vite que nous et se cramponnaient à la route comme un chien à son os. Fil-de-fer était contraint de faire des enjambées acrobatiques et, à trois reprises, il s'en fallut de bien peu que je ne saute le pas.

Nous nous trouvâmes soudain dans un tunnel. A trois mètres de son embouchure, un panneau s'ouvrit à notre passage ; six mètres plus loin, ce fut le tour d'un autre opercule qui se rabattit derrière nous dès que nous l'eûmes dépassé. Il y en avait comme cela deux bonnes douzaines. Chacun constituait une sorte de valve instantanée et à mesure que ces plaques se rabattaient sur nos talons, la pression atmosphérique montait. Impossible de discerner le mécanisme qui faisait jouer ces tambours, bien que la voûte luminescente éclairât le tunnel. Enfin, nous pénétrâmes dans un sas pneumatique massif ; la pression était redevenue normale et il ne se referma pas. Il donnait sur une salle de vastes dimensions.

Cancrelat était là. *Mon* cancrelat, je suppose, car il parlait anglais. « Venez, » dit-il. Sa voix me parvenait malgré mon casque. Au fond, je n'étais pas tellement sûr que ce fût bien lui qui m'avait adressé la parole : il y avait d'autres copains à lui aux environs et il est plus facile de distinguer entre eux des verrats que ces oiseaux-là !

Cancrelat avait l'air pressé. Il portait une combinaison d'espace et je fus soulagé, quand il fit demi-tour pour nous précéder, de ne plus avoir devant moi la vision de sa bouche tentaculaire. Ce n'était d'ailleurs qu'un fort mince progrès ; à présent, c'était son œil arrière que j'avais en spectacle !

Nous avions du mal à le suivre. Il nous guida le long d'un couloir en pente, prit à droite pour franchir un double jeu de portes béantes et finit par faire halte devant une sorte de trou d'égout. « Déshabillez-le, » ordonna-t-il.

Gras-du-Bide et Fil-de-fer avaient relevé leurs casques : je savais donc que je ne risquais rien de ce côté. Mais je ne voulais pas quitter Oscar tant que Cancrelat se trouverait dans le secteur.

Gras-du-Bide se mit en devoir de dévisser mon casque. « Dépouille-toi de ça, mon pote. Et fais vinaigre, hein... » Fil-de-fer dégrafa ma ceinture et, en dépit de ma résistance, je fus extrait en cinq sec de mon anti-V.

Cancrelat attendait. A peine eus-je quitté Oscar qu'il désigna l'excavation : « En bas ! »

J'avalai ma salive. C'était aussi profond qu'un puits et encore moins attrayant. « En bas, » répéta-t-il. « Maintenant. »

— « Vas-y, mon pote, » me conseilla Gras-du-Bide. « Saute ou on te flanque dedans. Descends avant qu'*il* se fâche. »

J'essayai de piquer un cent mètres.

Cancrelat fut sur moi avant même que j'eusse pris le départ. Mon élan coupé net, poussé aux reins, j'eus à peine le temps de lancer un coup d'œil en arrière. Je sautai gauchement. Je tombai.

Je mis longtemps à atteindre le fond. L'arrivée fut beaucoup plus douce que ce n'aurait été le cas sur Terre ; toutefois, je me tordis la cheville. Ce qui n'avait pas la moindre importance puisque je ne pouvais aller nulle part : la seule issue était ce trou dans le plafond.

J'étais dans une cellule de six mètres carrés. Sans doute était-elle creusée à même le roc, bien qu'il ne me fût pas possible d'avoir une certitude, le mur et le plafond étant couverts d'un revêtement genre cuir d'éléphant semblable à celui qui habillait les cloisons du vaisseau. Un panneau lumineux occupait la moitié de la voûte ; j'aurais pu lire... si j'avais de quoi lire. Le seul autre détail saillant était un jet d'eau qui, jaillissant d'une bouche percée dans la muraille, se déversait au fond d'une sorte de cavité de la taille d'une baignoire pour se perdre ensuite, Dieu sait où.

Il faisait chaud. Tant mieux : il n'y avait rien en ce lieu qui ressemblât à un lit ni à des couvertures. J'avais déjà compris que je risquais de moisir ici un bon moment et commençais à m'inquiéter de la question nourriture et du problème du couchage.

Et puis, zut ! J'en avais marre de cette histoire sans queue ni tête ! Je n'avais mis mon nez dans les affaires de personne... ç'avait été derrière ma propre maison qu'ils m'avaient cherché ! Tout cela, c'était de la faute de Cancrelat. Je m'assis à même le sol et me pris à rêver à la meilleure façon de le tuer lentement.

Je ne tardai pas à chasser ces pensées ridicules pour m'inquiéter du sort de Tom-Pouce et de Maman Bidule. Etaient-elles ici ? Etaient-elles mortes quelque part entre les montagnes lunaires et Tombaugh Station ? Sombrement, je me dis qu'il aurait mieux valu que la malheureuse fillette ne sortît pas de son second coma. Je ne connaissais pas suffisamment Maman Bidule pour me faire une opinion en ce qui la concernait. Mais dans le cas de Tom-Pouce, il n'y avait pas de place pour le doute.

Pourtant, le mauvais pas où je me trouvais avait des précédents : en principe, un chevalier errant finit toujours par se récupérer au fond d'un cul de basse-fosse. Mais, traditionnellement, la vierge aux cheveux d'or est captive en quelque tour du château. Pardon, Tom-Pouce : je me défends mieux comme barman que comme chevalier errant ! « *Il est fort comme dix hommes car il a un cœur pur.* »

Ce n'était pas drôle.

Lassé de me torturer moi-même, je m'inquiétai de l'heure. Non que cela eût la moindre importance. Mais la tradition exigeant qu'un prisonnier compte les jours qu'il passe dans sa geôle en faisant des marques sur les murs, pourquoi ne pas m'y mettre tout de suite ? J'avais toujours ma montre-bracelet. Seulement, elle était arrêtée et je ne parvins pas à la remettre en marche. Huit gravités... cela avait peut-être été au-dessus de ses forces, bien qu'elle fût garantie à l'épreuve des chocs, étanche, anti-magnétique et inaccessible aux influences non-américaines.

Alors, je m'étendis pour dormir.

Je fus réveillé par le vacarme que fit une boîte de rations en atterrissant. La chute ne l'avait pas arrangée mais la clé y était resté fixée et je pus l'ouvrir : c'était du corned-beef. De l'excellent corned-beef. Le récipient, une fois vide, me servit de gobelet. L'eau pouvait évidem-

ment être empoisonnée mais je n'avais pas le choix. Et comme elle était chaude, je pris ensuite un bain.

Je ne pense pas qu'au cours des vingt dernières années il y ait eu beaucoup de citoyens américains pour qui un bain eût été aussi nécessaire. Après m'être récuré, je lavai mes vêtements. Ce que je regrettais de n'avoir pas un des deux cents pains de savon entreposés dans mon cabinet de toilette, chez nous ! Si j'avais su, j'en aurais pris un.

Cette lessive me donna l'idée de recenser mes possessions : j'étais à la tête des richesses suivantes : un mouchoir, 67 cents en monnaie, un billet d'un dollar tellement détrempé que l'on avait du mal à reconnaître l'effigie de Washington, un porte-mine publicitaire et une liste de commissions dont ma mère m'avait chargé. (Je n'avais pas eu le temps de passer chez l'épicier.)

Je contemplai mes biens disposés en ligne. Je n'avais pas l'impression d'être en mesure de fabriquer avec ces objets l'arme-miracle grâce à laquelle je pourrais faire exploser les obstacles, m'enfuir, voler un astronef, apprendre à le piloter, regagner triomphalement la Terre, prévenir le Président et sauver la nation.

Je les alignai différemment. Il ne me parut pas que cela leur conférât davantage d'efficacité.

Conclusion justifiée.

***

Je sortis d'un épouvantable cauchemar, me rappelai où j'étais et souhaitai retrouver mon cauchemar. Immobile, je demeurai là à m'apitoyer sur moi-même ; les larmes jaillirent de mes yeux ; un tremblement convulsif m'agita le menton.

Jamais, lorsque j'étais enfant, on ne m'avait fait la guerre pour que je ne sois pas un bébé pleurnichard. Papa dit toujours que pleurer est un acte naturel ; c'est seulement un acte inadmissible sur le plan social. Dans certaines civilisations, les larmes sont considérées comme une manifestation de dignité, affirme-t-il. Mais à l'école primaire Horace Mann, on n'appréciait pas les crises sanglotantes. Il y avait des années que j'avais cessé de pleurer. D'ailleurs, c'est fatiguant et ça ne sert à rien.

Je fermai les vannes et passai à l'analyse de la situation.

Le programme que j'établis comportait les points suivants :

1) Quitter cette cellule.

2) Retrouver Oscar et le revêtir.

3) Sortir, m'emparer d'un astronef, mettre le cap sur la Terre — si je peux trouver le moyen de le piloter.

4) Inventer une arme ou un stratagème afin d'exterminer les cancrelats ou de les tenir en haleine le temps de me glisser au dehors et de prendre possession d'un navire.

Bagatelle que tout cela ! Le premier *superman* venu est capable de

se téléporter et n'importe quel truc parapsychique du même genre fait l'affaire. Le tout est de vérifier que le plan n'a pas de faille et qu'on a bien payé son assurance.

5) Haute priorité : avant de dire adieu aux romantiques rivages de Pluton et à ses pittoresques et hospitaliers habitants, s'assurer que ni Tom-Pouce ni Maman Bidule ne sont là (si elles s'y trouvent, les embarquer), car, contrairement à certaines opinions, mieux vaut être un héros trépassé qu'un pourceau vivant. Mourir n'est pas une perspective très réjouissante et cela n'arrange personne ; toutefois, un pourceau lui-même doit bien mourir un jour, quelques efforts qu'il fasse pour demeurer en vie ; et jusqu'à son trépas il est éternellement contraint de justifier son choix. Tous les soucis que m'avait valu mon rôle de chevalier errant étaient là pour me démontrer que ce n'était point un travail commode. Mais l'autre branche de l'alternative présentait encore moins d'attraits.

Que Tom-Pouce sût faire marcher ces appareils, que Maman Bidule pût donner les instructions nécessaires pour piloter n'entrait pas en ligne de compte dans mon plan. Impossible d'en faire la preuve. Mais c'est vrai.

Note marginale : Lorsque je connaîtrai la manœuvre, pourrai-je l'exécuter sous 8 gravités ? Les cancrelats s'en accommodent peut-être très bien : je connaissais par contre les effets d'une accélération de 8 G sur mon individu. Le pilotage automatique ? S'il y en avait un, les instructions seraient-elles rédigées en anglais ? (Clifford, tu es stupide !)

Note marginale complémentaire : Combien durera le trajet sous *une* gravité ? La fin du siècle ? Le temps nécessaire pour périr d'inanition ?

6) Prévoir une thérapeutique d'occupation pour meubler les périodes creuses (lorsque je serai fatigué de me creuser la tête à résoudre mes problèmes). C'était important si je voulais éviter de craquer aux coutures. O. Henry écrivait des histoires en prison, St. Paul composa ses épitres les plus puissantes alors qu'il était incarcéré à Rome, Hitler rédigea « *Mein Kampf* » en forteresse. Le prochain coup, j'emmènerais une machine à écrire et du papier. Pour le moment, il me restait toujours la solution d'inventer des carrés magiques et des problèmes d'échecs. N'importe quoi valait mieux que de pleurer sur mon sort. Les lions supportent le zoo. N'aurais-je pas plus de cran qu'un lion ? Que certains d'entre eux, en tout cas.

Bon ! Au boulot ! *Question numéro un :* Comment déguerpir de ce trou ?

Réponse immédiate : aucun moyen d'évasion. Le plafond se trouvait à quatre mètres. Les murs étaient aussi lisses que des joues de nouveau né, aussi inexpugnables qu'un encaisseur. Qu'y avait-il d'autre ? Le trou, qui débouchait un mètre cinquante au-dessus de la voûte, le jet d'eau, le bassin de réception et le secteur lumineux du plafond. Comme outils, je disposais du matériel énuméré plus haut (quelques bouts de pas grand' chose, rien de pointu, rien d'explosif, rien de corrosif), de mes vêtements et d'une boîte de conserve vide.

Je sautai pour me rendre compte de la hauteur que je pouvais atteindre... Je touchai le plafond. L'intensité de la pesanteur était donc de l'ordre de ½ G. C'était bien beau de pouvoir toucher le plafond : seulement je ne savais ni marcher dessus, ni léviter. Il n'y avait rien qui eût permis, fût-ce même à une souris, de s'y accrocher.

Bien... mais je pouvais fabriquer une corde à l'aide de mes vêtements. Y avait-t-il à proximité de l'ouverture quelque chose qui pût faire office de crampon ? Pour autant que je me le rappelais, le sol, là-haut, était sans la moindre aspérité. Et même, à supposer qu'il me fût possible d'assurer ce cordage de fortune, que ferais-je ensuite ? Rodailler jusqu'à ce que Cancrelat me repère et me précipite à nouveau dans ce trou ? Tout nu, cette fois. Non. Je décidai de m'abstenir de tenter le coup de la corde tant que je n'aurais pas trouvé le moyen de faire face à l'obstacle numéro deux : en d'autres termes, tant que je ne saurais pas comment feinter Cancrelat et ses copains.

Je poussai un profond soupir et inspectai mon cachot. Il ne restait plus que le jet d'eau et son bassin à essayer.

Connaissez-vous l'histoire des deux grenouilles qui étaient tombées dans un pot-à-lait ? La première, considérant que la situation était désespérée, n'essaya pas de lutter et se noya. L'autre, trop bête pour se rendre compte qu'il n'y avait rien à faire, ne cessa de nager en rond. Quelques heures après, elle avait tellement brassé le lait qu'il s'était formé un îlot de beurre sur lequel elle put flotter jusqu'à l'arrivée de la laitière qui l'en chassa.

L'eau se déversait dans le bassin qui se vidait en même temps. Supposons que l'écoulement ne se fît pas ?

J'examinai le fond de la cuvette. La purge était relativement large mais il me sembla que je serais en mesure de l'obstruer. Pourrais-je flotter tandis que l'eau envahirait la pièce, emplirait la cheminée d'accès, me haussant jusqu'au goulet ? Il fallait m'en assurer. J'avais une boîte de conserve.

Elle devait tenir à peu près un demi-litre. Sur Terre, un litre représente un décimètre cube d'eau. Mais je devais être sûr de mes mesures.

Mes pieds ont exactement vingt-huit centimètres de long ; c'est comme cela depuis que j'ai douze ans. Deux pièces de monnaies posées sur le sol me servirent de repères pour matérialiser une longueur de vingt-huit centimètres. Il se trouve qu'une coupure de un dollar a six centimètres de large et que le diamètre d'une pièce de 25 cents représente deux centimètres et demi à un poil près. Ainsi, je pus calculer de la façon la plus précise les dimensions de ma cellule et celles de la boîte.

Cette dernière, je la plaçai alors sous le jet d'eau, la vidant dès qu'elle était pleine, et recommençai plusieurs fois l'opération en la minutant. Tout cela pour déterminer le temps nécessaire pour remplir la pièce.

Cela prendrait quatorze heures (cheminée comprise). Disons quinze

heures, compte tenu de mes moyens grossiers d'appréciation. Pourrais-je flotter quinze heures ?

Tu parles ! Si c'était indispensable... Et cela l'était. Un type peut flotter indéfiniment pourvu qu'il ne s'affole pas.

Je roulai mon pantalon en boule et l'introduisit dans la vidange. Un peu plus, et il disparaissait. Je modifiai ma technique : je plaçai la boîte de conserve au milieu du ballot qui faisait office de bouchon. Les autres pièces de mon costume me servirent de bourre. J'attendis. Très fier de moi. L'inondation me fournirait peut-être la diversion dont j'avais besoin pour brûler la politesse à mes ravisseurs. Le bassin se remplit lentement.

Lorsque le niveau de l'eau ne fut plus qu'à deux centimètres au-dessous du plancher, le flot se tarit.

Il devait y avoir une valve de pression. J'aurais pu prévoir que des créature capables de construire des astronefs fonçant en vitesse constante avec une accélération de 8 G avaient mis au point un système de plomberie de sécurité, chose que nous n'avions jamais su réaliser, nous autres Terriens.

Je récupérai tous mes vêtements, à l'exception d'une chaussette, et les mis à sécher en espérant que la chaussette manquante bloquerait la pompe ou saboterait quelque chose. Sans trop y croire : c'étaient vraiment de bons ingénieurs...

Cette histoire de grenouille, je n'y ai jamais réellement cru !

Une autre boîte me fut expédiée : rosbif et pommes de terre à l'eau. Nourrissant. Mais je commençais à songer avec mélancolie à un compotier de pêches. L'étiquette portait la mention : « REVENTE AUTORISÉE SUR LA LUNE ». Fil-de-fer et Gras-du-Bide étaient peut-être entrés honnêtement en possession de ces provisions, qui sait ?

Pas le genre de gars, pourtant, à partager leurs ressources. Cancrelat les y avait certainement contraints. Par enchaînement d'idées, je me pris à m'interroger : pourquoi le Cancrelat en question tenait-il à me voir vivant ? Cela m'arrangeait, certes. Mais ses mobiles m'échappaient.

Je pris la décision de baptiser chaque boîte une « journée ». Les récipients vides me serviraient de calendrier.

Nouvelle bifurcation du cours de mes pensées : je n'avais pas encore calculé le temps nécessaire à rallier la Terre sous 1 gravité (éventualité à considérer dans le cas où je serais dans l'incapacité de régler l'autopilote sur 8 G) ; obnubilé par l'idée de sortir de ce cachot, je ne m'étais même pas trituré les méninges en me demandant ce que je ferais si je parvenais à le quitter (correction : *quand* je serais parvenu à le quitter). Je pouvais d'ores et déjà étudier l'aspect balistique du problème.

Je manquais de livres. Il y a encore des gens de nos jours (j'en ai rencontré) qui sont incapables de distinguer une étoile d'une planète et pour qui les distances astronomiques sont simplement « grandes » ; ils me font penser à ces primitifs qui ne connaissent que quatre nombres : un, deux, trois et « beaucoup ». Pourtant, n'importe quel boy-scout,

fût-il seulement un pied-tendre, est au courant des données élémentaires et un type mordu par la mouche de l'espace (comme votre serviteur) connaît en général un grand nombre de chiffres précis.

« *Mercredi, viens-tu manger avec Jean sur une nappe propre ?* » Si vous la répétez assez longtemps, jamais vous n'oublierez cette phrase.

Mercredi	Mercure	0,39 $
Viens	Vénus	0,72 $
Tu	Terre	1,00 $
Manger	Mars	1,50 $
Avec	Astéroïdes	(prix assortis - sans valeur)
Jean	Jupiter	5,20 $
Sur	Saturne	9,50 $
Une	Uranus	19,00 $
Nappe	Neptune	30,00 $
Propre	Pluton	39,50 $

Les « prix » représentent les distances par rapport au Soleil, exprimées en Unités Astronomiques (une U.A. = distance moyenne de la Terre au Soleil, soit 150.000.000 de kilomètres). Je mets le signe du dollar parce qu'un chiffre me frappe davantage si j'y pense comme à une somme d'argent, ce que Papa trouve déplorable. (Conseil d'ami : vous avez intérêt à retenir ces chiffres ; sinon, vous ne connaîtrez rien de votre propre voisinage.)

Passons à mes subtilités de raisonnement. D'après cette liste, la distance de Pluton au Soleil égale 39 fois et demie la distance Terre-Soleil. Seulement l'orbite de Pluton (comme celle de Mercure) est très excentrique. Et la vitesse orbitale de la planète est faible : les fluctuations de sa position par rapport au Soleil atteignent presque *trois milliards* de kilomètres. Pluton pénètre d'un poil dans l'orbite de Neptune, puis s'en écarte pendant deux cents ans : il accomplit seulement quatre révolutions en un millénaire.

Heureusement, je me rappelais ce fameux article à propos de l'« été » plutonien : Pluton se trouvait présentement au voisinage de l'orbite de Neptune et y resterait jusqu'à ma mort (calculée d'après mon espérance de vie à Centerville). Voilà qui me donnait sans difficulté le chiffre moyen de 30 Unités Astronomiques.

Les problèmes d'accélération sont simples : il suffit d'appliquer la formule $e = \frac{1}{2} \gamma t^2$ (les distances parcourues sont égales au demi-produit de l'accélération par le carré des temps mis à les parcourir). Si l'astrogation ne présentait pas plus de difficulté, n'importe quel bizuth pourrait être pilote de fusée. Seulement les choses se compliquent en raison de l'action des champs gravitationnels d'une part, et du fait que tout se meut dans quatorze directions à la fois d'autre part. Mais comme je voulais une réponse approximative, je pouvais négliger les champs et les mouvements planétaires : ces facteurs étaient insignifiants sur une longue distance, compte tenu de la vitesse des engins cancrelats.

Ce que je regrettais ma règle à calcul !

Papa dit toujours qu'un type qui ne sait pas se servir d'une règle à calcul est un analphabète à qui on devrait supprimer le droit de vote. La mienne, un cadeau du paternel, est une splendeur. Quand il me l'a offerte, on était au régime patates à l'eau depuis une semaine, mais mon vieux a sa théorie : le superflu est prioritaire dans le budget. Elle était à sa place, ma règle, sur mon bureau !

Enfin, j'avais des chiffres, mes formules, un crayon et du papier.

Tout d'abord, il fallait poser les donnés du problème. Gras-du-Bide m'avait fourni les éléments : *Pluton - 5 jours - 8 gravités.*

C'était un problème en deux parties : accélération pendant la moitié du temps (et sur la moitié de la distance), retournement et décélération pendant le reste du temps (et sur le reste de la distance). Impossible donc de faire entrer la distance globale dans l'équation ; comme on élève le « temps » au carré, on obtiendrait une parabole.

Pluton était-il en opposition ? En quadrature ? Ou en conjonction ? Enfin... en me contentant du chiffre moyen de 30 U.A., j'aurais une réponse suffisamment précise.

La moitié de cette distance en mètres ?

$$\tfrac{1}{2} \times 30 \times 150.000.000 \times 1000$$

8 gravités, cela représente : 8 × 9,8 mètres/sec./sec. (la vitesse s'accroît de 78 mètres par seconde en accélération et diminue de la même façon pendant la décélération). Ce qui donnait donc :

$$\frac{30 \times 150 \times 10^9 \text{ mètres}}{2} = \tfrac{1}{2} \times 8 \times 9{,}8 \text{ mètres/sec.}^2 \times t^2$$

Et voilà, en secondes, le temps nécessaire pour accomplir la première moitié du voyage. On multiplie par deux pour avoir le temps total. On divise ce résultat par 3.600 pour le convertir — et on a une réponse en heures.

Avec une règle à calcul, le calcul prend quarante secondes — et le plus long est de déterminer correctement la place de la virgule. C'est aussi simple que de calculer la taxe sur le chiffre d'affaires. Mais il me fallut au moins une heure pour m'en tirer, et presque autant pour vérifier ma réponse en permutant l'ordre des facteurs. Je vous le dis, on n'a rien inventé de mieux que la règle à calcul. Rien, sauf les filles.

Mais enfin j'avais un résultat certain. Cinq jours et demi. J'étais sur Pluton.

Ou sur Neptune...

Non. Impossible : sur Neptune, je n'aurais pas pu faire un bond de quatre mètres pour toucher le plafond. Pluton seul cadrait avec toutes les données. Il ne me restait plus qu'à tout effacer pour calculer la durée du voyage sous 1 gravité, cette fois.

Quinze jours.

Bizarre. Au premier abord, je pensais que le voyage à 1 G aurait dû prendre 64 fois plus de temps qu'à 8 G. Heureusement, je m'y connaissais un peu en géométrie analytique. Le temps étant élevé au

carré, on se trouve en réalité en présence d'une progression géométrique — ce qui jouait en ma faveur.

Savoir qu'il m'était possible de gagner la Terre en deux semaines sans avoir à supporter une accélération supérieure à 1 G me remplit de joie. Quinze jours... Je ne mourrais pas de faim. Si je réussissais à m'emparer d'un astronef... Si je parvenais à le piloter... Si j'arrivais à sortir de ce trou. Si...

Non : pas de « si » ! *Quand.* Interdiction d'employer le conditionnel !

En effectuant mon problème j'avais noté la vitesse atteinte au moment du passage en accélération : plus de dix-sept mille kilomètres par seconde. C'était joli, même dans l'espace. Voyons... l'étoile la plus proche, Proxima Centauri, se trouve à quatre années-lumière et 3/10e ; on l'a assez souvent répété dans les quitte-ou-doubles radiophoniques. Combien de temps durerait le voyage sous une accélération de 8 G ?

C'était toujours le même genre de calcul, mais il fallait faire attention aux décimales. Une année-lumière représente... à vrai dire, j'avais oublié quoi. Donc il fallait multiplier 300.000 kilomètres (vitesse de la lumière à la seconde) par le nombre de secondes dans une année (365,25 × 24 × 3.600) et l'on obtenait en gros : 9.460.000.000.000 de kilomètres.

Il suffisait de multiplier ce chiffre par 4,3 et cela donnait : 40.678.000.000.000.

Bref, en gros, 40 trillions de kilomètres. Bigre !

Pour parcourir cette distance dans les conditions de l'énoncé, il fallait un an et cinq mois, moins de temps que le voyage de l'Atlantique au Pacifique par le Cap Horn au XIXe siècle !

Mais alors, ces monstres avaient la propulsion interstellaire ! Je ne sais pas pourquoi j'étais surpris ; la révélation me frappait comme un coup de poing en pleine face. Implicitement, j'avais jusque-là admis que Cancrelat m'avait conduit sur sa planète natale, que c'était un Plutonien. Mais *c'était impossible !*

Il respirait de l'air. La température qui régnait à l'intérieur de son vaisseau était élevée. Quand il n'était pas pressé, il se baladait à 1 G. La même lumière convenait à ses yeux et aux miens. Donc sa planète d'origine était du même type que la mienne.

Si vous faites des mots-croisés, vous savez que Proxima Centauri est une étoile double. L'un des soleils qui la constituent est un frère jumeau de notre Soleil à nous : même taille, même température, même spectre. Ce n'est pas s'aventurer beaucoup que de supposer que ce soleil possède une planète semblable à la Terre. Quelque chose me disait que je connaissais maintenant l'adresse de mon Cancrelat.

Je savais *d'où il ne pouvait venir :* il ne pouvait venir d'une planète qui, en hiver (un hiver d'une durée de deux siècles), est totalement privée d'air et connaît des températures voisines du zéro absolu ; où, pendant la période d'« été », même si une partie de l'atmosphère retourne à l'état gazeux, l'eau demeure solide comme de la pierre ; où les can-

crelats sont dans l'obligation de revêtir des vidoscaphes. Il ne pouvait venir d'aucune autre région du système solaire : Cancrelat n'était à son affaire que sur une planète identique à la nôtre : c'était pour moi une certitude aussi irréfutable que les impôts. Son physique n'infirmait nullement cette hypothèse : les araignées ne nous ressemblent en aucune façon, mais cela ne les empêche nullement d'aimer les mêmes choses que nous ; et, chez nous, il y a peut-être mille araignées pour un homme.

Cancrelat et ses semblables se trouveraient tout à fait à leur aise sur la Terre, Beaucoup trop, j'en avais peur.

Ma pensée revint à Proxima Centauri. Le problème avait un autre aspect encore. Au moment de la décélération, l'engin avait acquis une vitesse de 1.780.000 kilomètres par seconde. Ce qui représentait six fois la vitesse de la lumière. C'était une impossibilité d'après la théorie de la Relativité.

J'aurais rudement aimé discuter de cela avec Papa. Il lit tout, depuis « *L'anatomie de la mélancolie* » jusqu'aux « *Acta Mathematica* » en passant par « *Paris-Match* » ; combien de fois ne l'avais-je pas vu, assis sur le rebord du trottoir, en train de ramasser les journaux souillés dont on enveloppe les détritus pour pouvoir récupérer la fin d'un article (suite page 8). Il irait chercher un livre dans sa bibliothèque ; nous nous pencherions tous deux sur ses pages ; puis il sortirait encore quatre ou cinq volumes soutenant des points de vue différents. Papa, ce n'est pas le genre d'homme à vous dire : « *C'est vrai, sinon ils ne l'auraient pas imprimé.* » J'avais été scandalisé la première fois où je l'avais vu prendre une plume et corriger quelque chose dans mon livre de maths.

Au fond, même si la vitesse de la lumière était une vitesse-limite, un voyage de quatre ou cinq ans est faisable. On rabâche depuis si longtemps qu'il faudrait des générations pour atteindre les étoiles, même les plus proches, que nous avons peut-être bien fini par croire dur comme fer une idée erronnée. Une balade d'un kilomètre dans les monts lunaires, c'est énorme ; un milliard de kilomètres dans le vide, ce n'est peut-être pas grand'chose.

Mais alors, qu'est-ce que Cancrelat fabriquait sur Pluton ?

Comment s'y prendre pour envahir un système solaire ? Je parle sérieusement : un cul de basse-fosse sur Pluton n'était pas une aimable plaisanterie et Cancrelat ne m'avait jamais donné envie de me pâmer. Est-ce qu'il fallait se lancer comme cela, bille en tête ? Evidemment, les cancrelats nous surclassaient comme ingénieurs. Mais ils ne pouvaient pas le deviner au départ. Il était beaucoup plus astucieux d'installer une base de ravitaillement quelque part dans un coin perdu du système convoité, un coin où personne n'a jamais mis les pieds.

A partir de là, rien de plus facile que d'organiser des points d'appuis avancés : par exemple, sur le satellite dépourvu d'atmosphère de quelque sympathique planète, d'où l'on observe la surface de ladite planète. Et si les circonstances vous contraignent à évacuer ce poste d'observation,

eh bien, vous n'avez plus qu'à vous replier sur votre base principale. Et à préparer un nouvel assaut.

Pluton était loin de la Terre, d'accord ; n'empêche que, pour les cancrelats, il se trouvait seulement à cinq jours de la Lune. C'était comme dans la seconde guerre mondiale. La base principale (U.S.A. - Pluton) est hors d'atteinte. Toutefois, elle ne se trouve qu'à cinq jours de la base avancée (Angleterre - Lune), qui elle-même est seulement à trois heures du théâtre des opérations (France et Allemagne - Terre). Durant cette seconde guerre mondiale, les Alliés s'étaient fort bien accommodés de ce système. J'espérais seulement qu'il n'en irait pas de même pour les cancrelats...

Bien que je ne voyais rien qui pût leur mettre des bâtons dans les roues.

Une nouvelle boîte de ration me fut expédiée : boulettes de viande aux spaghettis. Heureusement qu'il ne s'agissait pas de pêches en conserve : je n'aurais peut-être pas eu le courage de me servir de la boîte, avant de l'ouvrir, pour marteler un de mes récipients vides. Quand ce dernier eût été bien aplati et rendu pointu, je l'aiguisai contre le bassin. Cela me faisait un poignard. Pas un poignard très fameux ; mais je me sentais moins désarmé avec lui. Ceci fait, je dînai puis, fatigué, m'endormis réconforté ; j'étais toujours captif, mais j'avais une arme et je croyais avoir éclairci la situation à laquelle je faisais face. Un problème analysé est aux deux-tiers résolu.

Je ne fis pas de cauchemars.

⁂

La première chose qui dégringola dans mon cachot, fut Gras-du-Bide. Fil-de-fer atterrit quelques secondes après. Je m'adossai à la paroi, mon poignard à la main. Fil-de-fer m'ignora, se releva et, après un regard circulaire, s'en fut boire un coup au jet d'eau. Son copain n'était pas en état de faire quoi que ce fût. Il était K.O. Je le contemplai. « Bon Dieu, qu'il est laid, ce gros tas ! » pensai-je in petto. Je le retournai sur le ventre et entrepris de lui faire de la respiration artificielle. Après quatre ou cinq ratés, son moteur démarra : « Ça va comme ça, » haleta-t-il.

Alors, je m'écartai de lui et empoignai ma lame. Le maigrichon, assis le dos au mur, ne se préoccupait pas de nous. Gras-du-Bide jeta un coup d'œil sur mon pitoyable instrument : « Range ça, gamin. On est tous dans le même bateau, à présent. »

— « Vraiment ? »

— « Ouais ! Vaut mieux faire front, entre humains. » Il émit un soupir lamentable. « Après tout ce qu'on a fait pour *lui* ! Tu parles d'un remerciement ! »

— « Expliquez-vous... »

— « Hein ? Y a rien à expliquer de plus. Il a décidé qu'il pouvait se passer de nous. Et voilà ! »

— « Ta gueule, » dit paisiblement Fil-de-fer.

Le visage du gros se tordit en une lippe boudeuse.

— « Ta gueule à toi ! » lança-t-il d'une voix maussade. « J'en ai marre, à la fin. *Ta gueule* par ci, *ta gueule* par là, *ta gueule* toute la journée — et voilà où nous en sommes ! »

— « Ta gueule, j'ai dit. »

Gras-du-Bide la boucla. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé, car ses explications n'étaient jamais deux fois de suite les mêmes. Son pote, lui, ne parlait pas sauf pour proférer son sempiternel « Ta gueule » ou pour lâcher des monosyllabes encore moins explicites. Une chose en tout cas était claire : ils avaient perdu leur boulot — boulot d'assistants gangsters, d'agents de la 5e Colonne, de collabos...

— « D'abord, tout ça, c'est de ta faute, » me dit une fois Gras-du-Bide.

— « Ma faute ? » Ma main glissa vers ma boîte-de-conserve-poignard.

— « Ouais... Si tu l'avais pas contrecarré, il ne se serait pas mis en colère. »

— « Mais je n'ai rien fait ! »

— « Que tu dis ! Tu lui as fauché ses deux plus belles prises, tout simplement, et tu lui as mis des bâtons dans les roues au moment où il se préparait à ficher le camp ici. »

— « Oh ! Mais vous, vous n'y êtes pour rien. »

— « C'est ce que je lui ai dit. Mais cause toujours ! Allez, lâche ta lime à ongles, t'es ridicule ! »

Il haussa les épaules.

Je finis par apprendre ce qui me tenait le plus à cœur : le sort de Tom-Pouce. Après que je fus revenu cinq fois à la charge, le gros grogna :

— « Pourquoi tu te tracasses comme ça à propos de la môme ? »

— « Je veux seulement savoir si elle est vivante ou non. »

— « Oh ! elle est en vie ! En tout cas, elle l'était la dernière fois que je l'ai vue. »

— « Quand était-ce ? »

— « T'es trop curieux. Elle est ici. »

— « Ici ? » répliquai-je avec animation.

— « Pourquoi tu me fais répéter ? Elle se balade comme elle veut et mène une existence de princesse, si tu veux savoir. » Il crispa la mâchoire et fronça les sourcils. « Pourquoi il l'a à la bonne, elle, et qu'il nous traite comme ça, nous, ça me dépasse. C'est pas juste. »

Tout à fait mon opinion ! Mais mes motifs n'étaient pas les mêmes que les siens. Que ma brave petite Tom-Pouce fût devenue le chouchou de Cancrelat... non ! C'était une idée à laquelle je ne pouvais me faire. Il y avait sûrement une explication — ou alors, le gros mentait !

— « Vous prétendez qu'il ne l'a pas enfermée ? »

— « Pourquoi faire ? Où veux-tu qu'elle aille ? »

Je m'étais déjà posé la question : *où* aller, quand mettre un pied dehors est un suicide ? A supposer que Tom-Pouce fût en possession de son anti-V (et son scaphandre, à tout le moins, était probablement sous clé), qu'un astronef inoccupé attendît son bon plaisir et qu'elle pût même s'y introduire, il lui aurait encore manqué le « cerveau », le petit ustensile qui servait de starter.

— « Et Maman Bidule, où est-elle ? »

— « Qui ? »

— « La... Enfin, la créature extra-terrestre qui se trouvait dans mon vidoscaphe. Vous devez être au courant. Est-elle vivante ? Est-elle ici ? »

Mais le gros faisait la tête. « Ces animaux-là ne m'intéressent pas du tout, » laissa-t-il tomber d'un ton revêche. Je ne pus rien en tirer de plus.

Enfin, Tom-Pouce n'était pas morte. Brusquement je me sentais beaucoup plus léger. Elle était là ! Ses chances étaient encore moins bonnes, même en captivité, que lorsqu'elle était prisonnière sur la Lune ; néanmoins, la savoir si près me remplissait presque d'extase et, déjà, je cherchais à découvrir un moyen pour entrer en communication avec elle.

Les insinuations de Gras-du-Bide à propos de ses rapports avec Cancrelat me laissaient froid. Le comportement de Tom-Pouce était imprévisible : tantôt elle se conduisait comme une gamine, souvent exaspérante, tantôt comme une mijaurée vaniteuse d'une incroyable puérilité. Mais, plutôt que de trahir, elle se fût laissée brûler à petit feu. Elle était du bois dont on fait les Jeanne d'Arc.



Un état de paix inquiète régnait entre nous trois. J'évitais les deux acolytes, ne dormais que d'un œil (et, dans la mesure du possible, quand eux-mêmes étaient assoupis) et gardais toujours mon poignard à portée de la main. Si Fil-de-fer affectait d'ignorer ma présence, le gros était presque cordial avec moi. Il faisait mine de ne pas craindre mon misérable surin, mais j'avais l'impression que c'était de la comédie : il en avait peur. Pourquoi pensais-je ainsi ? Cette opinion s'était fait jour en moi lors de la première distribution de vivres. Trois boîtes nous avaient été parachutées. Fil-de-fer en avait ramassé une et Gras-du-Bide une autre. Lorsque je m'étais approché pour prendre la troisième, le gros s'en était saisi.

— « Donnez-la moi, s'il vous plaît, » lui demandai-je.

Il grimaça : « Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle est pour toi ? »

— « Hein ? Il y a trois boîtes... et nous sommes trois. »

— « Et alors ? J'ai drôlement faim. Je ne crois pas que je puisse te la donner. »

— « Moi aussi, j'ai faim. Soyez raisonnable. »

— « Hum... » Il sembla étudier l'argument. « Je vais te dire : je te la vends. »

Je mis mon poignard bien en évidence.

— « Si vous ne me la rendez pas, gare ! »

Gras-du-Bide considéra ma main armée et sourit jusqu'aux oreilles : « Alors, quoi ? Plus moyen de plaisanter ? » Et il me lança la boîte. Je n'eus plus d'ennuis de ce côté par la suite.

Nous vivions à la manière de la « Famille Heureuse » que les cirques ambulants présentent parfois : vous savez, le lion enfermé en compagnie d'un agneau ? Cela produit un gros effet. Seulement, on doit fréquemment remplacer l'agneau.

Gras-du-Bide aimait bien parler et ses discours, lorsque je réussissais à démêler la part de mensonges qu'ils renfermaient, étaient instructifs. Il s'appelait (du moins le prétendait-il) Jacques de la Barre de Vigny (« Mais dis-moi seulement Jock ») et la grande perche Timothy Jones. Toutefois, mon petit doigt me disait que le seul moyen d'apprendre leur identité aurait été de consulter les archives de la police. Jock, bien qu'il feignît d'être au courant de tout, ignorait le lieu d'origine de Cancrelat et savait bien peu de choses concernant les plans de ce dernier et les buts qu'il se proposait, je m'en rendis compte bientôt. Cancrelat n'était sûrement pas un type à discuter avec les « animaux inférieurs ». Il se servait de ceux-ci comme nous nous servons des chevaux, un point c'est tout.

Mon interlocuteur reconnut sans effort un détail précis : « Ouais, » me dit-il, « c'est nous qui avons mis les pognes sur la mouflette. Y a pas d'uranium sur la Lune : ça, c'est des blagues à l'attention des gogos. On perdait notre temps et notre jeunesse — et il fallait bien bouffer, non ? »

Je m'abstins de faire la réponse qui s'imposait : j'avais besoin de tuyaux.

— « Ta gueule, » dit Tim.

— « Oh ! quoi ? C'est à cause du F.B.I. que tu te fais du mouron ? Tu penses quand même pas qu'ils vont te poisser ici ? »

— « J'ai dit : ta gueule ! »

— « Eh bien moi, j'ai envie de jacter. Alors, écrase. » Et Jock poursuivit : « Ça n'a pas été malin. La môme, elle était plus curieuse qu'une portée de chats. *Lui,* il savait qu'elle viendrait. Et quand... » Jock prit un air songeur : « *Il* sait toujours tout... il y a une foule de gars qui travaillent pour lui, tu comprends ? Moi, tout ce j'avais à faire, c'était de me rendre à Luna City et d'entrer en contact avec la sauterelle. Tim, il est zéro pour ce genre de boulot : il a pas le type paternel comme moi. J'ai dégotté la souris, j'y ai payé un coca et je lui ai vendu ma salade : que c'était un peu foutral de chercher de l'uranium sur la Lune et des tas de boniments du même cru. Et puis je lui ai dit comme ça avec un grand soupir que je regrettais de pas pouvoir lui montrer la mine qu'on avait, mon associé et moi. Elle a pas marché : elle a

couru. Quand la visite organisée est arrivée à Tombaugh Station, elle a quitté le groupe et s'est esquivée par le sas. De sa propre autorité. Maline comme un singe, qu'elle est, cette gosse. Nous on n'a eu qu'à l'attendre à l'endroit convenu. On n'a même pas eu à faire les méchants, sauf à partir du moment où elle a commencé à trouver que la virée en chenillette jusqu'à cette fameuse mine était un peu longuette, » ajouta-t-il en ricanant. « Elle a un drôle de punch, pour le poids qu'elle fait. Comment qu'elle m'a griffé ! »

Pauvre petite ! Dommage qu'elle ne l'ait pas réduit en charpie, celui-là ! Mais l'histoire sonnait vrai. C'était bien comme ça que Tom-Pouce avait dû se conduire : sûre d'elle, ne craignant rien, incapable de résister au désir d'effectuer une « expérience culturelle ».

« *Lui,* » continua Jock, « c'était pas la gosse à vrai dire qui l'intéressait : c'était son vieux, et il avait mijoté une astuce pour le faire rappliquer direction Lune. Manque de vase : ç'a n'a pas gazé. » Il eut un sourire maussade. « On a passé un sale quart d'heure ; c'est pas marrant avec *lui* quand les choses tournent pas à son idée. Enfin, Tim ici présent lui a démontré que, puisqu'il avait la gosse, il pouvait s'en servir pour traiter. »

Tim émit un son qui m'eut l'air d'avoir valeur de démenti. Jock leva les sourcils : « Regardez-moi ce bon apôtre ! »

J'aurais dû me taire puisque, ce qui m'intéressait, c'était les faits, pas la philosophie. Mais je réagis exactement comme Tom-Pouce : quand je ne comprends pas quelque chose, il n'y a rien à faire, ça me démange jusqu'à ce que je sache le pourquoi du comment. Et je ne comprenais pas les mobiles de Jock (j'en suis toujours au même point, d'ailleurs). « Jock... pourquoi avez-vous agi comme ça ? »

— « Quoi ? »

— « Ecoutez, vous êtes un être humain » (en tout cas, il en avait l'air). « Comme vous l'avez remarqué, entre humains, on doit faire front. Comment avez-vous bien pu kidnapper une petite fille et la *lui* livrer... à *lui* ? »

— « T'es cinglé, ou quoi, mon gars ? »

— « Je n'en ai pas l'impression. »

— « Tu discutes comme un cinglé. T'as déjà essayé de ne pas faire ce qu'*il* veut ? Vas-y une fois, pour voir. »

Je comprenais son point de vue. Se rebeller contre Cancrelat, c'est comme si vous étiez un petit lapin qui s'amuserait à cracher dans les yeux d'un serpent — j'étais payé pour le savoir.

« Faut te mettre à notre place, » enchaîna Jock. « Vivre et laisser vivre : ça a toujours été ma formule. On s'était fait poisser en prospectant (on cherchait de la carnotite). Après, c'était midi. A quoi ça mène, de se bagarrer quand on n'est pas le plus fort ? Alors on a trouvé un terrain d'entente : on faisait ses commissions et il nous rétribuait en uranium. »

Le peu de sympathie que je commençais à ressentir se figea. Je voulus le pousser dans ses derniers retranchements :

— « Et *il* vous a payé ? »

— « Enfin... on était comme qui dirait en compte. »

Mon regard fit le tour du cachot.

— « Vous avez fait un mauvais marché. »

Il grimaça : « Peut-être bien. Mais réfléchis raisonnablement, mon gars. Faut tirer le meilleur parti de l'inévitable. Ces gars-là sont les plus marioles et tout ce qu'ils veulent, ils l'obtiennent. Tu l'as bien vu, non ? Alors quoi ? Faut bien s'occuper de cézigue. Personne le fera à ta place, tu peux être tranquille. Tiens, j'étais pas plus vieux que toi quand j'ai compris. Depuis des années, tout marchait comme sur des roulettes dans la ville. Mais le Vieux commençait à se ramollir, il perdait son autorité. Sur ce, il y a eu des gars de St. Louis qui ont rappliqué. Pendant quelque temps, la situation fut agitée. Fallait savoir de quel côté sauter, sinon, que ça te plaise ou non, tu te retrouvais avec un paletot de sapin, dans ce coin-là. Ceux qui savaient lire, ils ont fait ce qu'il fallait. Les autres... Qu'est-ce que tu veux ? A quoi ça sert de se battre à contre-courant ? Ça a toujours été ma formule. J'ai pas raison ? »

C'était logique. Logique dans la mesure où l'on acceptait la morale du « pourceau vivant ». Mais il y avait quand même dans son argumentation quelque chose d'important qu'il passait sous silence.

— « Même dans ce cas, Jock, je ne comprends pas comment vous avez pu faire une chose pareille à une petite fille. »

— « Ben... Je viens de t'expliquer qu'il n'y avait pas moyen d'y couper. »

— « Mais si ! Même en tenant compte du fait qu'il est si difficile de le regarder en face, *lui,* et de refuser ses ordres, vous aviez un moyen bien simple pour tirer votre épingle du jeu. »

— « Lequel ? »

— « Il vous a envoyé à Luna City pour la chercher, d'après ce que vous m'avez dit. Or, vous aviez un billet de retour pour la Terre en poche, je sais : je connais les règlements. Vous n'aviez qu'une chose à faire : vous cacher là où *il* ne pouvait vous atteindre et sauter dans le premier navire en partance. Vous auriez parfaitement pu vous dispenser de faire ce vilain travail. »

— « Mais... »

Je l'interrompis : « Dans un désert lunaire, vous n'aviez peut-être aucun moyen de vous en tirer. Peut-être ne vous sentiez-vous pas en sécurité, même à Toubaugh Station. Mais à Luna City, vous aviez votre chance. Vous n'étiez pas forcé de vous emparer d'une petite fille et de la livrer à... à un monstre non-humain. »

Il avait l'air décontenancé. Pourtant, il répliqua vivement :

— « Kip, je t'aime bien. T'es un bon garçon. Mais t'es pas malin. Tu comprends pas. »

— « C'est bien mon avis ! »

— « Non, tu comprends pas ! » Il se pencha et posa la main sur mon genou. Je me reculai. « Tu sais pas tout, mon gars. J'étais... une sorte de zombie, si tu veux. *Ils* nous ont opérés. »

— « Hein ? »

— « Opérés, » répéta-t-il. Et, volubile : « Ils nous ont greffé des bombes dans le crâne. Télécommandées, comme les missiles. Le premier qui bronche, *lui,* il appuie sur un bouton et... Boum ! Voilà le plafond peint à la cervelle ! » Il se frotta la nuque. « Tu vois cette cicatrice ? Je commence à avoir les cheveux longs mais je suis sûr que tu la distingueras si tu fais attention. Elle a sûrement pas disparu entièrement. Tu la vois ? »

Tim tressaillit puis, se raidissant, murmura : « T'occupe pas de ce qu'il raconte. »

Je haussai les épaules et m'éloignai. Jock n'ouvrit plus la bouche ce jour-là. Ce qui me convenait parfaitement.

***

Au « matin » suivant, je fus réveillé par Jock qui me secouait l'épaule. « Debout, Kip ! Debout ! »

Je tâtonnai à la recherche de mon poignard de poupée.

« Il est près du mur, » dit l'autre, « mais je crois bien que *maintenant* il ne te servira pas à grand'chose. »

Ma main se referma sur l'arme. « Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Où est Tim ? »

— « Ça ne t'a pas réveillé ? »

— « Hein ? »

— « Mes craintes se sont réalisées. Cré bon Dieu ! Alors, ça t'a pas réveillé ? »

— « Qu'est-ce qui ne m'a pas réveillé ? Où Tim est-il passé ? »

Inondé de sueur, Jock frissonnait.

— « Ils nous ont fait le coup du rayon bleu et ils ont emmené Tim. » Il eut un haussement d'épaules. « Heureusement que c'est tombé sur lui. J'aurais cru que... C'est-à-dire que j'ai plutôt de l'embonpoint, t'as remarqué ? Ils aiment les gros... »

— « De quoi parlez-vous ? Qu'est-ce qu'ils ont fait de Tim ? »

— « Pauvre Tim ! Il avait ses défauts — qui n'en a pas ? Mais... A l'heure qu'il est, il doit être transformé en bouillon. » Derechef, ses épaules se soulevèrent. « Ils aiment bien le bouillon avec les os... et tout... »

— « Je ne crois pas un mot de toute cette histoire. Vous essayez de me faire peur. »

— « Vraiment ? » Il me scruta de haut en bas : « Tu seras sans doute le prochain à y passer. Si tu as du cran, mon garçon, tu vas

aiguiser ton espèce de coupe-papier et t'ouvrir les veines. Cela serait préférable. »

— « Pourquoi moi et pas vous ? Tenez, je vous le prête. »

Il hocha la tête, tandis qu'un frisson le secouait : « Je n'ai pas assez de cran. »

Je ne sais pas quel fut le sort de Tim. Je ne sais pas davantage si les cancrelats mangent ou non les gens. (On ne peut pas parler de « cannibalisme » ; à leurs yeux, nous sommes peut-être simplement des moutons.) Je n'avais pas tellement peur : il y avait longtemps que mes « circuits de peur » avaient sauté. Ce qui pouvait survenir à mon corps après ma mort ne m'importait pas le moins du monde, mais il en allait autrement avec Jock pour qui c'était une véritable obsession. Pourtant, je ne pense pas qu'il fût lâche : les lâches ne se font pas prospecteurs sur la Lune. Sa théorie, il y croyait dur comme fer et il en était bouleversé. Il me laissa entendre à mots couverts qu'il avait davantage de raisons de penser être dans le vrai que je ne le supposais : il avait déjà été une fois sur Pluton ; avec des compagnons de voyage (volontaires ou non) qui n'étaient jamais revenus.

Lorsque l'heure du repas arriva (il y avait deux boîtes), il prétendit manquer d'appétit et me fit cadeau de sa part. Cette nuit-là, au lieu de s'étendre, il demeura assis, pour ne pas s'endormir. Je fus le premier à me laisser gagner par le sommeil.

Et puis, je m'éveillai d'un de ces cauchemars où l'on se trouve dans l'incapacité de faire un geste. Ce n'était pas un rêve : je venais sûrement d'être soumis à l'action du rayon bleu.

Jock n'était plus là.

Je ne les ai plus jamais revus, ni lui ni Tim.



Ils me manquèrent un peu... Jock, en tout cas. J'étais soulagé de n'avoir pas à me tenir perpétuellement sur mes gardes ; pouvoir me baigner tranquillement était une volupté. Mais en être réduit à faire l'ours en cage dans un isolement absolu, il y a de quoi vous rendre neurasthénique !

Je ne nourrissais aucune illusion sur le compte de mes deux loustics. Il y avait bien plus de trois milliards de personnes que j'aurais préféré comme compagnons de captivité. C'étaient quand même deux êtres humains...

Le seul argument d'ailleurs qui parlât en faveur de Tim qui était aussi froidement haineux qu'une guillotine. Jock, lui, possédait une vague conscience du bien et du mal ; sinon, aurait-il tenté de se chercher des justifications ? On pouvait considérer que c'était simplement un faible.

Mais attention : loin de moi l'idée que tout comprendre, c'est tout absoudre ; quand on se glisse sur cette pente, on se laisse attendrir par

les meurtriers, les escarpes, les kidnappeurs et on oublie leurs victimes. Là, je ne suis pas d'accord. Ma pitié, c'est à toutes les Tom-Pouce que je la réserve, pas aux criminels dont elles sont la proie. Les bavardages de Jock me manquaient, certes : mais si l'on pouvait noyer les êtres comme lui à leur naissance, je prendrais place parmi les exécuteurs.

Si les deux truands avaient terminé leur carrière sous forme de potage offert à l'appétit de ces vampires, je ne pouvais honnêtement pas en avoir le cœur déchiré — à supposer même qu'un sort semblable m'attendît.

C'était probablement en tant que potage qu'ils avaient été le plus appréciés.

VIII

Comme j'étais là à me torturer la cervelle, une explosion interrompit mes vaines méditations : un craquement sec, puis un roulement assourdi et le chuintement caractéristique d'une baisse de pression atmosphérique. Je bondis sur mes pieds : lorsqu'on a déjà revêtu un vidoscaphe, on n'est plus jamais indifférent à une chute de pression. « Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? » J'ajoutai intérieurement : « Si le type de garde ne fait pas vinaigre, il ne va plus y avoir grand'chose à se mettre dans les bronches. » Pas d'oxygène dehors, j'en étais sûr — plus exactement, c'était ce qu'affirmaient les astronomes et je n'avais nulle envie de vérifier personnellement le bien-fondé de leurs allégations. « Est-ce un bombardement ? Cela ferait mon affaire ! Ou une secousse sismique ? »

Dans ce fameux article du « *Scientific American* » sur l'« été » plutonien, je me rappelai qu'on annonçait « de violents réajustements isostatiques » en corrélation avec l'élévation de la température. Façon polie de dire : « Cramponnez-vous à votre chapeau... La cheminée dégringole ! »

J'avais assisté à un tremblement de terre à Santa Barbara et n'avais nul besoin qu'on me rafraîchisse la mémoire. Tous les Californiens savent (et c'est une leçon qu'il est inutile de leur répéter) que lorsque le sol danse, il n'y a qu'un mot d'ordre : « *Sortez à l'air libre !* »

Seulement, je ne pouvais suivre ce précepte.

Pendant deux minutes, je vérifiai si, l'adrénaline aidant, je ne réussirais pas à porter de quatre à six mètres mon record de saut en hauteur. Je ne constatai aucune amélioration de ma performance. La demi-heure qui suivit, je la passai à me ronger les ongles.

Et soudain, une voix prononça mon nom : « Kip ! Hé, Kip ! »

Je poussai un hurlement : « Tom-Pouce ! Ici ! *Tom-Pouce* ! »

Le silence se prolongea une éternité : mon cœur eut le temps de battre trois fois. Puis : « ...Kip ? »

— « Ici ! *En bas* ! »

— « Tu es dans ce trou, Kip ? »

— « *Oui* ! Tu peux me voir ? » Je distinguais sa tête en ombre chinoise.

— « Oui... maintenant. Oh ! Kip ! Ce que je peux être heureuse, tu sais ! »

— « Alors, pourquoi pleures-tu ? Moi aussi je suis heureux, va ! »

— « D'abord, je ne pleure pas, » balbutia-t-elle entre deux sanglots. « Oh ! Kip... Kip ! »

— « Es-tu capable de me sortir de là ? »

— « Heu... » Elle examina la cheminée. « Ne bouge pas. »

— « *Tom-Pouce, ne t'en va pas...* »

Mais elle était déjà partie.

Son absence dura deux minutes et j'eus l'impression qu'une semaine s'était écoulée lorsqu'elle réapparut. La petite chérie : elle ramenait une colde en nylon !

— « Attrape ! »

— « Minute, papillon. Comment l'as-tu assurée ? »

— « Je vais te haler. »

— « Tiens donc ! Pour qu'on se retrouve à deux dans ce trou ! Trouve quelque chose à quoi l'accrocher. *Et vite !*

Quelques minutes plus tard, elle avait un bras passé autour de mon cou, l'autre serré contre Madame de Pompadour. Elle était encore plus petite et plus maigrichonne que dans mon souvenir. Je l'étreignis. « Oh ! Kip ! Ça a été atroce ! »

— « Je sais, » murmurai-je en la réconfortant d'une petite tape sur l'épaule (une épaule bien osseuse !). « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Où est Cancr... »

Avant que j'eusse terminé ma phrase, elle éclata en sanglots.

— « Kip... Je crois qu'elle est morte ! »

Là, je perdis les pédales. Il est vrai qu'avec tout ce qui s'était passé, mes idées étaient un peu embrumées.

— « Hein ? Qui ? »

Ma question provoqua chez elle un étonnement égal à ma confusion d'esprit.

— « Maman Bidule, bien sûr ! »

— « Oh ! » Un flot de tristesse me submergea. « En es-tu vraiment sûre ? Jusqu'au dernier moment elle m'a parlé — et je ne suis pas mort. »

— « Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne dis pas qu'elle est morte sur la Lune, Kip : elle est morte *ici* ! »

— « Comment ? Elle était ici ? »

— « Evidemment ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? »

J'avais depuis longtemps décidé que Maman Bidule ne pouvait être sur Pluton — pour la simple raison que Jock avait écarté mes questions. Partant du fait que s'il ne m'avait pas dit qu'elle était sur Pluton c'est qu'il n'avait pas eu envie d'inventer quelque mensonge compliqué pour le plaisir de mentir, je m'étais donc mis en tête que Maman Bidule n'avait pas fait le voyage — que Jock ne l'avait peut-être jamais vue, sinon comme une bosse dans le dos de mon scaphandre.

J'étais tellement sûr de ma « logique » qu'il me fallut un bon moment pour abandonner cette opinion préconçue et envisager les faits avec un œil nouveau.

— « C'est comme si j'avais perdu ma propre mère, » murmurai-je péniblement. « Tu es sûre ? »

— « Aussi sûre que... » Elle s'arrêta. La repartie était venue automatiquement. « Enfin, » poursuivit-elle après s'être reprise, « je ne suis pas sûre, sûre... Mais comme elle se trouve à l'extérieur, elle doit forcément être morte. »

— « Attends un peu ! Si elle est dehors, elle a un vidoscaphe, non ? »

— « Mais non... elle n'en a plus depuis qu'ils ont démoli son astronef. »

Cela devenait de plus en plus embrouillé ! « Comment l'ont-ils amenée ici ? »

— « Ils l'ont enfermée dans un sac étanche, et voilà tout. Kip, à présent, qu'est-ce que nous allons faire ? »

J'avais plusieurs réponses à cette question. Toutes plus mauvaises les unes que les autres. Je m'étais suffisamment creusé le crâne à ce sujet durant ma détention. « Où est Cancrelat ? Et ses copains ? »

— « Oh ! je crois qu'ils sont tous morts. »

— « Puisses-tu avoir raison ! »

J'inspectai les alentours à la recherche d'une arme ; jamais je n'avais vu un hall aussi nu. Mon poignard à la godille était resté dans le trou. Ce n'était pas loin, mais je ne me sentais aucune envie de descendre le rechercher.

« Et qu'est-ce qui te fait penser qu'ils sont morts ? »

Elle avait d'excellentes raisons pour cela. Maman Bidule n'avait rien du costaud des Epinettes ; à la voir, on avait l'impression qu'elle aurait été incapable de déchirer une feuille de papier. Mais ce qui lui manquait en muscles était largement compensé côté cervelle. Elle avait résolu ce que j'avais essayé, moi, de trouver : le moyen de coincer nos ennemis. Il lui avait fallu du temps car son plan comportait des facteurs multiples qui devaient agir en même temps et qu'elle ne pouvait tous influencer ; elle avait dû attendre le moment où les conditions requises seraient toutes remplies.

Premier point : il était indispensable que l'action se déclenchât à une période où il y aurait peu de cancrelats dans les environs. Leur base, qui était en réalité un vaste dépôt, un port spatial et un centre de triage n'exigeait qu'un personnel réduit. Au cours des brefs instants qui suivirent mon arrivée, la population était groupée massivement : mais ç'avait été là un phénomène exceptionnel dont l'atterrissage de notre navire était responsable.

Deuxième point ; il ne fallait à aucun prix qu'un astronef fût en vue au moment de la manœuvre : Maman Bidule eût été impuissante à le réduire, dans la mesure où elle pouvait aller jusqu'à lui.

Troisième point : l'heure H devait coïncider avec le repas des can-

crelats. Ils mangeaient tous ensemble quand leurs effectifs étaient suffisamment restreints pour ne pas les contraindre à se réunir par roulement dans leur réfectoire. Alors, ils s'aggloméraient autour d'une sorte de gros tuyau que, j'imagine, ils tétaient. (Cela devait être un spectacle dantesque !) De cette façon, la totalité de nos ennemis — à l'exception, peut-être, d'un ou deux, affectés à la surveillance des machines ou des communications — étaient à sa merci.

J'interrompis Tom-Pouce :

— « Une minute : tu m'as dit qu'ils étaient *tous* morts... »

— « Euh... je ne sais pas ! En tout cas, je n'en ai vu aucun. »

— « Tu me raconteras la suite quand j'aurai trouvé une arme. »

— « Mais... »

— « Chaque chose en son temps, Tom-Pouce ! »

Trouver une arme, c'était facile à dire ! Il n'y avait rien dans ce couloir, sauf des fosses semblables à celle où j'avais été jeté. C'était précisément la raison qui avait poussé la petite à venir ici à ma recherche : ce local était l'un des quelques endroits qui lui étaient interdits.

Jock avait dit vrai sur un point : Tom-Pouce — et Maman Bidule — avaient bénéficié, en tant que prisonniers, d'un régime de faveur : elles avaient eu droit à tous les privilèges (hormis celui de la liberté) tandis que Tim, Jock et moi-même, étions considérés comme des prisonniers de troisième classe (ou comme de la soupe à la viande). Cela confirmerait la théorie selon laquelle Tom-Pouce et Maman Bidule avaient plutôt le statut d'otages que de prisonniers de guerre.

Je ne perdis pas mon temps à inspecter ces fosses après avoir aperçu au fond de l'une d'elles un squelette humain. Peut-être s'étaient-ils lassés de nourrir le défunt !

— « Pourquoi trembles-tu comme ça ? » me demanda Tom-Pouce alors que je me redressais.

— « Ce n'est rien. »

— « Je veux voir ! »

— « Tom-Pouce, chaque seconde compte et jusqu'ici nous n'avons fait que jacasser. Reste derrière moi. Et en route. »

Ainsi, je parvins à l'empêcher de voir les ossements : succès considérable sur cette petite boîte de curiosité. Pourtant il est probable que cette vision ne l'aurait guère affectée : elle ne se laissait aller au sentimentalisme que lorsque la chose lui convenait.

« Reste derrière. » Voilà qui sonnait chevaleresque ainsi qu'il se devait ! A ceci près qu'il ne m'était pas venu à l'esprit qu'on peut vous attaquer dans le dos. J'aurais dû dire : « Suis-moi et regarde ce qui se passe derrière. »

Ce fut d'ailleurs ainsi qu'elle agit. J'entendis un cri aigu, pivotai sur mes talons pour voir un cancrelat braquer sur moi un de ces instruments qui ressemblaient à une caméra. Sur le coup, et bien que Tim se fût déjà servi d'une mécanique identique à mon grand dam, je ne me rendis pas compte de ce que c'était et m'immobilisai.

Mais pas Tom-Pouce qui se catapulta littéralement sur l'ennemi, faisant feu des quatre fers avec toute l'héroïque témérité, toute l'imprudence d'un jeune chat.

Ce qui me sauva. L'assaut de la fillette n'aurait fait de mal qu'à un autre chat. Mais il parvint à désorienter l'adversaire, l'empêchant de mener à bien ce qu'il méditait : me paralyser ou me tuer. Il trébucha et s'écroula.

Déjà j'étais sur lui, écrasant l'ignoble tête de crustacé sous mes pieds nus.

Et cette tête éclata. Comme si j'avais sauté à pieds joints sur une boîte de gelée de groseilles. Broyée, fendue, brisée en mille morceaux. Bien que brûlé par la fièvre du combat, par le désir de tuer, la sensation que j'éprouvai me glaça instantanément. J'écrasai les appendices vermiculaires et, malade d'écœurement, bondis en arrière, empoignai Tom-Pouce et l'attirai à moi, aussi avide de décamper que je l'avais été, quelques secondes plus tôt, de massacrer le monstre.

Je ne l'avais pas tué. L'angoisse m'étreignit un instant à l'idée qu'il me faudrait recommencer. Mais, tout de suite, je compris que, bien qu'il ne fût pas mort, le cancrelat n'avait plus conscience de notre présence. Il tressautait comme un poulet à qui l'on vient de couper le cou ; puis, ces spasmes s'interrompirent et il se mit à se mouvoir d'une manière coordonnée.

Mais il ne voyait pas. Je lui avais écrabouillé les yeux. Les oreilles aussi, peut-être. Mais ses yeux, ses horribles yeux, j'en était sûr, étaient détruits.

Il flaira minutieusement le sol, se mit sur ses pieds. Sa tête était réduite en bouillie mais le reste de son corps ne portait nulle trace de blessure. Bien assis sur le trépied naturel que formaient ses deux jambes et son appendice caudal, il s'orienta. Nous reculâmes.

Il s'avança. Pas dans notre direction : j'aurais hurlé. Il s'éloignait de nous, ricochait contre un mur, rectifiait la direction, revenait sur ses pas. Il finit par mettre un pied dans une fosse béante au fond de laquelle il disparut.

J'accueillis cet événement avec un profond soupir de soulagement. A ce moment seulement, je m'aperçus que je serrais Tom-Pouce si fort qu'elle en avait la respiration coupée. Je relâchai mon étreinte.

— « Tiens ! » dit-elle. « Toi qui voulais une arme... »

— « Quoi ? »

— « Là... par terre. Derrière Madame de Pompadour que j'ai laissé tomber... Le machin. »

Elle se pencha, ramassa sa poupée, l'épousseta car un débris de cancrelat s'était collé sur elle, et prit la pseudo-caméra qu'elle me tendit. « Fais attention. Ne la pointe pas sur toi. Sur moi non plus. »

— « Tom-Pouce, » dis-je d'une voix faible, « Tom-Pouce, t'arrive-t-il quelquefois d'avoir des crises de nerfs ? »

— « Bien sûr, quand j'en ai le loisir ! Ce qui n'est pas le cas actuellement. Tu sais comment ça fonctionne ? »

— « Non. Et toi ? »

— « Oh ! je crois ! Ce n'est pas la première fois que je vois un engin comme ça et Maman Bidule m'a expliqué. » Elle me reprit l'instrument et l'examina en prenant soin de ne le diriger sur aucun de nous. « Tu vois ces trous, sur le dessus ? Si tu en découvres un, ça étourdit la victime. Si tu les découvres tous, ça la tue. Pour mettre en marche, il faut presser ici. » Elle joignit le geste à la parole et un faisceau de lumière bleu-vif jaillit. « La lumière ne fait rien ; elle sert seulement à viser. »

Ça ressemblait à une caméra de 35 mm montée de guingois par un amateur de bricolage. Quand je repris l'arme, je voulus faire un essai — et, par erreur, mis toute la gomme. Il y eut comme un éclair. Déjà, le mur qui me servait de cible fumait. Je coupai.

— « Ne gaspille pas l'énergie : tu pourrais en avoir besoin, » dit Tom-Pouce d'un ton grondeur.

— « Fallait bien que je me rende compte. Bon. En avant maintenant. »

Elle consulta sa montre Mickey-Mouse. C'était quand même rageant : cette camelote paraissait tenir le coup alors que ma tocante à moi m'avait laissé choir !

— « On n'a guère le temps, Kip. Est-ce qu'on peut considérer que celui-là a été le seul à échapper au massacre ? »

— « Quoi ? Tu es folle ! Pas question de supposer quoi que ce soit avant d'avoir la certitude qu'ils sont tous morts. Viens. »

— « Mais... Bon. Je passe devant. Je connais les lieux et pas toi. »

— « Non ! »

— « Si ! »

Il en fut donc selon sa volonté. Elle ouvrit la marche, le projecteur au poing ; moi, je la couvrais, rêvant d'avoir un troisième œil à l'instar des cancrelats. Evidemment... elle avait plus de réflexes que moi — elle connaissait mieux que moi le maniement de notre arme.

N'empêche que je râlais ferme !

La base était immense ; ils devaient avoir taraudé la moitié de la montagne. Nous parcourûmes les galeries au petit trot, croisant sans y prêter aucune attention des choses aussi compliquées et deux fois plus passionnantes que celles qu'on voit dans les musées, uniquement pour nous assurer qu'il n'y avait plus de cancrelats dans le secteur. Tom-Pouce fonçait devant moi, prête à utiliser l'arme, disait vingt mots à la douzaine et me harcelait pour que je me dépêche.

Pour que le plan de Maman Bidule réussisse, il n'était pas seulement nécessaire que la base fût pratiquement déserte, qu'il n'y eût point de navires en vue et que les cancrelats fussent rassemblés pour casser la croûte ; il était en outre impératif que l'opération débutât à une heure

déterminée de la nuit. « Pourquoi donc ? » demandai-je d'une voix haletante.

— « Pour qu'elle puisse avertir ses amis, tiens ! »

— « Mais... » Je refermai la bouche. Je m'étais déjà posé des questions sur les congénères de Maman Bidule : je n'en savais pas davantage sur eux que sur les cancrelats. Je savais seulement, de notre alliée, qu'elle possédait cette indéfinissable qualité qui faisait d'elle... Maman Bidule. Et maintenant, elle était morte. Puisque Tom-Pouce m'avait annoncé qu'elle se trouvait dehors sans scaphandre, comment aurait-il pu en aller autrement ? Cette petite boule tiède n'avait pu résister deux secondes à la température ultra-arctique qui régnait au-dehors. Ne parlons même pas de l'asphyxie et de l'hémorragie pulmonaire, l'une et l'autre inévitables. Je refrénai les sanglots qui me montaient à la gorge.

Bien sûr, il y avait une chance pour que Tom-Pouce se trompât, bien que ce fût rare chez elle. Alors, nous retrouverions Maman Bidule. Si nous ne mettions pas la main sur elle, c'était qu'elle était effectivement sortie, et en ce cas...

— « Tom-Pouce, sais-tu où est mon vidoscaphe ? »

— « Bien sûr, à l'endroit où j'ai récupéré ça. » Elle tapota sur la corde de nylon dont elle s'était ceint la taille.

— « Bon, dès que nous aurons la certitude qu'il ne reste plus un seul cancrelat vivant dans la base, je l'enfile et je pars à la recherche de Maman Bidule. »

— « Oui ! Oui ! Mais avant, on cherchera ma tenue à moi. J'irai avec toi. »

Si elle le disait, c'était qu'elle le ferait. Pourvu que je parvienne à la convaincre de m'attendre dans le tunnel, à l'abri de ce froid à vous geler les os !

— « Dis-moi, Tom-Pouce ? Pour quelle raison lui fallait-il lancer son message de nuit ? Parce que le destinataire est en orbite ? Ou bien parce qu'il y a... »

Un grondement sourd effaça la suite de mes paroles. Le sol frémit, agité de folles saccades, de ces vibrations qui remplissent bêtes et gens d'effroi. Nous nous arrêtâmes net.

— « Qu'est-ce qui se passe ? » souffla Tom-Pouce.

Je déglutis péniblement : « Si ce chahut n'est pas une conséquence du plan de Maman Bidule... »

— « Sûrement pas. »

— « Alors, c'est un séisme. »

— « Un tremblement de terre ! »

— « Il faut sortir d'ici, Tom-Pouce ! »

Pour aller *où* ? Je n'y pensais pas. Ce n'est pas une question qui vous vient à l'esprit quand la terre tremble. Tom-Pouce ravala sa salive. « Nous n'avons pas le temps de nous occuper des tremblements de terre. Vite, Kip, vite ! » Elle s'élança au pas de course et je la suivis en grinçant des dents. Si elle était capable d'ignorer une secousse sismique, j'en

serais capable moi aussi — bien qu'il soit plus facile d'ignorer la présence d'un serpent à sonnette dans votre propre lit !

— « Tom-Pouce... Les amis de Maman Bidule... est-ce que leur astronef est en orbite ? »

— « Mais voyons... ils ne sont pas dans un astronef !

— « Alors, pourquoi faut-il agir de nuit ? Cela a-t-il quelque chose à voir avec la couche de Heaviside (1) ? A quelle distance se trouve leur base ? »

Pendant combien de temps un homme peut-il marcher sur Pluton ? Nous avions fait dans les soixante kilomètres sur la Lune. Tiendrions-nous soixante mètres ici ? Les pieds, on peut probablement les protéger. Mais c'était ce vent.

« Tom-Pouce, ils ne sont pas installés ici, quand même ? »

— « Ne dis pas de bêtises ! Ils ont une jolie petite planète bien à eux. Si tu continues à poser des questions ridicules, nous arriverons trop tard. Tais-toi et écoute-moi. »

J'obéis. Ce qui suit, j'en appris une partie par bribes tandis que nous poursuivions notre course ; le reste me fut précisé plus tard.

Lors de sa capture, Maman Bidule avait perdu son astronef, son anti-V, son communicateur... absolument tout : Cancrelat s'était chargé de détruire la totalité de son matériel. Et cette capture avait été un acte de félonie : il s'était emparé d'elle en violation d'un accord de trêve alors qu'elle s'était présentée à lui en qualité de parlementaire, traîtrise qui soulevait l'indignation de Tom-Pouce. La déloyauté de Cancrelat me paraissait, quant à moi, une chose aussi naturelle que le venin de la vipère et je comprenais mal que Maman Bidule ait résolu de palabrer avec lui. Total et résultat, elle s'était mise à la discrétion de monstres impitoyables possédant des navires à côté desquels les nôtres font figure d'automédons, d'armes qui commençaient avec un « rayon de la mort » et finissaient Dieu sait où, sans compter leurs bases, leur organisation, leur équipement. Face à tout cela, Maman Bidule n'avait rien à opposer, hormis son cerveau et ses mains délicates.

Pour mettre à profit l'exceptionnel concours de circonstances qui devait lui offrir une chance d'évasion, il était indispensable qu'elle remplaçât préalablement son communicateur (j'employais à son propos le terme de « radio » mais c'était beaucoup plus qu'une radio) et qu'elle eût des armes à sa disposition. Pour cela, il n'y avait pas trente-six solutions : il lui fallait fabriquer ce dont elle avait besoin.

Elle n'avait rien. Pas même une pince à cheveux, rien que cet espèce de bijou triangulaire gravé de spirales. Pour construire quelque chose, il était indispensable qu'elle eût accès à un ensemble de locaux que je baptisais « laboratoire d'électronique » bien qu'ils différassent fort de ma petite installation. Cela dit, qu'il soit dû à l'industrie des hommes, des

(1) Zone ionisée des hautes couches de la stratosphère, sur laquelle se réfléchissent les ondes électro-magnétiques lancées par un émetteur au sol.

cancrelats ou de Maman Bidule, un train d'ondes se plie aux lois de la nature, une inductance possède sa géométrie.

L'installation, sur laquelle je n'eus le temps de jeter qu'un bref coup d'œil, évoquait donc un labo électronique — et un labo rudement bien équipé. Maman Bidule avait passé là des heures innombrables. Au fond, c'était irrégulier, même pour un prisonnier jouissant d'un régime de faveur qui pouvait obtenir tout ce qu'il voulait, y compris d'être logé avec Tom-Pouce. A mon avis, Cancrelat la craignait, même captive, et évitait de l'offenser dans la mesure où ce n'était pas indispensable.

Elle avait utilisé la convoitise de ses geôliers pour avoir accès aux ateliers, car ses congénères possèdent une multitude de petits appareils astucieux, une foule de mécanismes pratiques dont les cancrelats n'avaient jamais entendu parler. Au début, elle les interrogeait : pourquoi faisaient-ils donc telle chose de telle façon alors qu'un autre système eût été tellement plus efficace ? Etait-ce par tradition ? Ou pour des raisons d'ordre religieux ?

Les autres lui demandaient alors de préciser sa pensée ; elle prenait un air désolé : elle était incapable d'être plus explicite — et se sentait honteuse : c'était en effet tellement simple, tellement facile à faire !

On l'autorisa à fabriquer quelque chose sous une étroite surveillance et l'appareil qu'elle construisit fonctionna. Elle en fit un autre... tant et si bien qu'elle eût la disposition du labo où elle réalisait des objets qui ravissaient ses gardiens. Toute sa production leur revenait : c'était là la pierre angulaire du privilège accordé.

Seulement, chaque article impliquait l'emploi de certains éléments qui lui étaient nécessaires à elle.

— « Elle barbotait des pièces qu'elle cachait dans sa poche. »

— « Sa poche ? »

— « Dame ! »

— « Je ne savais pas qu'elle avait une poche. »

— « Eux non plus. Ils se méfiaient et s'assuraient qu'elle ne subtilisait rien. Seulement, ils ne regardaient pas où il aurait fallu. »

— « Dis-donc, Tom-Pouce, Maman Bidule... elle fait partie des marsupiaux ? »

— « Euh... Comme les opossums, tu veux dire ? Pas la peine d'être un marsupial pour avoir une poche. Regarde les écureuils : ils ont des poches à l'intérieur des joues... »

— « Hum... Oui. »

— « Alors, de temps en temps, elle fauchait quelque chose. Et moi aussi, je grapillais des trucs par ci par là. »

Maman Bidule travaillait en perruque quand elle avait rejoint ses quartiers. Elle ne dormait plus. Ouvertement, elle fabriquait pendant des heures des objets destinés aux cancrelats (un stéréotéléphone pas plus grand qu'un paquet de cigarettes, par exemple, et des tas de machines de ce goût-là) et, le reste de son temps, elle le consacrait à son boulot personnel (en général quand l'obscurité régnait : elle avait autant de dextérité manuelle que les horlogers aveugles).

Ainsi fabriqua-t-elle deux bombes et un communicateur de longue distance à balise couplée.

Tous ces détails, je les reconstituai par la suite car, tandis que nous parcourions la base au galop, Tom-Pouce m'avait seulement parlé de ce radio-phare et averti que Maman Bidule avait été à l'origine de l'explosion. Et, répétait-elle, il fallait se hâter.

— « Pourquoi se presser comme ça ? » demandai-je en soufflant. « Si elle est dehors, je veux aller la chercher... enfin, ramener son corps. Mais, tu cavales comme si on avait un rendez-vous capital. »

— « C'est le cas ! »

La balise, poursuivit-elle, devait être mise en place à une heure déterminée de façon que la masse de la planète n'interceptât pas le signal. Mais Maman Bidule n'avait pas d'anti-V : il fallait donc que Tom-Pouce procédât à l'installation et à la mise en route du communicateur, après que le sort des cancrelats eût été réglé. Et pour cela qu'elle récupérât sa tenue de vide.

Or, il avait été impossible de retrouver le scaphandre de la petite. Toujours sereine, Maman Bidule avait alors dit (je l'entendais presque fredonner mélodieusement) :

(« *Cela ne fait rien, ma chérie ; je peux y aller moi-même.* »)

— « Il fait bien trop froid dehors. »

(« *Cela sera vite fait.* »)

— « Vous ne pourrez pas respirer. »

(« *Je n'en aurai pas besoin pour si peu de temps.* »)

Maman Bidule l'avait emporté.

A sa façon, elle était aussi coriace que Cancrelat dans la discussion.

Les bombes étaient prêtes, la télébalise également, le moment approchait où toutes les conditions favorables seraient réunies : aucun astronef n'était attendu, les cancrelats étaient peu nombreux; ils allaient bientôt prendre leur repas, Pluton était convenablement orienté. Et cette sacrée Tom-Pouce qui ne savait pas où était son anti-V ! Qui ne savait même pas si Cancrelat ne l'avait pas détruit ! Mais Maman Bidule était décidée à aller de l'avant en tout état de cause.

— « Mais elle m'avait dit, quelques heures plus tôt, en m'avertissant que le jour J était venu, que si elle n'était pas de retour au bout de dix minutes... elle espérait que je trouverais ma combinaison et que je mettrais la balise en route. » Elle se mit à pleurer : « Cela voudrait dire qu'elle n'avait pas réussi. C'était la première fois qu'elle émettait une réserve sur ses capacités. »

— « Tom-Pouce ! Calme-toi ! Ensuite, que s'est-il passé ? »

— « J'ai attendu les explosions — qui se produisirent comme il était prévu — et j'ai commencé à fouiller dans tous les endroits où ils m'avaient interdit de me rendre. Mon vidoscaphe a échappé à toutes mes recherches. Et puis, je t'ai trouvé, toi... Oh ! Kip ! Cela fait presque une heure maintenant qu'elle est dehors ! » Elle regarda sa montre-bracelet. « Il ne nous reste qu'une vingtaine de minutes. Si la balise ne

fonctionne pas d'ici là, tout aura été inutile, elle sera morte pour rien. Elle n'aurait pas aimé cela. »

— « Où est mon vidoscaphe ? » répondis-je.

***

Nous ne rencontrâmes pas un cancrelat : celui de tout à l'heure avait apparemment été le seul à monter la garde pendant le repas. En chemin, Tom-Pouce me désigna une porte pneumatique ; la salle à manger se trouvait derrière. La bombe avait crevé le local puisque les tambours étanches s'étaient refermés. De l'autre côté, les convives étaient sûrement en pièces détachées. Nous continuâmes notre route sans ralentir le pas.

Toujours guidé par sa logique (qui était chez elle une seconde nature), Tom-Pouce me mena droit à mon scaphandre qui se trouvait au milieu d'une douzaine d'autres tenues de vide de fabrication humaine entassées en vrac. Ces vampires avaient une drôle de prédilection pour le bouillon ! Enfin, ils ne bafreraient jamais plus.

Je ne perdis pas une seconde ; après un « Salut, Oscar ! » proféré d'une voix de stentor (« Où étais-tu donc passé depuis le temps, mon petit pote ? »), je me harnachai immédiatement.

Oscar paraissait en excellentes conditions. Les tenues de Gras-du-Bide et de Tim étaient là, elles aussi. Peut-être pourrais-je me servir d'une partie de leur équipement ? Tom-Pouce considérait avec intérêt la combinaison du second de mes gaillards : « Et si je la mettais ? » murmura-t-elle.

Bien que cette combinaison fut beaucoup plus petite qu'Oscar, elle était encore de neuf tailles trop grande pour la gamine. « Tu es idiote. Elle t'irait comme une paire de chaussettes à un canard. Tu ferais mieux de m'aider. Enroule ta corde et accroche-la à mon ceinturon. »

— « Tu n'en auras pas besoin. L'idée de Maman Bidule, c'était d'installer la balise à cent mètres d'ici sur la passerelle. Si elle n'y est pas parvenue, tu n'as rien de plus à faire ; pour la mise en marche il suffit de pousser le plot fixé sur l'appareil. »

— « Ne discute pas. Combien de temps reste-t-il ? »

— « Bon, Kip. Dix-huit minutes. »

— « Ça souffle fort, tu sais, » ajoutai-je quand même, « et cette corde me rendra peut-être service. Maman Bidule ne pesait pas lourd. Si elle a été emportée par le vent, je serai bien content d'avoir un filin pour m'aider à retrouver son corps. Et puis... tiens, passe-moi le marteau de Gras-du-Bide. »

— « Voilà. »

C'était rudement bon de retrouver l'étreinte d'Oscar. « Si seulement j'avais des bottes en amiante, » soupirai-je en songeant combien j'avais souffert du froid à l'arrivée entre l'astronef et la base.

Tom-Pouce me regarda, perplexe : « Ne bouge pas, je reviens. » Elle s'était déjà éclipsée avant que j'aie eu le temps d'esquisser un geste

de dénégation. Je terminai de m'équiper, rongé d'inquiétude : elle n'avait même pas pris le temps de se munir du projecteur à rayon bleu.

— « C'est jointif, Oscar ? »

(« Jointif, mon vieux ! »)

Valve de menton ? O.K. Jauge colorée ? O.K. Radio... je n'en aurais pas besoin. Eau ?... le réservoir était à sec. Baste ! Je n'aurai pas le temps d'avoir soif. Je réglai l'ouverture de valve de façon à avoir peu de pression : dehors la pression était très faible.

Tom-Pouce réapparut, brandissant une paire de ballerines pour éléphanteau. « Ils portent ça, » hurla-t-elle devant mon hublot de casque. « Tu peux les chausser ? » Cela me semblait incertain, mais je réussis quand même à y introduire tant bien que mal mes pieds. Effectivement je constatai après un essai que le port de ces chaussettes informes facilitait l'adhérence ; c'était disgracieux mais ne gênait pas particulièrement la marche.

Dans la minute qui suivit, nous nous retrouvâmes, Tom-Pouce et moi, devant l'issue de la vaste salle que j'avais déjà vue lors de mon arrivée. Les portes pneumatiques s'étaient refermées lorsqu'avait explosé la seconde bombe de Maman Bidule qui avait disposé son engin de façon à faire sauter les panneaux de succion du tunnel d'accès.

Tom-Pouce connaissait le fonctionnement du sas. « L'heure ? » hurlai-je quand je vis s'ouvrir le tambour intérieur.

— « Quatorze minutes. » Elle leva le poignet pour que je puisse lire sur le cadran.

— « Rappelle-toi bien, Tom-Pouce : tu ne bouges pas d'ici. Si tu remarques quoi que ce soit d'anormal, fais donner le rayon bleu illico. Tu poseras des questions après. »

— « Je me le rappellerai... d'accord. »

Je pénétrai dans le caisson, refermai le tambour intérieur, manœuvrai la valve du tambour extérieur et attendis que la pression s'égalisât. L'opération demandait deux ou trois minutes que je passai à remuer des idées sinistres. Laisser Tom-Pouce seule ne m'excitait pas. Je supposais que tous les cancrelats avaient passé l'arme à gauche, mais ce n'était pas une certitude formelle. Nos recherches avaient été hâtives. Qui sait si, tandis que nous tournions côté zig, un de ces oiseaux ne tournait pas en même temps côté zag ? Ils étaient rudement vifs...

Et puis, au lieu de me dire : « Je te le jure, » elle m'avait seulement répondu : « Je me le rappellerai... d'accord. » Un lapsus ? Un esprit monté sur roulements à billes comme celui de Tom-Pouce ne commet des lapsus que s'il le veut bien.

En outre, c'était pour des raisons ridicules que je me lançais dans cette aventure. Lorsque j'aurais retrouvé le cadavre de Maman Bidule et que je l'aurais ramené à l'abri, il se décomposerait tout de suite. Il serait plus charitable de le laisser tel qu'il était : naturellement frigorifié.

Mais cette pensée m'était intolérable, je ne pouvais me résoudre à

l'abandonner dans ce froid glacial, elle qui avait été si petite, si chaude... si vivante. Je devais la ramener où elle pourrait se réchauffer.

Mauvais signe lorsque, sous le coup de l'émotion, on agit de manière ridicule !

Et ce n'était pas encore tout : je me lançais dans l'action avec une furieuse précipitation parce que Maman Bidule voulait que la balise soit montée à une seconde précise — dans douze minutes, maintenant. Dix peut-être. Bon : je le ferais. Mais quel sens cela avait-il donc ? A supposer que le système solaire d'où elle venait n'était qu'à... disons même qu'elle était originaire de Proxima Centauri et que les cancrelats arrivaient de beaucoup plus loin encore : dans le cas le plus favorable (c'est-à-dire si sa balise fonctionnait), il faudrait plus de quatre ans pour que le S.O.S. atteigne ses amis !

Cela aurait peut-être fait l'affaire de Maman Bidule ; j'avais le sentiment qu'elle était douée d'une belle longévité et il était possible qu'attendre plusieurs années l'arrivée des secours ne l'eût pas gênée outre mesure. Mais Tom-Pouce et moi n'étions pas de sa race et nous serions morts bien avant que le message lancé à la vitesse de la lumière touchât Proxima Centauri. J'étais heureux d'avoir revu Tom-Pouce mais je savais bien ce que nous réservait l'avenir : la mort dans quelques jours, dans quelques semaines ; au mieux, dans quelques mois — soit par manque d'air, soit par manque d'eau, soit par manque de nourriture — à moins qu'une unité cancrelat ne débarquât avant : en ce cas-là, nous pouvions nous attendre à une terrible bataille ; si nous avions de la chance, nous y trouverions une fin rapide.

Qu'on prenne les choses par un bout ou par un autre, on en revenait toujours au même point : installer la balise, c'était ni plus ni moins « accomplir les dernières volontés du défunt », comme on dit aux funérailles. Une idiotie sentimentale.

Le tambour extérieur s'ébranla. *Ave,* Maman Bidule ! *Morituri te salutant !*



Le *froid* ! Un froid mordant. Et j'étais encore à l'abri du vent ! Les panneaux luminescents luisaient toujours : c'était un véritable chaos qui régnait dans ce tunnel ; les quelques deux douzaines de plaques de succion qui étaient destinées à réduire progressivement la pression faisaient penser à des tympans crevés. Je songeai à la bombe responsable d'un gâchis pareil. Une bombe d'amateur, bricolée de bric et de broc avec des pièces dérobées en douce — une bombe si petite que Maman Bidule avait pu en dissimuler deux (sans compter je ne sais quel incroyable poste émetteur) dans un repli de son propre corps ! Et qui avait eu assez de puissance pour souffler ces plaques ! Quel diable d'engin était-ce donc là ? A travers des centaines de mètres d'épaisseur de rochers, j'avais senti les vibrations de l'onde de choc faire s'entrechoquer mes mâchoires !

A chaque pas, le froid s'intensifiait. Grâce aux chaussons des can-

crelats, mes pieds n'étaient quand même pas trop à la glace. Ils en connaissaient un bout, côté isolement, ces copains-là !

— « Tu pousses le feu, Oscar ? »

(« Il ronfle, mon pote. La nuit est fraîche. »)

— « Tu parles, Charles ! »

Je la trouvai juste derrière les débris du dernier panneau. Elle était tombée la tête la première comme quelqu'un que la fatigue aurait empêché de faire un pas de plus. Sur le sol même du tunnel, presque à portée de ses mains étendues, il y avait une petite boîte ronde, pas plus grosse qu'un poudrier.

L'expression de Maman Bidule était sereine. Elle avait les yeux grands ouverts. Simplement, un onglet s'était rabattu sur ses prunelles. Comme lors de notre première rencontre, quelques jours, quelques semaines... ou quelques milliers d'années plus tôt. Mais, alors, elle était blessée et on ne pouvait s'y tromper : à présent, je m'attendais presque à voir se soulever sa paupière interne et à entendre notre amie fredonner un petit air de bienvenue.

Je touchai son corps.

Elle était aussi dure qu'un glaçon. Et beaucoup plus froide. Je ravalai une larme ; il n'y avait pas un instant à perdre. Elle voulait que cette petite boîte soit placée cent mètres plus loin sur la chaussée, que le petit bouton saillant soit poussé, et cela dans les cinq ou six minutes qui suivaient. Je ramassai l'objet. « Au poil, Maman Bidule ! On y va ! »

(« T'en as de bonnes, toi alors, mon pote... »)

(« *Merci, mon petit Kip...* »)

Je ne crois pas aux fantômes. Ce « merci » mélodieux, bien à elle, je l'avais si souvent entendu que l'écho de ses notes retentissaient dans ma tête.

Je m'arrêtai à quelques pas de la bouche du tunnel. Le vent m'assaillit — un vent si glacé que, par comparaison, le froid mortel du boyau faisait figure de climat estival. Je fermai les yeux et comptai jusqu'à 30, le temps que ma vue s'adaptât à la clarté diffuse des étoiles ; en tâtonnant, je cherchai une des entretoises qui fixaient la chaussée au flanc éventé de la montagne et y nouai solidement ma corde de sécurité. J'avais prévu qu'il ferait nuit et m'étais attendu à voir la chaussée sous l'aspect d'un ruban obscur tranchant sur une « neige » blanche, phosphorescente sous la poussière d'astres qui parsemait le ciel. Je me sentirais plus assuré, m'étais-je imaginé, sur cette passerelle en proie au vent si je pouvais en distinguer les bords ; pour que ma lampe de casque pût me permettre de m'orienter, il m'eût fallu balancer constamment le torse, au risque de perdre l'équilibre. Et, en tout état de cause, cette gesticulation ne pouvait que ralentir ma progression.

Je m'étais fais par avance une idée précise de ce qui m'attendait. Ce n'était pas une expédition au bout du jardin. C'était la nuit. La nuit sur Pluton.

Lorsque les trente secondes se furent écoulées, lorsque ma corde eut été assujettie, j'ouvris les paupières.

Et je ne vis rien !

Pas une étoile. Pas même la moindre différence entre le ciel et le sol. Je tournais le dos au tunnel ; mon casque faisait visière : j'aurais dû discerner la chaussée. Mais il n'y avait rien.

Toutefois, en tournant la tête j'aperçus quelque chose. Quelque chose qui expliquait, et l'obscurité et la secousse que nous avions ressentie, Tom-Pouce et moi : un volcan en pleine activité. Peut-être à dix kilomètres ; peut-être à cent... toujours est-il que je distinguai, très bas dans le ciel, une cicatrice tourmentée, rouge. Déchiquetée.

Je ne perdis pas mon temps à contempler ce spectacle mais allumai mon projecteur frontal, le braquai vers la droite (côté vent) et m'élançai maladroitement au plus près du bord rectiligne de la chaussée : ainsi, en cas de faux-pas, j'avais encore toute la largeur de la route pour retrouver mon équilibre avant que le vent me balayât. C'était lui qui me faisait peur. J'avançai, laissant filer la corde, enroulée dans ma main gauche, sans lui laisser de mou.

Le vent ne se contentait pas de m'effrayer : il me faisait mal. Il était tellement froid qu'il brûlait comme flamme. Il brûlait. Explosait en moi. Me paralysait. L'insensibilité gagna mon côté droit qu'il attaquait en plein fouet : je ne sentis bientôt plus que la douleur qui tenaillait mon flanc gauche.

N'ayant plus la sensation de tenir la corde, je fit halte et dirigeai le pinceau de mon frontal sur le rouleau (pour ce faire, je dus me pencher en avant. Comme si ces lampes ne pouvaient pas être montées sur pivot ?)

Mon rouleau de corde avait diminué de moitié. Comme il faisait cent mètres, je savais que, lorsque le fil toucherait à sa fin, je ne serais pas loin de l'endroit désigné par Maman Bidule. Allez, Kip, dépêche-toi !

(« Agite-les, bonhomme ! Fait frisquet dans le secteur ! »)

Pour la seconde fois, je stoppai. *La boîte !*

Je ne la sentais plus. Mais le jet de lumière fusant de mon phare me la montra : ma main droite était serrée sur elle. Bien ! Bougez pas, les doigts, hein ! Je repris ma course, rassuré, comptant mes pas. Un, deux, trois, quatre...

A quarante, je fis la pause, histoire de mater la bordure de la chaussée ; j'avais atteint le sommet de la courbe : je me trouvais précisément à l'endroit où le pont franchissait le ruisseau. Si mes souvenirs étaient exacts, j'avais accompli la moitié du chemin. Le ruisseau en question — était-ce un fleuve de méthane ? — était gelé : la nuit était froide, ce qui ne constituait pas une nouveauté.

Mon rouleau de corde ne comportait plus que quelques boucles : j'étais à pied d'œuvre. Je lâchai le fil, gagnai à pas prudents le centre de la chaussée et m'apprêtai à poser la boîte sur le sol.

Mes doigts refusèrent de s'ouvrir. Il me fallut les déplier de la main

gauche, m'emparer de la boîte de la main gauche également et, un peu plus, ce vent du diable aurait balayé le coffret.

(« Fais bouger tes doigts, mon petit pote ! Tape-toi dans les pognes! »)

Si le fait de plier les doigts était une torture, je pouvais encore faire jouer les muscles de mes avant-bras. Maintenant maladroitement la boîte dans ma paume, je tâtonnai à la recherche du plot.

Impossible de le sentir mais, dès que mes doigts se furent posés sur lui, il fonctionna : je le vis tourner.

L'engin s'anima, vrombit. Si je l'entendis, sans doute fut-ce parce que les vibrations qu'il émettait passèrent par mes gantelets. Mon scaphandre dut agir comme milieu conducteur : sinon je n'aurais rien pu percevoir. Je lâchai tout sans perdre une seconde, me remis gauchement sur pieds et m'éloignai à reculons afin que mon frontal éclairât l'instrument sans que j'eusse à modifier mon angle de visée.

Mission remplie ! La tâche souhaitée par Maman Bidule était accomplie — et accomplie dans les limites de temps imparties (du moins l'espérais-je). Si je n'avais pas eu moins de bon sens qu'un bouton de porte, j'aurais tourné les talons et aurais foncé direction tunnel à la vitesse grand V.

Mais j'étais obnubilé par le comportement de la boîte : elle frémissait et trois supports, aussi grêles que des pattes d'araignées, se déployaient à la base. Elle s'éleva jusqu'à ce que ce trépied eût atteint une hauteur d'environ trente centimètres. De nouveau, elle fut agitée d'une sorte de tremblement et je crus que le vent allait l'emporter. Mais les supports arachnéens s'écartèrent davantage, mordirent la surface de la route. L'objet était aussi inébranlable qu'un rocher.

Une protubérance grossit soudain sur le « couvercle ». Elle se déplia, s'épanouit comme une fleur. Cela avait dans les vingt centimètres de diamètre ; cela se balança (était-ce une antenne ?) avant de se braquer définitivement vers le ciel comme un doigt pointé.

Alors, la chose se déclencha ! Le flux-signal, j'en suis sûr et certain, bien que je ne vis en tout et pour tout qu'un éclair — un phénomène parasite, selon toute apparence, un effet secondaire, sous-produit de l'énorme dégagement d'énergie libérée. Un trait de feu, fulgurant, aussi aveuglant qu'un éclatron. En dépit de ma plaque polarisée, je fus ébloui et eus sur le coup l'impression que mon frontal s'était éteint. Puis je réalisai qu'il m'était impossible de rien voir au-delà de ce large disque étincelant à la lueur verte et pourprée qui tremblait devant mon visage.

(« T'affole pas, gars ! Simple effet d'image due à la persistance rétinienne. Attends un peu, ça va se dissiper ! »)

— « Attendre ! Je vais geler à mort. »

(« Passe le bout de la corde accroché à la ceinture dans le creux de ton coude. Croche ferme et tire dessus. »)

Obéissant à la suggestion d'Oscar, je repérai le point d'attache du filin et entrepris de le réenrouler sur mon avant-bras.

Le filin se désintégra.

Il ne se rompit pas : il s'émietta comme du verre. Je suppose que c'en était, d'ailleurs — du verre, je veux dire. Le nylon et le verre sont des liquides en état de surfusion.

Cette petite phrase, je sais maintenant ce qu'elle signifie !

Mais sur le moment, tout ce que je savais, c'était que le dernier maillon qui me rattachait encore à la vie s'était brisé. J'étais aveugle, j'étais sourd. J'étais tout seul à des milliards de kilomètres de la maison, sur une plate-forme nue, abandonné à ce vent vomi des abîmes d'un enfer glacé qui buvait les dernières gouttes de vie que recélait encore mon corps — mon corps dont je n'avais presque plus conscience — sauf dans les zones qui n'avaient pas encore perdu toute sensibilité et que fouaillaient des lames de feu.

— « *Oscar !* »

(« Je suis là, mon pote. Ça va gazer, t'en fais pas. Dis donc... est-ce que tu es capable de voir quelque chose ? »)

— « Non ! »

(« Tâche de localiser l'entrée du tunnel. Il est éclairé de l'intérieur. Eteins ton frontal. Mais si... tu peux : il n'y a qu'une simple tirette à manœuvrer. Pose ta main sur ton casque. A droite. »)

Je suivis les directives d'Oscar.

(« Alors ? »)

— « Je ne distingue toujours rien. »

(« Penche la tête. La lumière est droit devant. Essaye de la repérer juste du coin de l'œil. Qu'est-ce que ça donne ? »)

— « Ça y est, cette fois ! »

(« Elle était rouge, hein ? Et dentelée ? C'était le volcan. Bon. Maintenant, on sait ce qu'il y a en face de nous. Pivote lentement sur toi-même jusqu'à ce que l'issue du boyau soit dans ton champ de vision. »)

Lentement ! Comme si j'avais pu faire autrement...

— « Ça y est ! »

(« Au poil ! Tu es juste dans l'axe. Mets-toi à quatre pattes et avance doucement sur ta gauche. Ne te détourne pas. Suis le bord de la chaussée. *En rampant.* En rampant vers le tunnel. »)

Je me mis à quatre pattes. Je ne sentais la route ni sous mes mains ni sous mes pieds mais éprouvais seulement sa pression dans mes membres comme si ceux-ci étaient artificiels. Je m'aperçus que j'étais arrivé à la limite de la passerelle lorsque ma main eût glissé de l'autre côté. Un peu plus et j'y passais ! Mais je rétablis mon équilibre compromis.

(« Dame ! Tu n'as pas tourné : tu t'es simplement déporté à gauche. Lève la tête pour repérer le tunnel. Le peux-tu ? »)

— « Il faudrait que je me mette debout pour ça. »

(« Surtout pas ! Donne un coup de projo : ta vue s'est peut-être bien réhabituée à l'heure qu'il est. »)

Ma main remonta le long de mon casque. Elle dut heurter le commutateur car, soudain, un halo de lumière au centre vague et brumeux

se dessina devant mes yeux, barré sur la gauche par le trait net de la bordure.

(« Bravo, Toto ! Eh ! Ne te redresse pas ! Tu ne tiens pas sur tes guibolles et tu n'as pas la tête claire : tu tomberais. Il faut que tu rampes et que tu comptes chaque pas en avant. Il y en a trois cents à faire. »)

Je rampai. Je comptai.

— « C'est loin, Oscar. Tu crois que nous y arriverons ? »

(« Bien sûr ! Tu te figures peut-être que j'ai envie de rester ici ? »)

— « Et moi, donc ! »

(« Et boucle-la un peu. Je ne sais plus où j'en suis. 36... 37... 38... »)

Nous rampâmes.

(« Et voilà : cent ! On remet ça... 101... 102... 103... »)

— « Ça va mieux, Oscar. Je trouve qu'il fait plus chaud. »

(« QUOI ? ! »)

— « Je dis que trouve que ça s'est réchauffé. »

(« C'est absolument faux, espèce de crétin grand format ! Tu es simplement en train de te congeler ! Avance plus vite ! Ouvre davantage ta valve de menton. Il te faut de l'air. Je veux entendre le déclic ! »)

J'étais trop fatigué pour discuter ; je donnai trois ou quatre petits coups de menton et eus l'impression que quelque chose m'éclatait en pleine figure.

(« J'accélère. Tu m'as l'air plus chaud, tiens... 'ent *neuf*... 'ent *dix*... 'ent *onze* — continue. »)

A deux cents, je déclarai que je voulais me reposer.

(« Pas question ! »)

— « Mais c'est indispensable. Juste un petit moment. »

(« Un petit moment, hein ? Tu sais ce qui se passerait ? Que ferait Tom-Pouce ? Elle t'attends, là-bas. Elle a déjà peur parce que tu es en retard. Qu'est-ce qu'elle ferait, hein, dis-moi un peu ? »)

— « Eh bien... elle essayera d'enfiler la combinaison de Tim. »

(« Juste ! Et, selon toi, jusqu'où ira-t-elle comme ça ? »)

— « Eh bien... jusqu'à l'entrée du tunnel, je pense. Et puis le vent la balayera. »

« Je suis du même avis que toi. Comme ça, la famille sera au grand complet : toi, moi, Maman Bidule, Tom-Pouce. En toute intimité. Et raides comme des bouts de bois. »)

— « Mais... »

(« Aussi, en avant. Et cravache, frangin, cravache !... D'cent *cinq*... D'cent *six*... D'cent *sept*... »)

***

Je ne me rappelle plus à quel moment je suis tombé. Je ne sais même pas ce que j'éprouvais dans la « neige ». Je me rappelle seulement que j'étais heureux que cette terrible comptabilité ait prit fin — heureux de pouvoir me reposer.

Mais Oscar n'était pas d'accord.
(« Kip ! *Kip !* Debout ! »)
— « F'moi le camp... »
(« Je ne peux pas foutre le camp ! Malheureusement ! Cramponne-toi à la bordure et traîne-toi comme tu peux, mais avance. Tout droit. On n'est plus très loin, à présent. »)
Je réussis à soulever la tête. Le faisceau de mon frontal caressa l'arête de la chaussée qui me surplombait de soixante centimètres. Je me laissai choir en arrière. « Trop haut, » proférai-je avec indifférence. Oscar renifla avec mépris. (« Vraiment ? Qui était donc le type qui, pas plus tard que l'autre jour, engueulait comme du poisson avarié une malheureuse gamine qui était trop fatiguée pour se lever ? Le « *Commandant Comète* », si je ne me trompe ? « La Terreur des Pistes Sidérales »... le trimardeur du cosmos. « *Possède vidoscaphe — cherche voyage* ». Avant que vous vous endormiez, Commandant, ne voudriez-vous pas me donner un autographe ? C'est la première fois que je rencontre un corsaire du vide en chair et en os... un de ces pirates qui attaquent les astronefs et kidnappent les petites filles ! »)
— « C'est pas de jeu, ça. »
(« Bon... Ça va... Quand je suis de trop, je m'en rends compte. Mais j'ai encore une chose à te dire avant de m'en aller : elle a plus de tripes dans son seul petit doigt que toi dans toute ta carcasse, espèce de flemmard dégueulasse. Salut. Inutile de te déranger ! »)
— « Oscar ! Ne me laisse pas tomber ! »
(« Hein ? T'as pas besoin de coup de main ! »)
— « Si ! »
(« C'est trop haut, dis-tu ? Bien : sors ton marteau et coince-le après l'arête ; ça te servira de point d'appui. »)

Cela pouvait marcher. Bien sûr, mes doigts engourdis ne sentaient pas l'outil. Mais je parvins néanmoins en me servant de mes deux mains à l'accrocher au rebord. Je fis une traction.

Cet imbécile de marteau cassa, exactement comme la corde. Un truc en acier !

Cela me rendit tellement furieux que je me mis sur mon séant, assurai mes coudes contre le rebord de la chaussée et, me tortillant dans tous les sens, poussant force grognements, transpirant l'abondance, je réussis à regagner la passerelle.
(« Ça, c'est du cousu main, mon petit père ! Plus la peine de compter : tu n'as qu'à avancer jusqu'au tunnel. »)
Il me semblait vaciller. Le souffle me manquait et j'actionnai la valve d'un coup de menton.
Rien ne se passa.
— « Oscar ! La valve est coincée. »
La réponse fut longue à venir.
(« Non, mon vieux, elle n'est pas coincée. Ce sont tes conduits qui

sont gelés. J'ai comme une idée que le gaz n'était pas aussi sec qu'il aurait dû l'être. »)

— « Je n'ai plus d'air ! »

Cette fois encore, la réponse ne vint pas tout de suite. Mais lorsqu'elle arriva, elle était ferme : (« Si. Tu en as plein ton scaphandre. Largement assez pour parcourir les quelques mètres qui restent. »)

— « Je ne les ferai jamais. »

(« Rien que quelques mètres. Maman Bidule est juste devant toi. Allez... marche. »)

Je levai la tête. C'était vrai. Elle était là. Je continuai à me traîner et la silhouette de l'extra-terrestre se précisa.

— « Oscar... Je ne peux pas aller plus loin. »

(« Je crains que tu n'aies raison. Je t'ai laissé choir... Je te remercie de ne pas m'avoir abandonné ici. »)

— « Tu ne m'as pas laissé choir... Tu as été formidable. Seulement, je cale. »

(« On cale tous les deux... Mais ils sauront qu'on a essayé. Adieu, partenaire ! »)

— « Adieu. Hasta la vista, amigo. » Je parvins à faire encore deux petites glissades et m'affaissai, ma tête contre celle de Maman Bidule. Qui souriait... (« *Kip... mon fils. Bonjour !* »)

— « Je... je cale... ai pas pu aller jusqu'au bout, M'man Bidule. Excusez-moi. »

(« *Mais si, tu as été jusqu'au bout !* »)

— « Quoi ? »

(« *Toi et moi, nous avons réussi.* »)

Je méditai un bon moment ces paroles.

— « Et Oscar ? »

(« *Oscar aussi, évidemment.* »)

— « Et Tom-Pouce ? »

(« *Tom-Pouce également. Comme toujours. Nous avons chacun achevé notre besogne. Maintenant, mon chéri, tu peux te reposer.* »)

— « B'soir... M'man Bidule ! »



Salement courte, la sieste ! A peine avais-je fermé les yeux, environné d'une douce chaleur, heureux de l'approbation de Maman Bidule satisfaite de ma besogne, que déjà Tom-Pouce me secouait. Elle plaqua son casque contre le mien. « Kip ! *Kip !* Lève-toi ! Je t'en supplie, lève-toi ! »

— « Euh... Pour quoi faire ? »

— « C'est que je n'arrive pas à te porter. Tu es trop grand. »

Bien sûr ! Elle n'était pas capable de me porter ! Pourquoi donc m'aurait-elle porté ? C'était ridicule ! J'avais deux fois sa taille.

— « *Kip !* De grâce, lève-toi ! » Il y avait des larmes dans sa voix.

— « Si ça peut te faire plaisir, mon petit chou, je n'y vois pas d'inconvénient, » répondis-je doucement.

Ce ne fut pas une partie de plaisir. Heureusement, elle me donna un sérieux coup de main. Quand je fus debout, elle me servit d'arc-boutant.

— « Tourne-toi. Maintenant, avance. »

Elle avait inséré son épaule sous mon aisselle et me poussait de toutes ses forces. Sans elle, je ne sais pas comment j'aurais franchi les panneaux d'isolation qui obturaient le boyau.

Enfin, nous nous retrouvâmes dans le sas pneumatique et, le tambour refermé, elle bondit vers la valve d'aération. A peine m'eût-elle lâché, je m'écroulai. La porte intérieure s'ouvrit. Tom-Pouce se retourna vers moi, commença une phrase qu'elle interrompit aussitôt pour m'enlever mon casque en hâte.

J'aspirai profondément. La tête me tourna et les lumières s'assombrirent.

— « Ça va, maintenant ? »

Elle me dévisageait.

— « Moi ? Bien sûr ! Pourquoi ça n'irait pas ? »

— « Je vais t'installer. »

Drôle d'idée ! Elle m'aida. Et son assistance me fut nécessaire. Quand je fus assis, adossé au mur : « Oh ! Kip ! Que j'ai eu peur ! »

Pourquoi ? Quelles raisons avait-elle eu de se faire du soucis ? Maman Bidule n'avait-elle pas dit que nous nous en étions tirés tous à notre honneur ?

« Je n'aurais pas dû te laisser partir. »

— « Il fallait bien installer la balise. »

— « Oh ! mais... tu l'as mise en place ? »

— « Evidemment. Elle était un peu contente, Maman Bidule ! »

— « Je suis certaine qu'elle l'aurait été, » répondit Tom-Pouce d'un ton grave.

— « Elle l'a été. »

— « As-tu besoin de quelque chose ? Veux-tu que je t'aide à dégrafer ton anti-V ? »

— « Ben... On verra ça tout à l'heure. Mais si tu pouvais me trouver un verre d'eau... »

— « Tout de suite. »

Elle tint le gobelet pendant que je buvais. Je n'avais pas aussi soif que je le croyais et soudain, je ne me sentis pas dans mon assiette.

Ça n'allait même vraiment pas du tout. Mais qu'y faire ? Après m'avoir considéré un instant, Tom-Pouce me demanda si je voyais un inconvénient à ce qu'elle s'absentât quelques minutes. Je n'en voyais aucun. Avec détachement je notai, tandis qu'elle s'escrimait après la commande d'ouverture du sas, qu'elle portait sa propre combinaison et non celle de Tim. Je compris ce qu'elle avait en tête : je voulus lui dire qu'il valait mieux ne pas amener Maman Bidule ici ; elle risquerait

de... même dans un dialogue intérieur, je ne voulais pas prononcer le mot « pourrir ». Mais Tom-Pouce était déjà loin.

Cinq minutes plus tard au grand maximum, elle était de retour. Maman Bidule, dans ses bras, avait la rigidité d'une branche morte. La fillette déposa son fardeau sur le plancher, dévissa son casque et éclata en sanglots.

J'aurais voulu me lever, mais j'avais si mal aux jambes... Et aux bras ! « Tom-Pouce... mon petit, je t'en supplie ! A quoi cela sert ? »

Elle leva les yeux vers moi.

— « C'est fini. Je ne pleurerai plus. »

Et elle ne pleura plus.

Longtemps nous restâmes là. De nouveau, ma compagne me proposa son aide pour m'extirper de mon scaphandre mais l'effort me fit si mal — aux pieds en particulier — que je la priai d'arrêter.

— « Kip, » murmura-t-elle, l'air soucieux, « Kip, je crains que tu n'aies les extrémités gelées. »

— « Possible. Pour le moment, que veux-tu qu'on y fasse ? »

Il était opportun de changer de sujet de conversation.

« Où as-tu retrouvé ton vido ? »

— « Oh ! » Elle eut une expression d'indignation qui se mua en un joyeux sourire. « Tu ne devineras jamais : au fond de celui de Jock ! »

— « En effet ! « *La lettre volée* », quoi ! »

— « La quoi ? »

— « Rien. Je n'aurais pas cru que ce satané Cancrelat fût doué du sens de l'humour. »

Peu de temps après, nous ressentîmes une violente secousse sismique qui fit osciller le sol. « Oh ! la la ! » gémit Tom-Pouce. « Elle est presque aussi forte que la dernière ! »

— « Je dirais même qu'elle l'est beaucoup plus. La première n'était qu'une plaisanterie à côté de celle-ci. »

— « Je parle de celle qui a eu lieu quand tu étais dehors. »

— « Il y en a donc eu une ? »

— « Tu ne l'as pas remarquée ? »

— « Non. » Je fouillai mes souvenirs. « Cela s'est peut-être produit au moment où j'avais dégringolé dans la neige. »

— « Kip... tu es tombé ? »

— « Ça n'a rien eu de tragique. Oscar m'a sorti de là. »

Le sol, de nouveau, trembla. Cela m'aurait été égal si le choc n'avait pas ravivé mes souffrances. Toutefois, je parvins à émerger du cirage — suffisamment en tout cas pour me rappeler que j'avais des médicaments dans mon casque.

— « Tom-Pouce, ça ne t'embêterait pas de m'apporter encore un peu d'eau ? Je vais prendre de la codéine. Cela me fera dormir. »

— « Tu en as bien besoin... »

— « Tu parles ! Quelle heure est-il ? »

Sa réponse me fit sursauter. « Quoi? Cela fait plus de douze heures? »

— ? ? ?

— « Douze heures que tout a commencé, je veux dire. »

— « Qu'est-ce que tu racontes ? Il y a exactement une heure et demie que je t'ai retrouvé — il ne s'est pas encore écoulé tout à fait deux heures depuis le moment où Maman Bidule a posé ses bombes. »

Incroyable ! Mais elle avait l'air sûre de son fait.

La codéine me fit du bien. Comme je commençai à m'assoupir, Tom-Pouce me demanda : « Kip, tu ne sens rien ? »

Je reniflai. « Une odeur d'allumettes de cuisine, non ? »

— « Précisément. La pression dégringole. Si tu dors, mieux vaut fermer ton casque. »

— « Fais-en autant. »

— « Oui. Je n'ai pas l'impression que ça va rester longtemps étanche. »

— « Tu as peut-être raison. »

Avec ces explosions et ces séismes, cela n'avait rien de tellement étonnant. Mais j'étais trop vaseux pour me faire de la bile et déjà assommé par la drogue. Maintenant ou dans un mois... Quelle importance ? Maman Bidule avait dit que tout allait bien.

Tom-Pouce ferma mon casque et le sien, nous vérifiâmes nos radios et elle s'assit devant moi et le corps de Maman Bidule. Après un long silence, mes écouteurs grésillèrent : « Tom-Pouce à Libellule... »

— « Je vous reçois, Tom-Pouce. »

— « Dans l'ensemble, on a rudement rigolé, hein, Kip ? »

— « Quoi ? »

Je levai les yeux vers ma jauge : encore à peu près quatre heures d'air. « Oui, Tom-Pouce. Ç'a été épatant. Je n'aurais raté cela pour rien au monde. »

Elle poussa un soupir. « Je voulais seulement être certaine que tu ne m'en voulais pas. Maintenant, dors. »

*
**

Je dormais presque quand Tom-Pouce bondit et, de nouveau, mes écouteurs s'animèrent. « Kip... ils arrivent... ils sont dans le sas. »

J'étais tout à fait réveillé. Ils n'auraient pas pu nous laisser tranquilles pour les quelques heures qui nous restaient, non ?

— « Pas d'affolement, Tom-Pouce. Va à l'autre bout de la salle. Tu as ton truc à rayon bleu ? »

— « Oui. »

— « Tu les arroses dès qu'ils apparaissent. »

— « Mais il faut que tu te déplaces : tu es en plein dans mon angle de tir. »

— « 'peux pas me lever. » Depuis un moment, j'étais incapable de remuer — même le bras. « Règle-le sur la puissance minima ; comme

ça, si je reçois des éclaboussures, les dégâts seront limités. Fais ce que je te dis. *Et vite* ! »

— « D'accord, Kip. »

Elle se posta en un point stratégique qui commandait le tambour d'accès et attendit.

Et le tambour s'ouvrit. Une silhouette se glissa dans le local. Je vis Tom-Pouce braquer son engin sur la cible et hurlai : « *Ne tire pas !* » à en faire claquer mon micro.

Déjà, elle avait lâché le projecteur et se précipitait : les nouveaux venus étaient de la race de Maman Bidule !

***

Il en fallut six pour me transporter, deux seulement pour transporter Maman Bidule. Tout le temps que dura mon transbordement (j'avais été placé sur une civière), ils ne cessèrent de fredonner une apaisante mélopée. J'avalai un autre comprimé de codéine avant qu'ils se chargent de moi : si doux que fussent les mouvements de ces êtres, le moindre mouvement m'était une torture. Je me trouvai rapidement dans leur astronef qui s'était posé presque devant l'entrée du tunnel.

Quand je fus installé, Tom-Pouce ouvrit mon casque et le devant de ma combinaison.

— « Ne sont-ils pas merveilleux ? »

— « Si. » J'avais la tête de plus en plus embrumée par la codéine, mais je me sentais mieux.

— « On a déjà levé l'ancre. »

— « Ils nous reconduisent chez nous ? » Il faudrait que je dise à Mr. Charton à quel point la codéine m'avait été utile...

— « Hein ? Oh ! Seigneur, non ! Nous avons mis le cap sur Véga. »

Du coup, je m'évanouis...

(*La fin au prochain numéro.*)

(*Titre original :* Have space-suit — will travel.)



Ysolde

par NATHALIE CHARLES-HENNEBERG

Comme nous l'avons dit en présentant « Du fond des ténèbres » (n° 81), *l'œuvre d'Henneberg continue, grâce à sa femme. Et cette œuvre prend une ampleur accrue. Aujourd'hui, la place d'Henneberg dans la science-fiction est reconnue même par les Américains. Deux de ses nouvelles ont paru aux U.S.A., dans une traduction de Damon Knight, qui achève d'autre part celle de son roman* « An premier, ère spatiale ». *Nous sommes heureux d'avoir contribué à l'épanouissement de ce talent.*

Dans le récit que vous allez lire, se trouve renouvelé, dans le plus pur « style Henneberg », le mythe de Frankenstein. Mais l'épouvante cède ici le pas à la poésie, et l'histoire débouche, en sourdine, sur une vision finale d'une déconcertante douceur.



LORSQU'IL s'embarqua pour Nyx, la sixième planète de l'Epi de la Vierge, avec sa fille Iza, une enfant sourde, aveugle, murée dans son immobilité de petite idole de nacre aux cheveux d'or blanc, Ross le Technocrate savait qu'il tentait une démarche insensée. Il avait parcouru la galaxie en quête d'un miracle impossible, il avait vu des médecins, des guérisseurs et des sages d'innombrables planètes : en vain.

Tous s'avouaient impuissants : Iza était née d'une mère pratiquement morte, écrasée dans un naufrage stellaire, et la mort n'avait jamais voulu abandonner les cellules de son corps gracieux. Cependant on l'avait fait durer, des années. Ross s'obstinait — il n'eût été Technocrate IV s'il avait connu la faiblesse ou le désespoir.

Quelque part, entre le Bouvier et la Baleine, le destin lui accorda une dernière chance : un bourlingueur lui fit part de l'étrange qualité de Nyx.

— « Ne me dites pas que c'est un monde invraisemblable, » commenta l'astronaute au masque de cire buriné de ceux qui ont trop longtemps contemplé, sur d'étroits écrans, l'infini et les étoiles. Ils étaient assis sous le dôme climatisé d'une station fédérale, sur un satellite artificiel, et ils attendaient le prochain astronef. C'était une circonstance imprévue qui amenait le grand Technocrate en contact avec la foule : il s'en félicita. Et c'était une station comme beaucoup d'autres, au-delà de Pluton, avec ses terrasses en plexi, à densités d'air et à gravités diverses, ses humidificateurs pour les Plantes Supérieures et ses soleils artificiels irisés. On côtoyait ici la faune de cent univers : les cônes en grès violacé de Foramen et les Fleurs-Araignées des Hyades, les Capel-

 © 1960, *Fiction et Nathalie Charles-Henneberg.*

lans filiformes et les intelligences à base de cristal d'Alpha du Bouvier.

D'un grand geste, le navigateur engloba cette masse :

« Regardez-les, » dit-il. « On en a pris l'habitude, n'est-ce pas ? Mais à la première rencontre, je n'en menais pas large. Et leurs mondes sont ainsi : parfois stupéfiants de beauté, presque toujours absurdes et déroutants. Pourquoi tel abîme de feu est-il habité par des créatures de quartz translucides ? Pourquoi tel globe noir et glacé a-t-il ses cavernes pleines des orchidées les plus fragiles ? Vous savez qu'il y a des systèmes entiers qui ne vivent dans le sens organique du mot qu'une année sur dix siècles — mais alors, quel éblouissement de couleurs... Que disais-je ? »

— « Vous parliez de Nyx, » dit Ross.

— « Ah ! Nyx, c'est encore différent. Là-bas tout est réel, mais le temps marche à l'envers. Est-ce un effet de la rotation de la planète ou de son soleil, Spica ? Il est énorme, vous savez. La constellation de la Vierge compte cent dix étoiles et c'est la plus brillante, une supergéante qu'on voit de la Terre à l'œil nu... »

— « Que veut dire marcher à l'envers ? » demanda Ross. Il dominait de la tête le simple pilote ; il était fatigué, pressé de rentrer auprès d'Iza, et il détestait perdre son temps.

— « Eh bien, par exemple, la Terre... elle vieillit doucement. Elle a ses ruines, ses montagnes s'érodent, certains gaz désertent son atmosphère. Les mêmes phénomènes se déroulent dans le même sens partout ailleurs. Avec Nyx, c'est autre chose : c'est une planète qui a été peuplée, civilisée. Désormais elle retourne à ses origines. Et à une vitesse ! Il y a deux cents ans, paraît-il, pour l'atmosphère et le climat, elle ressemblait encore à la Terre. Aujourd'hui, on y circule en scaphandre, c'est une étuve balayée de cyclones et de déluges, et les instruments de mesure y relèvent autant de radiations cosmiques que dans notre ionosphère. »

— « C'est curieux, » dit Ross. « D'autres particularités ? »

— « Eh bien, à part l'être humain dont les cellules conjonctives s'y reconstituent, paraît-il, comme aux premières époques, il n'y a pas grand' chose à dire : les paralytiques y marcheraient sans doute et les aveugles y verraient. Seulement, il y a un autre danger (le docteur du bord nous l'a expliqué, comme nous rations l'escale) : toutes ces cellules mortes se ranimant et proliférant, à la longue cela dégénère en une sorte de cancer. Nyx aujourd'hui est inhabitée. »

Les sirènes appelaient les passagers à bord, une foule sépara les deux Terriens et Ross ne revit plus l'astronaute. Mais à peine revenu sur Terre, il visita l'Office Cartographique, ses galeries tapissées de stadiasmes stellaires, ses tours cuirassées de fichiers et ses implacables cerveaux électroniques qui savaient strictement tout sur l'univers. Les fonctionnaires de cet important service avaient une majesté onctueuse et sacerdotale — et ils venaient de tous les coins de la galaxie.

Etant donné le rang de Ross, il fut reçu par le directeur-adjoint.

— « On m'a parlé de Nyx, » fit le Technocrate, en s'asseyant en

face du personnage un peu mauve, sous une mitre pourpre. « Comment se fait-il que cette planète ne soit pas portée sur les cartes d'astrogation ? »

— « Ah ! » fit l'autre, « Nyx ?... Elle existait jadis dans nos atlas. Elle a été... comment vous dire ?... effacée. Oui, par ordre. Voyez-vous, dans les premiers temps de la navigation galactique, les traceurs de routes stellaires portaient sur leurs cartes à peu près tout : les astéroïdes sans intérêt et les planètes maudites. Plus tard on commença à en interdire quelques-unes, vraiment cruelles à l'homme, mais l'on s'aperçut que cela ne faisait qu'attirer sur leur orbite des nuées d'aventuriers. Pour ces gens, une planète défendue était nécessairement bourrée d'or ou peuplée de sirènes que le Gouvernement Fédéral se réservait. Tout cela a fait pas mal de victimes. Il nous restait une solution : effacer les planètes dangereuses. Nous l'avons fait. »

— « Cela comporte un péril : un navigateur peut y atterrir par erreur. »

— « La plupart sont en dehors des routes de communications régulières. Ainsi Nyx. »

— « Pourquoi est-elle dangereuse ? »

Le cartographe, un peu à contre-cœur, pressa sur un bouton. Un micro-fichier s'ouvrit, un minuscule écran s'illumina dans le mur d'en face. La voix métallique d'un robot exposa l'histoire invraisemblable d'un monde qui avait derrière lui des millénaires de civilisation, d'une planète couverte de ruines de mégalopoles, d'immenses pistes d'atterrissage désertes, de monuments parfaits, qui se désagrégeaient sous le poids de la température, de la flore et des conditions générales du carbonifère terrien.

— « Il semble, » constata le directeur-adjoint, « qu'il s'agisse d'un phénomène favorisé par l'énorme et récente explosion nucléaire du foyer Spica : un soleil ancien qui serait revenu à son état primitif. Nyx, en tout cas, retourne elle aussi à la genèse. Il serait curieux de voir où s'arrêtera cette évolution. Les origines de la vie pourront y être étudiées. »

— « Par qui ? » demanda Ross.

— « Oh ! des savants à partir des stations terrestres... »

— « Il y a un laboratoire sur Nyx, » répondit obligeamment le robot. « Deux prix de biologie procèdent aux observations sur place : les docteurs Lorris et Marina Nevel. Agrégés. Mariés. Sur Nyx depuis trois ans. »

— « Et ils sont vivants ? »

— « Encore, oui. »

Le cartographe pouvait baisser le levier de la machine trop prolixe. Ross n'en demandait pas davantage. Son astronef à propulseur stellaire l'attendait à Port-Mars. Il partit le lendemain, emmenant Iza.

⁂

Marina Nevel passa à Lorris le microscope électronique. Sa main tremblait un peu. Ils se penchaient tous deux sur la cuve expérimentale

où l'amosphère de Nyx était soumise à des radiations variées. Il s'agissait de recréer, en vase clos, le moment et le climat exacts qui avaient conditionné l'apparition de la vie organique sur la Terre.

Au-dessus du dôme préfabriqué, abritant de précieux appareils, le ciel terrible de Nyx s'ouvrait — clouté de diamants énormes. Les cent dix soleils de la Vierge emplissaient le vide vertigineux, et cette coupole d'or sombre était striée des ombres charbonneuses des fougères arborescentes.

A peine débarqués sur la planète rétrograde, les deux savants avaient abordé leur expérience comme une immense aventure. Ils savaient (sans qu'il y eût besoin de mots) qu'ils ne reverraient jamais la douce Terre, ses océans modérés, ses régulières saisons, un monde stable et familier dont ils connaissaient tout, sauf les origines. Et que le délai accordé par Nyx était court. Ils avaient pris comme point de départ l'hypothèse ancienne de Dauvilliers-Séguin (xxe siècle). On sait que ces deux maîtres — des précurseurs — avaient reconstitué dans un milieu hermétique les conditions originelles. Ils avançaient le postulat suivant lequel les rayons ultra-violets du soleil, agissant sur le gaz carbonique et l'oxygène de l'atmosphère, ainsi que sur l'ammoniaque contenu dans les mers, avaient provoqué la naissance des matières azotées, et engendré une évolution qui devait aboutir à l'homme.

Nyx offrait par elle-même un milieu de genèse. Et les radiations cosmiques et les gaz interstellaires dont disposaient les Nevel complétaient l'action des ultra-violets.

Aujourd'hui, la première phase de l'expérience arrivait à son terme.

Lorris braqua le microscope sur la cuve qui semblait vide à l'œil nu.

Pourtant, sur une étendue de six baignée d'un flot incolore, quelque chose se mouvait, parmi les vibrations et les luminescences. C'était impalpable et ténu, perceptible seulement à travers une super-lentille grossissante, et, pendant un moment, Nevel crut qu'ils avaient perdu la partie.

Mais Marina éteignit les néons, sauf l'écran de lumière noire, et dans cette pénombre la chose scintilla faiblement. A peine davantage qu'un électron lumineux. Cela devait posséder des sens ou une perception extrasensorielle, car cela se réfugia aussitôt d'un mouvement fluctuant au fond de la cuve, exactement comme une bête effrayée, et durant une seconde Marina eut l'impression d'un regard immobile qui la guettait. Pas hostile — mais terriblement insistant et curieux.

Elle frissonna et entraîna Lorris sur la plate-forme qui ceignait le globe en lécite.

— « Eh bien, » fit-elle, « est-ce enfin ce que nous cherchons ? »

Il hésita :

— « Cela en a l'apparence. Le quantum insécable, l'étincelle de vie à l'état pur... »

— « Du plasma ? »

— « Non, de l'énergie radiante, je suppose. Une forme de lumière, en somme. Il est étrange que personne n'ait jamais associé les deux notions. Pourtant toutes les écritures anciennes parlent de la lumière en

l'associant à la vie. Ne nous emballons pas, il y a pas mal d'analyses à faire. Je commence dès maintenant. »

— « Non, tu ne commences pas ! » protesta Marina, essuyant son front étroit et blanc, sous la brève frange d'un noir bleuté. « Spica va se lever tout à l'heure — ce sera insoutenable, dehors, et nos scaphandres sont au chalet. Viens, nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit, il est temps de prendre un repas, comme des Terriens normaux. Laisse donc Lumen (elle s'appellera Lumen Nevellia) s'irradier encore un peu. »

— « Bien, » fit-il. « Va devant, je vais obturer le globe. »

Elle le laissa, avec un regard et un sourire qui étaient une prise de possession. Pourtant ce grand garçon blond, aux yeux gris de rêveur, lui paraissait souvent terriblement loin d'elle. Autrefois, les pairs de Lorris portaient une croix sur leur cuirasse ou chevauchaient les chimères. Sur la Terre, Marina eût dû subir un traitement inhabituel : pour la guérir de la jalousie. Mais sur Nyx tout était bien. Nyx était la vaste prison rêvée pour une âme qui s'évadait toujours vers l'inconnu et l'invisible.

Tandis que Lorris obturait la cuve expérimentale, elle descendit au chalet, climatisé comme le reste. Elle se dépêchait en route : une lueur bleue, puis mauve, cernait déjà l'horizon ; l'immense Spica allait se lever et l'atmosphère de la planète rétrograde s'échaufferait d'une façon fantastique, faisant éclater les spores et les graines. Toutes les moisissures seraient vivantes, l'eau des étangs entrerait en ébullition. Chaque crépuscule trouvait ce monde changé, plus terrible. Et il y avait aussi les tempêtes ! Marina s'arrêta devant la grande baie en plexi qui formait une paroi du chalet. Dans la lueur incertaine, la Ville se profilait, noyée par la jungle : dômes, tours, colonnades, ces ruines avaient un caractère d'harmonie colossale. La jeune femme chercha des yeux ce qu'elle aimait le plus : un sanctuaire ouvragé, dentelé. Sur l'angle d'une plate-forme intacte, dominant la forêt, une statue rongée de mousse était encore belle — comme une Walkyrie.

— « Certainement pas vue de près ! » avait dit Marina le jour où Lorris la lui avait fait remarquer. « Regarde comme elle est poudrée de vert. Elle doit être, sous ce voile impalpable, creusée, fouillée. Chaque pore du minéral est devenu un nid de moisissures terriblement actives... »

— « Alors, » avait dit Lorris, « elle est vivante à moitié. »

Ce n'était qu'une statue. Marina adressa un sourire à la rivale inoffensive. Puis elle sortit sur la terrasse. A sa surprise, Lorris était là, debout, face à l'aurore déjà incandescente. Il avait son air le plus absent.

— « Qu'est-ce qui ne va pas avec Lumen ? » demanda la jeune femme brusquement. Elle connaissait cette expression tendue, butée. Lorris détourna un beau visage crispé.

— « Lumen ?... C'est bien de l'énergie vivante, comme je le pensais. Mutable, intermittente, elle demande à être fixée sur de la matière — je pense que les acides aminés de Dauvilliers-Séguin ont joué ce rôle

de fixation. Sans quoi, en tant que quantum, elle vit dans le temps une unité indivisible : la plus brève. »

— « Cela veut dire ? »

— « Qu'il n'y a plus de Lumen dans la cuve. Ne saute pas en l'air — je reconstituerai les conditions quand je voudrais. »

— « Et tu lui offriras son déjeuner d'acides. »

— « Oui... non... Laisse-moi réfléchir. » Il s'animait. « Pourquoi nous en tenir aux classiques et procéder avec l'effroyable lenteur que se permet la nature ? Nos vies ne suffiraient pas au stade du plasma animé. Nous pouvons tenter une expérience plus hardie et loger Lumen dans un ensemble biologique complexe... »

— « Tu veux créer une chimère, un monstre ? »

— « Il ne s'agit pas de fables, Marina... »

— « Et quand je dis *monstre,* » interrompit-elle, « je sais où tu veux en venir. Tu vas d'abord ranimer une grenouille morte — puis un saurien. L'homme est trop loin, heureusement, sinon tu t'attaquerais aux pièces anatomiques. Mais avec une grenouille même, ce serait hasardeux, car nous ne connaissons rien des caractéristiques de Lumen. Vas-tu lancer de par l'univers un batracien au cerveau atomique ? Assez d'atrocités. Viens prendre ton déjeuner. »

Il ne semblait pas entendre. A peine rentré, il passa son scaphandre.

— « Où vas-tu ? » s'inquiéta Marina.

— « L'air est lourd, » répondit-il distraitement. « Cela nous promet un orage. Je vais reconstituer le camp cosmique. L'expérience pourrait être intéressante, si... »

Ses dernières paroles se perdirent dans le chuintement de la lourde buée qui se levait du sol, le craquement furieux des sépales qui éclataient — tout le prélude d'une terrible symphonie. Nevel s'éloigna comme un automate et, au même instant, Spica monta dans une brume orange qui condensait ses feux ; le ciel et la terre prirent la couleur et presque la consistance du plomb et la forêt ne fut plus qu'un terrible décor posé là, depuis des siècles, pour une tragédie. Lorsque le jeune savant revint, des trombes violettes réunissaient le ciel au plateau et l'océan tout proche grondait. Les Nevel connaissaient les ouragans de Nyx, auprès desquels les cyclones terriens n'étaient que brises ; ils s'empressèrent de bloquer les portes et de tirer les volets, transformant leur maison en un bloc étanche, autant qu'un astronef.

Au moment où coulissait la dernière cloison, une fougère géante se brisa sur le toit du chalet. Marina alluma l'écran périscopique : elle aimait l'orage. Dehors c'était l'enfer, la folie déchaînée ; les boules violettes des éclairs bondissaient sous les prêles. L'immense soleil n'était qu'une tache livide parmi les caratactes et les tourbillons, et des rideaux de lianes cinglaient l'écran ainsi que des chevelures flottantes. Finalement une nouvelle trombe arriva, portant à trois mètres du sol les troncs de mimosées et les sauriens gigantesques, et le viseur cessa subitement de fonctionner. Dans l'obscurité brusquement tombée à l'intérieur

du chalet, trembla encore un instant la dernière note d'un microsillon que Lorris avait mis, une musique qui parlait d'une nef cinglant sous l'orage, d'une mer hyperboréenne et de deux amants liés par le sort. Puis ce fut le silence. Et alors, avec une terrible netteté, les Nevel perçurent sur leurs volets un crépitement en morse :

S.O.S.

Ils furent aussitôt debout. Un être vivant se débattait là, dans la tourmente ! Un humain échoué sur Nyx appelait au secours ! Plus prompte que Lorris, Marina fut devant la porte.

— « N'ouvre pas, » cria-t-elle, « c'est peut-être un piège ! »

Comme toujours, elle s'interposait entre lui et l'inconnu, entre lui et le monde hostile et dangereux...

« Souviens-toi : nous ne connaissons guère cette planète. Rappelle-toi les récits des explorateurs : tous ces sables vivants, ces plantes qui tuent... »

Les signaux s'affaiblissaient.

— « Tu es folle, » dit Lorris. « Notre premier devoir est de secourir tout être intelligent en danger. »

— « Intelligent ? Qu'en sais-tu ? »

— « Il emploie les signaux universels. »

Elle s'accrochait aux épaules de l'homme et tremblait :

— « N'ouvre pas ! J'ai peur... je ne sais pourquoi ! »

Brusquement, comme ils avaient commencé, les signaux s'étaient tus, S'arrachant aux bras trop tendres, Lorris fit coulisser la paroi. Un éclair violet incendiait le paysage.

C'était le moment terrible — une accalmie au cœur du cyclone. En plein jour, d'épaisses ténèbres avaient enseveli la planète folle. Parmi les trombes et les décharges électriques, surgissait une Nyx du tertiaire, fantastique, avec ses limons en ébullition. Des cataractes dévalaient des montagnes. Sur la tache blême de Spica, la mégalopole érigeait son profil hallucinant.

Sur le seuil, Nevel buta contre deux corps. L'homme brûlé, méconnaissable — un masque rouge et noir, convulsé de souffrance — était affalé de tout son long. Même mort, il serrait encore entre ses bras une enfant, une silhouette de cire et de nacre, couverte d'un long manteau de cheveux d'or. Elle ne semblait pas blessée, mais Nevel, en se penchant, n'entendit pas battre son cœur. Il la souleva — elle était lourde et déjà froide. Le mort carbonisé semblait jeter à Lorris un regard de reproche — ce mort qui, après un naufrage stellaire, avait traversé la forêt néozoïque et ses pièges, avec son enfant dans les bras.

Nevel fut saisi de remords.

Au moment même, le cataclysme se déchaîna à nouveau — un immense trait de feu coupa le firmament en deux et la foudre tomba sur le dôme du laboratoire. Saisissant à pleins bras le jeune corps, le savant se rejeta dans le chalet et repoussa la cloison.

— « Ce n'est qu'une enfant, » dit-il. « Et j'ai bien peur qu'elle ne soit plus en vie. »

Ils lui appliquèrent les soins les plus énergiques. De guerre lasse, il fallut renoncer. Le drame était facile à reconstituer : la jeune fille (elle pouvait avoir quinze ans) portait au poignet un bracelet avec son nom : *Y. Ross*. Nom universellement connu. L'astronef du Technocrate IV touchait Nyx, quand il avait rencontré l'ouragan. Mais que cherchait-il sur la planète démente ? Personne ne pouvait leur répondre et, devant le gracieux cadavre, Marina et Lorris ne pensaient ni à leur propre catastrophe ni au laboratoire anéanti.

⁂

La tempête dura vingt-quatre heures et tomba brusquement, comme elle avait commencé. Nevel sortit et contempla le site de la désolation. En deux jours et deux nuits, Nyx avait rétrogradé d'une ère. Les ruines anciennes qui n'en étaient pas à leur première fin du monde semblaient laminées. Seuls se dressaient encore, çà et là, quelques édifices de jade ou d'onyx indestructibles, et la statue verte sur le toit du sanctuaire.

— « Reste ici, » dit Nevel à sa femme. « J'irai voir s'il reste quelque chose à sauver là-bas. » Il indiqua le laboratoire, pratiquement rasé. « Ensuite, il faudra enterrer ces deux-là... »

Il était impossible de conserver les corps. Lorris n'avait aucune idée de l'état des installations électriques : probablement tout était-il détraqué, arraché ! Il partit et Marina resta seule avec la jeune morte. Cette fois, elle n'avait pas protesté, elle se sentait singulièrement humble et fautive et se cherchait des excuses. « En somme, » se dit-elle, « nous ne pouvions leur porter vraiment secours : l'enfant avait péri avant que l'homme arrivât au chalet et lui-même agonisait... »

Puis elle écarta comme toujours ces raisonnements inutiles : le passé était le passé, il leur fallait vivre et affronter l'avenir. Quelles étaient leurs chances personnelles de survie ?

« Nous avons cette maison intacte et des provisions au sous-sol, nous avons nos scaphandres, un viseur léger, un désintégrateur que je ne sais pas manier. Le viseur a un orbe radioactif un peu trop large : l'autre jour, j'ai tiré sur un saurien qui emportait un mouflon — j'ai tué le grand lézard, mais la chair du mouflon a été radioactivée — impropre à être consommée. Il faudra que je demande à Lorris de régler cet orbe... Si nous arrivons à réparer un seul émetteur interplanétaire, il faudra chercher à atteindre la galaxie. Ils vont nous évacuer, probablement. Je n'aime pas du tout cela. »

Elle était heureuse sur Nyx, avec Lorris. Les tempêtes ne comptaient pas.

Comme d'habitude, elle fit le tour des locaux, rétablissant une atmosphère rehaussée d'ozone, remit en marche les climatiseurs et visita la cave aux provisions. Tout était, semblait-il, en ordre. Mais lorsqu'elle

remonta dans la salle de séjour, un sentiment étrange, oppressant, la saisit : une sensation déjà familière, comme si quelqu'un la regardait, rétracté et curieux.

Machinalement, elle se retourna: l'enfant qu'ils avaient allongée sur un lit de camp, dans un coin de la pièce, restait figée. Mais le drap qui lui servait de linceul avait glissé, découvrant un visage d'une blancheur de fleur de cerisier, de neige, d'abîme — et d'immenses yeux larges ouverts.

Ils étaient étranges, ces yeux, entre leurs cils très longs, pareils à une frange de velours noir ; ils étaient vastes et clairs comme le ciel pailleté de Nyx, et certainement pas humains. « Si les éléments voyaient, ils regarderaient ainsi, » pensa Marina, atterrée.

Elle s'avança, machinalement. Mais soudain le corps de la jeune fille esquissa sous le drap un mouvement sinueux de retrait — comme si une bête souple et flexueuse se dérobait. *Exactement ce genre de mouvement...*

« Je deviens folle, » se dit Marina. « Lumen... Au moment où la foudre a frappé le labo, y avait-il une Lumen sous les rayons cosmiques ? Un quantum de vie qui se serait évadé, fixé ailleurs... Dans ce cadavre ? »

Sa pensée même se tut, glacée d'horreur.

Appeler Lorris ? Elle avait toujours cherché à le préserver du monde extérieur. D'ailleurs, elle n'était pas sûre de ses réactions.

Non, elle préférait résoudre le problème seule. Elle se raidit et marcha vers l'enfant.

Alors sans un souffle, d'une seule reptation, le mince corps roula au bas du lit et se colla contre le mur. Deux yeux immobiles et terribles, où fluctuait la lumière originelle, fixaient Marina et, par le canal de ce regard, elle entrait en contact avec un monde de genèse, fabuleux, une vie prodigieusement ancienne — datant d'avant toute morale et toute différenciation.

Marina comprit qu'une espèce nouvelle était apparue sur Nyx ; elle ne connaissait pas encore ses pouvoirs, ses muscles ne lui obéissaient pas tous, sans doute n'avait-elle pas de voix — mais tout cela était affaire d'évolution, d'acclimatation.

Car elle ne pouvait plus douter : échappée au labo détruit, Lumen avait cherché où se fixer — et elle avait choisi, d'instinct, l'organisme le plus complexe.

Dès lors, deux forces luttèrent chez Marina : la curiosité scientifique et une épouvante à base de répulsion. La seconde allait vaincre — les mains humaines se tendaient déjà pour détruire l'horrible et fascinante créature, quand Lorris rentra. Ses premières paroles furent :

— « Elle vit ! »

Impulsivement, il s'élança vers la couchette derrière laquelle sinuait la silhouette rétractée. Marina voulut crier : « Ne la touche pas ! Ce n'est pas une enfant humaine... C'est je ne sais quelle horreur que nous avons créée par hasard et que nous ferions mieux d'anéantir, avant qu'elle commence à nuire... »

Mais ses lèvres glacées se figeaient. Muette, immobile, elle vit Nevel

se pencher, relever la petite idole radieuse et sa richesse de cheveux d'or.

Il la déposa sur le lit et il l'examinait, inquiet.

— « Elle est tombée, » fit-il. « Comment cela s'est-il fait ? Elle a les yeux ouverts, mais est-ce qu'elle parle, est-ce qu'elle entend ? Elle est toute raide. »

Comme en réponse à ses questions angoissées, le corps abandonné perdit sa rigidité, il frémit, les bras fragiles se déplièrent, planèrent comme des ailes et se posèrent, en frais collier, sur les épaules de l'homme incliné.

Marina cria — enfin :

— « Tue-la ! C'est un monstre... sans âme ni pensée ! »

***

Sans pensée ?...

Depuis la seconde où l'étincelle de vie primitive scintilla dans les ténèbres cosmiques, Lumen avait *perçu et assimilé* l'univers.

A sa façon.

Peut-on appeler « processus mental » de lentes ondes concentriques — le mouvement circulaire des électrons autour de leur noyau ? *Cogito, ergo sum.* Retournant à son profit l'antique sagesse terrienne, Lumen vivait, donc elle pensait.

Ce n'était pas un monologue. Ni le temps ni l'espace n'existaient encore pour la créature inachevée. Parfois une constatation, une image jaillissaient d'un fonds originel. Peu à peu se formait une logique. Puis c'était la nuit, le vide absolu.

(Marina eût été glacée d'effroi, si elle avait pu pénétrer dans cet abîme peuplé de figures imprécises, de notions vagues — monstres informes, encore perdus dans un chaos aussi ancien que le monde...)

PENSÉES DE LUMEN :

Je suis. J'ai toujours été. Ou du moins ai-je fait partie de quelque chose... de primordial, d'éternel. C'était comme un océan où sans cesse afflue ce qui compose essentiellement la vie : la lumière, la matière et l'action. Atome infinitésimal, j'étais perdue dans l'universelle symphonie.

On m'a extraite de mon milieu. On m'a projetée dans les ténèbres. J'ai eu froid. Et aussi... je ne connais pas le terme — quand on se rétracte devant un principe contraire. Oui — peur. Puis le monde a éclaté — c'était atroce. J'ai voulu m'éparpiller, me dissoudre, mais quelque chose m'a captée, comme un aimant.

Cela souffrait une agonie terrible. L'énergie chaude et rouge s'échappait à flots. Je suis tombée à côté, mais cela devenait froid. J'ai travaillé dans cette glace, dans ce noir...

Maintenant, il fait de nouveau clair. Un étui étroit me condense et me gêne, moi — illimitée, éparse, en forme de nébuleuse. Il y a des choses qui m'échappent. Je n'arrive pas à mouvoir cette gangue de chair fragile. Mais cela viendra. Je le sens.

Le principe contraire prend une apparence lui aussi. Le pôle négatif. Je le vois (« ils » appellent cela « voir »). A ce faisceau d'intuition et de nerfs, ils donnent aussi un nom : « une femme ».

Silence. Me cacher. Elle veut me détruire. Pourquoi ? Elle est grande et forte. Fuir. Mon corps ne m'obéit pas. Glisser, tomber... Le principe positif entre en action. Quand il est là, tout est bien, nos deux énergies communiquent. Mais il faut un contact ; il faut qu'il soit plus près. J'ai réussi à détacher des rayons — ou s'agit-il de tentacules ? Je m'accroche à lui.

La femme crie. Elle veut me tuer...

*
**

Marina avait hurlé. Maintenant, elle se rendait compte que jamais Lorris ne l'avait regardée si durement. Elle recula, porta les mains à sa bouche qui saignait.

— « Tu es folle, » dit-il, comme il l'avait déjà fait dans la tourmente de l'ouragan, tandis qu'une main raidie par la mort proche frappait à la paroi de leur abri. « Cette enfant se réveille d'un sommeil léthargique : songe au choc qu'elle a subi ! » Sa voix s'adoucit : « Tu es commotionnée toi aussi, je pense. Prends un sédatif et repose-toi. Tu verras, rien de plus heureux n'aurait pu nous arriver : nous avons avec nous une jeune sœur humaine. Tu ne seras plus seule, quand je m'absente... »

— « Non ! » cria Marina. « C'est Lumen ! »

Il la regarda, troublé :

— « Ma parole, je me demande si la commotion n'a pas été plus forte que je ne le craignais ! Ecoute-moi, Marina : la foudre est tombée sur le labo, puis la pluie — tout est détérioré, brûlé ou noyé. La cuve expérimentale est pleine d'eau bourbeuse. Il n'y a plus de Lumen. Et aucune possibilité de reconstituer le milieu. Tu es contente ? »

Adossée au mur, Marina avait réussi à décrocher une hachette gravée que Nevel avait rapportée de la mégalopole. Elle la brandit, cherchant à atteindre l'onde-lumière. Rapide comme un éclair blanc, la créature glissa et rampa contre le mur. L'arme traversa l'air — comme une lueur elle aussi. Lorris n'avait pas eu le temps d'intervenir : un peu de sang jaillit de la tempe de Lumen qui retomba, immobile, dans son soleil de cheveux d'or.

L'homme rejoignit sa compagne. Il était pâle de colère.

— « Si c'est ainsi, » dit-il, « je t'enferme. »

— « Je suis ta femme, Lorris ! »

— « Oui. Et une meurtrière en intention. Cette enfant qu'un mort nous a confiée, nous devions veiller sur elle... Viens. »

Il l'emmena dans leur chambre. Elle se laissait faire, inerte, vidée de sa rage. Son geste lui paraissait odieux et grotesque. Nevel l'installa et il repoussa le verrou, sans mot dire. Lorsque la porte se fut refermée sur lui, elle voulut expliquer, cria, frappa la cloison. Personne ne répondit.

Alors, sa raison reprenant le dessus, elle alla vers l'armoire à pharmacie et se choisit un sédatif.

Lorris était revenu à la jeune fille qui semblait évanouie. Il chercha désespérément un verre, un alcool dans le réfrigérateur, puis se décida pour un flacon de cristal bas et renflé, en forme d'outre, plein d'une liqueur dorée qu'il goûta par précaution. Oui, c'était bien ce qu'il fallait à une enfant : un doux vin terrien, comme parfumé au thym, « un vin herbeux », pensa-t-il, poursuivi par une vague réminiscence, une légende ou quelques notes lancinantes sur une mer verte. Cela ne pouvait faire de mal à personne. L'unique gorgée qu'il avait avalée était fraîche comme l'air d'automne, mais elle portait, tout au fond, un feu caché. Lorris s'agenouilla à côté de la jeune fille toujours immobile, et il introduisit goutte à goutte la liqueur, entre les dents menues qui se desserrèrent. La ravissante et terrible entité s'arc-bouta dans l'or et le sang, et il eut devant lui un charmant visage renversé, l'océan pailleté de ses yeux, et ses lèvres comme un fruit où mordre. Une étrange flamme, une chaleur insinuante étaient en lui — il semblait à Nevel qu'il rejoignait son milieu propre, le monde pour lequel il était fait, une rive lointaine, une patrie oubliée.

Il se pencha. Les cheveux flottants sentaient le miel. La bouche avait le goût salé des embruns.

***

Marina se réveilla en sursaut. Maudit sédatif ! Ou bien avait-elle exagéré la dose? Elle avait dormi, comme assommée. Ses souvenirs étaient flous, mais sa main, machinale, tâta sur l'oreiller la place vide de Lorris. Alors la journée terrible lui revint, dans tous ses détails, avec une netteté insupportable. Elle se leva et courut à la porte. Celle-ci n'était plus fermée ; Nevel était venu constater que sa femme dormait.

La salle de séjour était déserte.

C'était l'heure douce, avant le lever de Spica ; l'air rafraîchi par les averses sentait l'algue, la forêt. Sans doute le jeune homme était-il sorti pour prospecter les ruines, sans scaphandre.

Et Lumen avait disparu.

Lumen...

Marina se sentit tout à coup affreusement faible. Sa main se tendit vers la fiole de cristal qui avait contenu une liqueur ancienne, un élixir sauvage qu'elle tenait d'une aïeule. Une légende se rattachait à ce vin, mais elle l'avait oubliée.

La fiole était vide.

Durant un instant, Marina éprouva un sentiment de solitude épouvantable, aigu. Elle savait qu'elle avait perdu Lorris... d'ailleurs avait-il vraiment existé, le blond cavalier des chimères ? Il avait surgi dans sa vie, l'avait emportée par delà le vide, les remous stellaires, les nébuleuses, puis il était rentré dans le néant. Et Marina restait seule sur une planète hallucinée, où une vie mystérieuse errait parmi les fougères arborescentes.

Il lui fallut faire un effort terrible pour se maîtriser. Agissant comme en songe, elle passa son scaphandre, prit dans le râtelier le viseur léger, ce bijou à peine disqualifié par l'orbe radio-actif un peu trop large. Elle éprouva du soulagement à l'avoir bien en main. Elle quitta le chalet et suivit son instinct, ou plutôt une note de musique subconsciente, qui évoquait une autre grève éventée, une mer plus verte. Le chemin sous les prêles descendait vers l'océan brillant de mille étoiles. Marina atteignit la rive.

C'était là.

Ils étaient allongés sur le sable blanc, elle, couverte du manteau d'or ruisselant, scintillant de ses cheveux (comment avaient-ils pu la prendre pour une enfant ?). Longue et mince, elle avait l'éclat d'une perle. Jamais Nevel n'avait regardé sa femme avec ce ravissement douloureux. Il avait posé son désintégrateur au milieu d'eux. Leurs mains ne s'effleuraient pas.

Le flot mourait à leurs pieds dans un soyeux murmure et la planète entière était mystérieuse et pure, comme à l'aube de sa genèse, lorsque la vie naquit de l'océan.

Marina se mordit le poignet pour réprimer un tremblement convulsif ; elle s'adossa au rocher — visa — tira.

*
**

Elle se rendit compte que les radiations secondaires n'avaient pas épargné Nevel. Sur le moment, cela lui avait rendu la tâche plus facile. Sur le sable, la trace noire d'un corps léger s'effaça aussitôt. Marina soupira de soulagement : elle en avait fini avec Lumen ! Lorris n'était qu'évanoui ; elle alla chercher un véhicule intact et le ramena au chalet. Lorsqu'il revint à lui, elle témoigna d'une inconscience redoutable.

Lumen ? Mais il savait très bien que le cyclone avait détruit les installations. On ne pouvait reconstituer les conditions nécessaires à l'expérience et la Terre ne répondait pas.

Oui, un ouragan cosmique avait balayé Nyx. Cela expliquait sans doute cette évolution saccadée, il faudrait en tenir compte pour les prochains essais. Oui, un astronef avait percuté au passage et l'on avait retrouvé des cadavres de Terriens. L'un d'eux était même enterré sous le grand prêle de la clairière. Un homme. Après ? Nevel avait été malade. C'était tout.

Aprement, inlassablement, elle tissait autour de lui la toile de l'oubli. Lorris était très faible et ne se levait guère. Un jour où Marina était sortie, il gisait, comme cela lui arrivait souvent, dans un état de semi-inconscience. Sa main, pendant du lit, ramena un long cheveu d'or, collé de sang séché. Une strophe lancinante chanta en lui et il entrevit l'éclat glacé des étoiles sur la mer.

Marina rentrée, il lui demanda :

— « Quelqu'un a été blessé ici ? J'ai trouvé cela près du lit. »

Marina se détourna, elle n'eut pas l'air d'entendre. Il y avait une

certaine cruauté dans son comportement, mais il avait été cruel lui aussi, le premier. Elle n'était pas inquiète. Le temps travaillait pour elle. Le temps...

Dans les ruines du labo, elle retrouva un poste émetteur interplanétaire à peu près intact et le détruisit.

Cependant, elle entourait Lorris de soins dévoués et menait une rude vie de pionnier. L'ouragan ayant dévasté l'aire cultivable du camp, il fallait ménager les réserves de vivres. Elle partait à la chasse, à la pêche, et prenait le chemin des ruines. Une étrange, une implacable jeunesse la poussait à escalader les pans de murs érodés, à sauter dans les sous-sols devenus des terriers, à traverser à la nage les piscines devenues des étangs. Elle apprit à harponner la nuit de gros poissons presque aveugles qui redoutaient l'éclat de Spica. Pourtant, certains carrefours, certains viviers obscurs l'inquiétaient : il y flottait une lueur éparse.

Jamais elle ne s'était sentie si légère, si dispose. Exception faite des maux de tête lancinants qui s'accompagnaient d'un léger gonflement des paupières et des tempes, elle semblait s'habituer au climat de Nyx.

Dans ses courses de plus en plus longues à travers la forêt, Marina prit l'habitude de s'orienter vers le temple. Fait de jade vert et blanc, à peine veiné, il était probablement le plus ancien édifice de la ville et il avait supporté le mieux l'assaut des éléments. Et la statue de déesse était toujours là. En passant, Marina lui adressait un sourire.

Une fois cependant...

Par une de ces aubes de Nyx — un des rares instants où ce monde vivait entre les épaisses ténèbres et l'intolérable éclat du jour — Marina revenait à travers la mégalopole. Son carnier était vide, son viseur commençait à s'enrayer et elle n'arrivait pas à manier le lourd désintégrateur. (D'ailleurs, sans qu'elle s'en rendît bien compte, tout se défaisait à la station. Les machines se déréglaient, rongées de rouille, elle avait rétabli le courant mais des courts-circuits se produisaient dans le cerveau électronique, une moisissure tenace s'incrustait dans les murs, et Marina prenait ces choses étonnamment à la légère, comme si elle aussi retournait vers l'enfance.)

Arrivée devant une vasque parsemée de nénuphars, dont l'eau lisse et sombre frémissait doucement, elle pensa qu'elle pourrait peut-être harponner quelques-uns des gros batraciens grouillant entre les feuilles vertes. Elle sauta sur la margelle, et la surface de l'eau la refléta avec une précision implacable : les vêtements en lambeaux, un corps singulièrement épaissi, mais doué d'une agilité sauvage, et dans un visage enfantin, le front envahi d'une tumeur.

Elle ne comprit même pas que les cellules avaient proliféré. Elle sentit simplement cette morsure aiguë : Lorris la voyait ainsi. Elle devait lui faire horreur !

Au même instant ou presque, ses pupilles contractées rencontrèrent sur un ciel d'or, éclairée par la lueur verte qui traversait les sous-bois, la déesse, sur son socle de jade. Elle était là, immuable et victorieuse ;

la gaine des micro-organismes n'arrivait pas à détruire l'harmonie parfaite de ses traits. De vastes yeux s'ouvraient dans son visage à la douceur pathétique, comme des gouffres où vacillait une lueur terriblement vivante. Elle avait assisté à la naissance et à la fin des mondes. Et elle leur survivait.

Elle était... *la vie.*

Dans la lueur incertaine de l'aube, Marina crut voir un mince sourire incurver les lèvres pleines.

Elle s'enfuit, parce que le lourd martèlement du sang dans ses tempes prenait une forme, un sens. Elle percevait, éparses dans la nuit, émises par tout ce qui tremble, vit, respire — mousses, algues de marais, feux errants — les pensées de la créature qu'elle avait cherché en vain à détruire...

⁂

PENSÉES DE LUMEN :

Elle est là. Elle a voulu me tuer. Elle y a réussi ou presque. J'ai de nouveau perdu ma gangue et c'est d'autant plus effroyable que je me suis différenciée. Elle m'a éloignée de lui *— le pôle positif vers lequel je tends, avec lequel je dois me fondre pour former un tout.*

Rejetée dans les ténèbres glacées, mon besoin de m'épandre et de me disperser m'attire vers le gouffre. Mais alors, je le sais, je le *perdrai définitivement — nous n'avons eu qu'un contact si bref. Alors je demeure ici, m'accrochant aux infiniment petits, aux végétaux, à certains minéraux qu'ils pénètrent. Enchaînée. Engluée dans la matière qui me fixe. Je subsiste. Je ne disparaîtrai qu'avec* lui.

Mes pareilles, mes sœurs (car nous naissons maintenant spontanément depuis que le laboratoire a été détruit), ignorent pourquoi *elles sont. Elles errent avec des phosphorescences sur les vallisnéries, elles frissonnent avec les goémons, dans les abîmes... Moi, je me colle aux pierres rongées de mousse. Il fait noir et froid. Haut dans le ciel, je suis immobile et ne puis soulever mes membres de jade et d'onyx.*

Mais je suis belle encore. Et je l'aime.

⁂

Sa fuite échevelée avait mené Marina vers les étangs que d'ordinaire elle évitait, à gauche du camp. Depuis un moment, elle avait l'impression de percevoir une présence hostile, énorme. Un monstre la talonnait. Les roseaux craquaient sur les marécages et l'eau rejaillissait à vastes jets. Elle s'interdit de se retourner. Elle courait, en serrant à la main son viseur inutile.

Ce fut en débouchant sur la clairière, devant les installations plus réduites et plus laminées que les ruines antiques, qu'elle vit le cératosaure.

Une montagne en marche, précédée d'une petite tête, plate et mé-

chante, horriblement endentée. Marina appuya sur son viseur d'une main tremblante, une faible étincelle jaillit ; il était déchargé.

Elle hurla.

Alors, il se produisit ce que jadis, sur la Terre, on appelait un miracle. La porte du chalet s'ouvrit et Lorris surgit, armé, paré de sa cuirasse irisée — le chevalier de légende était revenu. S'adossant au mur pour masquer sa faiblesse, il épaula le désintégrateur et s'en servit.

Durant un instant, au bord d'une clairière illuminée et vide, Marina crut que Nyx avait montré son pouvoir, que le temps était *vraiment* retourné en arrière... Elle était sauvée, Lorris n'avait jamais reçu la décharge radio-active, la belle vie intenable allait recommencer ! Mais, le cératosaure disparu, Nevel laissa tomber l'arme désormais inutile. Il dit :

— « Je vais mourir, Marina. Où est Lumen ? »

Elle eut la force de prononcer, de ses lèvres tuméfiées, glacées :

— « Qui est-ce ? »

— « Tu le sais bien. La vie. *Notre vie* — animant cette enfant. »

Marina choisit ses mots avec une cruauté froide, comme une fillette qui casse exprès des jouets :

— « J'ai brûlé ce corps qu'elle avait volé. Elle n'a plus de forme. Elle ne voit et n'entend plus. Même si tu l'appelais, elle ne viendrait pas ! »

— « Ah ! » dit-il, « c'est cela que je voulais savoir... »

Alors il plia le genou et, lentement, comme quelqu'un qui a, depuis longtemps, pris les mesures de sa mort et du sol où il dormira, il posa sa tempe sur le seuil et s'allongea. Durant un long instant, Marina demeura là, inerte, muette. Les satellites de Nyx, avant de se coucher, irisèrent la forme blanche, couchée en travers du seuil, et la Terrienne perçut tout à coup un pas lourd — un craquement de mimosées et de fougères qu'aucun cératosaure n'eût pu produire.

Le soleil mauve de Spica se levait à l'horizon et, dans sa clarté diffuse, Marina, inexorablement diminuée, vit cette chose énorme qu'elle ne pouvait comprendre : une pierre, une figure de jade — usée, couverte de mousse verte — qui sortait de la forêt et se dirigeait vers le mort.

Qui pliait les genoux et s'étendait à son côté, bouche à bouche, à jamais immobile.



Le bal

par ARCADIUS

Trois nouvelles dans « Fiction » (1) *et un roman près de paraître au Rayon Fantastique :* « La terre endormie », *sont à porter au crédit du jeune auteur français qui signe Arcadius. Son nouveau conte offre une particularité : celle de transposer un thème de space-opera en une méditation lyrique.*



Le vaisseau brille de tous ses feux dans la nuit. C'est fête ce soir à bord. On y donne bal pour le réveillon et bal travesti : rien de tel pour distraire les passagers et leur faire oublier ce voyage interminable.

Dans la salle des fêtes, Pierre est accoudé à une des baies, une coupe de champagne à la main. Une agitation fébrile règne. Tout le monde autour de lui rit, échange des plaisanteries. Les passagers se sont déguisés, avec les moyens du bord naturellement, et chacun a rivalisé dans l'invention de parures étranges et inattendues.

Le capitaine a fait un speech pendant qu'on sablait le champagne. On l'a applaudi à grands cris. Les femmes l'ont embrassé sur la joue après. Tout le monde l'aime bien : c'est de lui que dépend la sécurité des passagers. Et malgré leur familiarité, il sait quand même garder sa dignité.

Pierre regarde la grande salle décorée de fleurs de papier, où les dorures s'écaillent et dont les rideaux de velours rouge masquent les grandes baies. Il regarde le sapin illuminé. Ces petites flammes, survivance du vœu touchant des hommes préhistoriques qui, lors de la longue nuit d'hiver, les allumaient en hommage au soleil lointain, en attendant sa renaissance...

— « Le soleil... » murmure Pierre.

Les danseurs ont improvisé avec rage une sorte de jitterbug. La femme du capitaine y met tant d'entrain qu'elle est à moitié déshabillée. Son mari la regarde avec une douce réprobation : il ne faudrait quand même pas semer le désordre à bord, ce pourrait être dangereux. Ils sont quand même dans une position difficile. Et puis il ne dit rien parce que, après tout, il faut bien qu'ils s'amusent tous. Ils n'ont pas tellement de sujets de réjouissance.

Pierre est lui-même fatigué d'avoir trop dansé, d'avoir hurlé à tue-

(1) « *Les naufrageurs* » (n° 60) ; « *Le recrutement* » (1er numéro hors-série) ; « *La Bête* » (2e numéro hors-série).

© 1960, *Fiction et Arcadius.*

tête des refrains en chœur. Dans ces sortes de divertissements, la tête s'emporte vite. Et quand même, ils doivent garder leur sang-froid.

Alors, assis sur la banquette de velours, il regarde passer et repasser les danseurs. Leur gaieté est forcée, mais bah ! même sur Terre, on se force à rire aussi dans les soirées. Pendant qu'ils rient des lèvres, leur regard surveille impitoyablement leurs voisins, avec des yeux fixes et vides comme des yeux de verre.

Pierre boit du champagne. Heureusement, les vivres ne manquent pas dans la cale, pense-t-il machinalement. Il examine avec un amusement distrait les toilettes des danseuses extravagantes et que sur Terre on aurait jugé certainement indécentes et malsaines. Mais il faut bien rire de temps en temps. La femme du commandant, et celles des lieutenants, les plus dignes au début du voyage, sont maintenant beaucoup plus avenantes. Les circonstances ont bien rodé les caractères.

Pierre sent derrière son dos la nuit froide scintillante d'étoiles où le vaisseau est plongé.

Heureusement, il y a de la lecture à bord. Mais il y a si longtemps qu'ils ont quitté leur patrie, la Terre, la traversée dure depuis si longtemps que ce dont parlent les livres lui paraît irréel. Au sortir d'une lecture, il lui semble se réveiller en sursaut. C'est vrai, il est là, à bord. Alors il va trouver un des passagers pour parler de n'importe quoi.

Les conditions de leur voyage, bien qu'ils n'y font jamais allusion, leur ont donné une optique particulière, une perspective singulière sur les productions de l'esprit humain, sur les créations de ceux qui vivent sur Terre.

Dans le vide interstellaire que traverse le vaisseau astronautique, on fait parfois de curieuses rencontres. Il se souvient d'un jour où, descendant dans la salle des machines, on avait mis à bord un curieux astronef qui s'était collé au flanc du vaisseau — par attraction des masses dans le vide. Sans doute venait-il d'un système solaire proche. C'était une sorte d'œuf de verre coloré, armaturé de métal. Une jeune fille était à l'intérieur, semblable à une femme humaine, assise sur ses talons, les mains posées sur ses cuisses nues. Elle devait être morte depuis longtemps, mais l'atmosphère hermétique de son astronef l'avait conservée dans toute sa fraîcheur. Elle ne semblait pas avoir eu conscience de sa mort. Elle regardait, les yeux grands ouverts et brillants, semblant guetter quelque chose par la paroi de son astronef au moment où la mort l'avait surprise. C'était sans doute, avait conclu le capitaine, une habitante du système solaire d'Arcturus, que le vaisseau côtoyait à cette époque, et qui s'était égarée. Pierre revoit le visage immobile de la jeune fille. Sur Terre, il avait rêvé de connaître un être comme celui-là. C'était étrange qu'il eût dû la rencontrer morte, momifiée dans son astronef, partie — dans quel dessein ? — d'une planète qu'il ne connaîtrait jamais.

Ainsi cette jeune fille qu'il avait imaginée avait existé. Mais il y avait eu un trop grand hiatus dans les rouages du temps et de l'espace. Un manque de synchronisme. Ils ne se seraient jamais connus — apparte-

nant à deux confins éloignés de l'univers. Une phrase lui revint en mémoire :

« *Comme des coursiers sans frein, les antiques lois de la Terre et les éléments captifs suivent un cours injuste.* » Où avait-il lu cela ? Ah ! oui. Le Hölderlin qu'il avait feuilleté avant le bal. Ce poète qui n'avait jamais quitté la Terre avait su cela.

Pierre regarde la danse qui continue. On rit fort. Les danseurs ont tous les mêmes yeux, tout entiers dans l'acte de voir, qui reflètent les choses avec netteté et indifférence, comme des bulles, des yeux de mannequins de cire, dont ils ont les joues empourprées aussi. Pierre se regarde dans une glace : il a les mêmes yeux lui aussi. Il ne s'en était pas aperçu. Ainsi, ils se ressemblent tous. Ils ont tous la même attitude. Lui-même, qui les trouvait grimaçants, il est comme eux.

La tristesse définitive se réinstalle dans son cœur. Alors, par bravade, il écarte un coin du lourd rideau qui masque la baie pour regarder au dehors.

Une main se pose sur son épaule. C'est Jean.

— « Non, » dit-il, « inutile de regarder ça. » Il sourit, les yeux tristes. « Viens plutôt danser. »

— « Oui, c'est vrai, » dit Pierre.

Il laisse retomber le rideau et ils se dirigent vers le centre déchaîné du bal, en essayant d'oublier cette nouvelle qui les mord à chaque réveil, quoiqu'ils la connaissent depuis ils ne savent plus quand, qui semble toujours oubliée et qui sert pourtant de fond à toutes leurs pensées : ils essaient d'oublier que le vaisseau sidéral en direction de l'Etoile Polaire s'est égaré dans la nuit interstellaire et qu'ils n'aborderont jamais nulle part.

Le vaisseau brille de tous ses feux dans la nuit.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits français qui nous sont envoyés, nous signalons que nous sommes **dans l'impossibilité** de les examiner avant un délai de quatre mois. Nous prions donc les auteurs de **bien vouloir s'abstenir de nous adresser une réclamation avant l'expiration de ce délai.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

Notre conte ultra-bref

Le feu

par PIERRE VERSINS

OUI, mon petit, je me souviens, c'est nous qui avons détruit toute vie sur la cinquième planète de Mira Cetis. Tu sais, on a dû te l'apprendre à l'école, il y a deux soleils dans ce système, une géante rouge dans laquelle l'orbite de Mars entrerait aisément, autour de laquelle tourne un petit soleil blanc, d'un blanc éblouissant. Une des merveilles de la Galaxie. Et treize planètes dont la quatrième et la cinquième étaient habitées. La quatrième l'est encore, heureusement, mais la cinquième !... Nous y avons tout détruit, et pour une fois, ce fut sans le vouloir. Nous avons, nous, les hommes, sur la conscience mille crimes plus atroces les uns que les autres. Depuis longtemps il n'y a plus de guerre sur la Terre et l'on ne se demande pas pourquoi. La guerre, nous l'avons portée au loin, plus loin, toujours plus loin, imitant les Cortez et les Pizarre de la conquête des deux Amériques, mais avec des moyens infiniment plus cruels. Rien ne nous résistait. Mon père m'a conté les premiers temps de la colonisation de l'espace. Ah ! ce fut hideux ! Des peuples qui ne nous demandaient rien, réduits en esclavage pour la seule raison que nous étions plus forts, que nous avions vaincu le ciel et qu'ils possédaient ce qui nous faisait envie, pas toujours, même. Nous leur tombions dessus comme des météores, rasant leurs villes, leurs villages, anéantissant les chétives armées qu'avec une énergie farouche ils opposaient à nos engins perfectionnés. Une fois, une seule, nous avons été tenus en échec, à Sirius, pendant près de dix ans. Mais après, quand, enfin, les hommes furent maîtres de Sirius, ils anéantirent toute trace, tout vestige de la civilisation sur deux planètes et un satellite. Et, imitant un geste antique, comme pour prouver leur barbarie, malgré les frais que cela entraînait, ils semèrent du sel sur les planètes et le satellite.

Mais à Mira Cetis, ce fut pire, peut-être. J'y assistai. J'étais le pilote en second du *Veronia,* une nef d'exploration munie de peu d'armes offensives. Déjà, un courant d'humanité se dessinait, la brutalité des premiers âges s'effaçait devant un vague essai timide de compréhension de notre part. Vargar, Josué Vargar avait lancé sa fameuse idée de détente, et les esprits sages et tolérants de la Terre espéraient voir se lever enfin une ère bienveillante envers les peuples de l'espace, une ère qui ne serait plus marbrée d'atrocités inutiles, odieuses, injustes. C'est peut-être pourquoi l'affaire de Mira Cetis bouleversa les mondes et pourquoi je ne peux pas, même aujourd'hui que trente ans ont passé, t'en parler, mon enfant, sans trembler.

Le 27 décembre de cette année-là, temps de la Terre naturellement, le *Veronia* était entré dans le système de Mira Cetis. Notre tâche était simple, facilitée par le fait que notre capitaine était le fils unique de Vargar : il s'agissait d'entrer simplement en contact avec les éventuels habitants de ces planètes. Malheureusement, le pilote en premier était un vieux routier qui n'acceptait qu'à contre-cœur la tendance nouvelle. Ce fut lui qui déclencha tout, l'horreur, l'immonde horreur !

Nous avions repéré deux planètes habitables, la quatrième et la cinquième. Venant de l'extérieur, et les deux planètes étant du même côté de leur système double, nous rencontrâmes la cinquième avant la quatrième. Nous

© 1960, *Fiction et Pierre Versins.*

l'analysâmes de très haut, à la distance réglementaire de 5.000 kilomètres qui est exigée pour les astres de cette taille. Nos télescopes y décelèrent la vie, une vie qui n'avait que très peu de rapport avec la nôtre, mais qui était organisée, indubitablement, intelligente. John Vargar donna l'ordre de descendre jusqu'à 1.000 kilomètres, afin de ne pas toucher l'atmosphère.

Mais le premier pilote — je ne dirai pas son nom, il a payé pour son crime odieux — malgré mes remontrances et avant que notre capitaine eût eu le temps de se rendre compte de ce qu'il faisait, contre les ordres, s'enfonça jusqu'à cinq cents kilomètres du sol. Et alors, et alors, mon petit, ce qui advint dépasse toute tentative de description par des mots. Et l'on a détruit les films que les caméras automatiques ont pris de ce cauchemar. Comme une torche, la planète entière s'enflamma. D'abord juste au-dessous de nous, puis l'incendie s'étala et gagna, et pendant que nous nous éloignions en toute hâte, le globe devint en peu de temps une étoile nouvelle qui mit longtemps à s'éteindre, marquant dans le ciel noir la borne de notre infamie. Ç'avait été un jeu pour le premier pilote, un amusant jeu solitaire. Pense ! la planète avait une atmosphère d'hydrogène à l'état presque pur. Il avait suffi que les flammèches des tuyères de notre astronef l'effleurent.



DERNIER NUMÉRO de votre abonnement

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre rappel.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 0,50 NF en timbres, ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés résidant hors de France.

Le Rayon des Classiques

La vérité sur le cas de M. Valdemar

(The facts in the case of Mr. Valdemar)

par EDGAR POE

Notre idée d'inclure Edgar Poe dans un récent Rayon des Classiques (1) *s'est avérée valable, puisque beaucoup de lecteurs nous ont écrit en nous remerciant de leur avoir fait découvrir — ou redécouvrir — une histoire moins connue que le grand cycle de ses récits les plus célèbres.* « La vérité sur le cas de M. Valdemar », *que nous publions aujourd'hui, compte également parmi les nouvelles omises dans la plupart des anthologies consacrées à Poe. Si la base pseudo-scientifique de son sujet (le magnétisme) paraît aujourd'hui bien démodée, les effets qu'en tire l'auteur n'en restent pas moins frappants.*



Que le cas extraordinaire de M. Valdemar ait excité une discussion, il n'y a certes pas lieu de s'en étonner. C'eût été un miracle qu'il n'en fût pas ainsi — particulièrement dans de telles circonstances. Le désir de toutes les parties intéressées de tenir l'affaire secrète, au moins pour le présent, ou en attendant l'opportunité d'une nouvelle investigation, et nos efforts pour y réussir ont laissé place à un récit tronqué ou exagéré qui s'est propagé dans le public et qui, présentant l'affaire sous les couleurs les plus désagréablement fausses, est naturellement devenu la source d'un grand discrédit.

Il est maintenant devenu nécessaire que je donne les *faits,* autant du moins que je les comprends moi-même. Succinctement, les voici :

Mon attention, dans ces trois dernières années, avait été, à plusieurs reprises, attirée vers le magnétisme ; et, il y a environ neuf mois, cette pensée frappa presque soudainement mon esprit que, dans la série des

(1) Voir « *Fiction* » n° 82 : « *Les souvenirs de M. Auguste Bedloe* ».

expériences faites jusqu'à présent, il y avait une très remarquable et très inexplicable lacune : personne n'avait encore été magnétisé *in articulo mortis*. Restait à savoir d'abord si, dans un pareil état, existait chez le patient une réceptibilité quelconque de l'influx magnétique ; en second lieu si, dans l'affirmative, elle était atténuée ou augmentée par la circonstance ; troisièmement, jusqu'à quel point et pour combien de temps les empiétements de la mort pouvaient être arrêtés par l'opération. Il y avait d'autres points à vérifier, mais ceux-ci excitaient le plus ma curiosité — particulièrement le dernier, à cause du caractère immensément grave de ses conséquences.

En cherchant autour de moi un sujet au moyen duquel je pusse éclairer ces points, je fus amené à jeter les yeux sur mon ami, M. Ernest Valdemar, le compilateur bien connu de la *Bibliotheca forensica,* et auteur (sous le pseudonyme d'Issachar Marx), des traductions polonaises de *Wallenstein* et de *Gargantua*. M. Valdemar, qui résidait généralement à Harlem (New York), depuis l'année 1839, est ou était particulièrement remarquable par l'excessive maigreur de sa personne et aussi par la blancheur de ses favoris qui faisaient contraste avec sa chevelure noire, que chacun prenait conséquemment pour une perruque. Son tempérament était singulièrement nerveux et en faisait un excellent sujet pour les expériences magnétiques. En deux ou trois occasions, je l'avais amené à dormir sans grande difficulté ; mais je fus désappointé quant aux autres résultats que sa constitution particulière m'avait naturellement fait espérer. Sa volonté n'était jamais positivement ni entièrement soumise à mon influence, et relativement à la *clairvoyance,* je ne réussis à faire avec lui rien sur quoi l'on pût faire fond. J'avais toujours attribué mon insuccès sur ces points au dérangement de sa santé. Quelques mois avant l'époque où je fis sa connaissance, les médecins l'avaient déclaré atteint d'une phtisie bien caractérisée. C'était à vrai dire sa coutume de parler de sa fin prochaine avec beaucoup de sang-froid, comme d'une chose qui ne pouvait être ni évitée ni regrettée.

Quand ces idées que j'exprimais tout à l'heure me vinrent pour la première fois, il était très naturel que je pensasse à M. Valdemar. Je connaissais trop bien la solide philosophie de l'homme pour redouter quelques scrupules de sa part, et il n'avait point de parents en Amérique qui pussent plausiblement intervenir. Je lui parlai franchement de la chose ; et, à ma grande surprise, il parut y prendre un intérêt très vif. Je dis à ma grande surprise, car, quoiqu'il eût toujours gracieusement livré sa personne à mes expériences, il n'avait jamais témoigné de sympathie pour mes études. Sa maladie était de celles qui admettent un calcul exact relativement à l'époque de leur dénouement ; et il fut finalement convenu entre nous qu'il m'enverrait chercher vingt-quatre heures avant le terme marqué par les médecins pour sa mort.

Il y a maintenant sept mois passés que je reçus de M. Valdemar le billet suivant :

Mon cher P...

Vous pouvez aussi bien venir maintenant. D... et F... s'accordent à dire que je n'irai pas, demain, au-delà de minuit ; et je crois qu'ils ont calculé juste, ou bien peu s'en faut.

VALDEMAR.

Je recevais ce billet une demi-heure après qu'il m'était écrit, et en quinze minutes au plus, j'étais dans la chambre du mourant. Je ne l'avais pas vu depuis dix jours, et je fus effrayé de la terrible altération que ce court intervalle avait produite en lui. Sa face était d'une couleur de plomb ; les yeux étaient entièrement éteints, et l'amaigrissement était si remarquable que les pommettes avaient comme crevé la peau. L'expectoration était excessive, le pouls à peine sensible. Il conservait néanmoins d'une manière fort singulière toutes ses facultés spirituelles et une certaine quantité de force physique. Il parlait distinctement, prenait sans aide quelques drogues palliatives, et, quand j'entrai dans la chambre, il était occupé à écrire quelques notes sur un agenda. Il était soutenu dans son lit par des oreillers. Les docteurs D... et F... lui donnaient leurs soins.

Après avoir serré la main de Valdemar, je pris ces messieurs à part et j'obtins un compte rendu minutieux de l'état du malade. Le poumon gauche était depuis dix-huit mois dans un état semi-osseux ou cartilagineux et, conséquemment, tout à fait impropre à toute fonction vitale. Le droit, dans sa région supérieure, s'était aussi ossifié, sinon en totalité, du moins partiellement, pendant que la partie inférieure n'était plus qu'une masse de tubercules purulents, se pénétrant les uns les autres. Il existait plusieurs perforations profondes, et en un certain point, il y avait adhérence permanente des côtes. Ces phénomènes du lobe droit étaient de date comparativement récente. L'ossification avait marché avec une rapidité très insolite — un mois auparavant, on n'en découvrait encore aucun symptôme — et l'adhérence n'avait été remarquée que dans ces trois derniers jours. Indépendamment de la phtisie, on soupçonnait un anévrisme de l'aorte, mais sur ce point, les symptômes d'ossification rendaient impossible tout diagnostic exact. L'opinion des deux médecins était que M. Valdemar mourrait le lendemain dimanche vers minuit. Nous étions au samedi, et il était sept heures du soir.

En quittant le chevet du moribond pour causer avec moi, les docteurs D... et F... lui avaient dit un suprême adieu. Ils n'avaient pas l'intention de revenir ; mais, à ma requête, ils consentirent à venir voir le patient vers dix heures de la nuit.

Quand ils furent partis, je causai librement avec M. Valdemar de sa mort prochaine, et plus particulièrement de l'expérience que nous nous étions proposée. Il se montra toujours plein de bon vouloir ; il témoigna même un vif désir de cette expérience et me pressa de commencer tout de suite. Deux domestiques, un homme et une femme, étaient là pour donner leurs soins ; mais je ne me sentis pas tout à fait libre de m'engager dans une tâche d'une telle gravité sans autres témoi-

gnages plus rassurants que ceux que pourraient produire ces gens-là en cas d'accident soudain. Je renvoyais donc l'opération à huit heures, quand l'arrivée d'un étudiant en médecine, avec lequel j'étais un peu lié, M. Theodore L..., me tira définitivement d'embarras. Primitivement, j'avais résolu d'attendre les médecins ; mais je fus induit à commencer tout de suite, d'abord par les sollicitations pressantes de M. Valdemar, en second lieu par la conviction que je n'avais pas un instant à perdre, car il s'en allait évidemment.

M. L... fut assez bon pour accéder au désir que j'exprimai qu'il prît des notes de tout ce qui surviendrait ; et c'est d'après son procès-verbal que je décalque pour ainsi dire mon récit. Quand je n'ai pas condensé, j'ai copié mot pour mot.

Il était environ huit heures moins cinq, quand, prenant la main du patient, je le priai de confirmer à M. L..., aussi distinctement qu'il le pourrait, que c'était son formel désir, à lui, Valdemar, que je fisse une expérience magnétique sur lui, dans de telles conditions.

Il répliqua faiblement, mais très distinctement : « Oui, je désire être magnétisé, » ajoutant, immédiatement après : « Je crains bien que vous n'ayez différé trop longtemps. »

Pendant qu'il parlait, j'avais commencé les passes que j'avais déjà reconnues les plus efficaces pour l'endormir. Il fut évidemment influencé par le premier mouvement de ma main qui traversa son front ; mais, quoique je déployasse toute ma puissance, aucun autre effet sensible ne se manifesta jusqu'à dix heures dix minutes, quand les médecins D... et F... arrivèrent au rendez-vous. Je leur expliquai en peu de mots mon dessein ; et comme ils n'y faisaient aucune objection, disant que le patient était déjà dans sa période d'agonie, je continuai sans hésitation, changeant toutefois les passes latérales en passes longitudinales, et concentrant tout mon regard juste dans l'œil du moribond.

Pendant ce temps, son pouls devint imperceptible, et sa respiration obstruée et marquant un intervalle d'une demi-minute.

Cet état dura un quart d'heure, presque sans changement. A l'expiration de cette période, néanmoins, un soupir naturel, quoique horriblement profond, s'échappa du sein du moribond, et la respiration ronflante cessa, c'est-à-dire que son ronflement ne fut plus sensible ; les intervalles n'étaient pas diminués. Les extrémités du patient étaient d'un froid de glace.

A onze heures moins cinq minutes, j'aperçus des symptômes non équivoques de l'influence magnétique. Le vacillement vitreux de l'œil s'était changé en cette expression pénible de regard *en dedans*, qui ne se voit jamais que dans les cas de somnambulisme et à laquelle il est impossible de se méprendre ; avec quelques passes latérales rapides, je fis palpiter les paupières, comme quand le sommeil nous prend, et en insistant un peu, je les fermai tout à fait. Ce n'était pas assez pour moi et je continuai mes exercices vigoureusement et avec la plus intense projection de volonté, jusqu'à ce que j'eusse complètement paralysé les membres du dormeur, après les avoir placés dans une position

en apparence commode. Les jambes étaient tout à fait allongées, les bras à peu près étendus et reposant sur le lit à une distance médiocre des reins. La tête était très légèrement élevée.

Quand j'eus fait tout cela, il était minuit sonné, et je priai ces messieurs d'examiner la situation de M. Valdemar. Après quelques expériences, ils reconnurent qu'il était dans un état de catalepsie magnétique extraordinairement parfaite. La curiosité des deux médecins était grandement excitée. Le docteur D... résolut tout à coup de passer toute la nuit auprès du patient, pendant que le docteur F... prit congé de nous, en promettant de revenir au petit jour. M. L... et les garde-malades restèrent.

Nous laissâmes M. Valdemar absolument tranquille jusqu'à trois heures du matin ; alors, je m'approchai de lui et le trouvai exactement dans le même état que quand le docteur F... était parti — c'est-à-dire qu'il était étendu dans la même position ; que le pouls était imperceptible, la respiration douce, à peine sensible — excepté par l'application d'un miroir aux lèvres ; les yeux fermés naturellement, et les membres aussi rigides et aussi froids que du marbre. Toutefois, l'apparence générale n'était certainement pas celle de la mort.

En approchant de M. Valdemar, je fis une espèce de demi-effort pour déterminer son bras droit à suivre le mien dans les mouvements que je décrivais doucement çà et là au-dessus de sa personne. Autrefois, quand j'avais tenté ces expériences avec le patient, elles n'avaient jamais pleinement réussi, et assurément, je n'espérais guère mieux réussir cette fois ; mais, à mon grand étonnement, son bras droit suivit très doucement, quoique les indiquant faiblement, toutes les directions que le mien lui assigna. Je me déterminai à essayer quelques mots de conversation.

— « Monsieur Valdemar, » dis-je, « dormez-vous ? »

Il ne répondit pas, mais j'aperçus un tremblement sur ses lèvres, et je fus obligé de répéter ma question une seconde et une troisième fois. A la troisième, tout son être fut agité d'un léger frémissement ; les paupières se soulevèrent d'elles-mêmes, comme pour dévoiler une ligne blanche du globe ; les lèvres remuèrent paresseusement et laissèrent échapper ces mots dans un murmure à peine intelligible :

— « Oui ; je dors maintenant. Ne m'éveillez pas !... Laissez-moi mourir ainsi ! »

Je tâtai les membres et les trouvai toujours aussi rigides. Le bras droit, comme tout à l'heure, obéissait à la direction de ma main. Je questionnai de nouveau le somnambule :

— « Vous sentez-vous toujours mal à la poitrine, monsieur Valdemar ? »

La réponse ne fut pas immédiate ; elle fut encore moins accentuée que la première :

— « Mal ? Non — je meurs. »

Je ne jugeai pas convenable de le tourmenter davantage pour le

moment, et il ne se dit, il ne se fit rien de nouveau jusqu'à l'arrivée du docteur F..., qui précéda un peu le lever du soleil, et éprouva un étonnement sans bornes en trouvant le patient encore vivant. Après avoir tâté le pouls du somnambule et lui avoir appliqué un miroir sur les lèvres, il me pria de lui parler encore.

— « Monsieur Valdemar, dormez-vous toujours ? »

Comme précédemment, quelques minutes s'écoulèrent avant la réponse ; et, durant l'intervalle, le moribond sembla rallier toute son énergie pour parler. A ma question répétée pour la quatrième fois, il répondit très faiblement, presque inintelligiblement :

— « Oui, toujours ; je dors — je meurs. »

C'était alors l'opinion, ou plutôt le désir des médecins, qu'on permît à M. Valdemar de rester sans être troublé dans cet état actuel de calme apparent, jusqu'à ce que la mort survînt ; et cela devait avoir lieu — on fut unanime là-dessus — dans un délai de cinq minutes. Je résolus cependant de lui parler encore une fois, et je répétai simplement ma question précédente.

Pendant que je parlais, il se fit un changement marqué dans la physionomie du somnambule. Les yeux roulèrent dans leurs orbites, lentement découverts par les paupières qui remontaient ; la peau prit un ton général cadavéreux, ressemblant moins à du parchemin qu'à du papier blanc ; et les deux taches hectiques circulaires qui, jusque-là, étaient vigoureusement fixées dans le centre de chaque joue, *s'éteignirent* tout d'un coup. Je me sers de cette expression, parce que la soudaineté de leur disparition me fait penser à une bougie soufflée plutôt qu'à toute autre chose. La lèvre supérieure, en même temps, se tordit en remontant au-dessus des dents que tout à l'heure elle couvrait entièrement, pendant que la mâchoire inférieure tombait avec une saccade qui put être entendue, laissant la bouche toute grande ouverte et découvrant en plein la langue noire et boursouflée. Je présume que tous les témoins étaient familiarisés avec les horreurs d'un lit de mort ; mais l'aspect de M. Valdemar en ce moment était tellement hideux, hideux au-delà de toute conception, que ce fut une reculade générale loin de la région du lit.

Je sens maintenant que je suis arrivé à un point de mon récit où le lecteur révolté me refusera toute croyance. Cependant, mon devoir est de continuer.

Il n'y avait plus chez M. Valdemar le plus faible symptôme de vitalité et, concluant qu'il était mort, nous le laissions aux soins des garde-malades, quand un fort mouvement de vibration se manifesta dans la langue. Cela dura pendant une minute peut-être. A l'expiration de cette période, des mâchoires distendues et immobiles jaillit une voix — une voix telle que ce serait folie d'essayer de la décrire. Il y a cependant deux ou trois épithètes qui pourraient lui être appliquées comme des à peu près : ainsi, je puis dire que le son était âpre, déchiré, caverneux ; mais le hideux total n'est pas définissable, pour la raison que de

pareils sons n'ont jamais hurlé dans l'oreille de l'humanité. Il y avait cependant deux particularités qui — je le pensai alors, et je le pense encore — peuvent être justement prises comme caractéristiques de l'intonation, et qui sont propres à donner quelque idée de son étrangeté extra-terrestre. En premier lieu, la voix semblait parvenir à nos oreilles — aux miennes, du moins — comme d'une très lointaine distance ou de quelque abîme souterrain. En second lieu, elle m'impressionna (je crains, en vérité, qu'il ne me soit impossible de me faire comprendre) de la même manière que les matières glutineuses ou gélatineuses affectent le sens du toucher.

J'ai parlé à la fois de son et de voix. Je veux dire que le son était d'une syllabisation distincte, et même terriblement, effroyablement distincte. M. Valdemar *parlait,* évidemment, pour répondre à la question que je lui avais adressée quelques minutes auparavant. Je lui avais demandé, on s'en souvient, s'il dormait toujours. Il disait maintenant :

— « Oui — non, *j'ai dormi.* Et maintenant — maintenant, *je suis mort.* »

Aucune des personnes présentes n'essaya de nier ni même de réprimer l'indescriptible, la frissonnante horreur que ces quelques mots ainsi prononcés étaient si bien faits pour créer. M. L..., l'étudiant, s'évanouit. Les garde-malades s'enfuirent immédiatement de la chambre, et il fut impossible de les y ramener. Quant à mes propres impressions, je ne prétends pas les rendre intelligibles pour le lecteur. Pendant près d'une heure, nous nous occupâmes en silence (pas un mot ne fut prononcé) à rappeler M. L... à la vie. Quand il fut revenu à lui, nous reprîmes nos investigations sur l'état de M. Valdemar.

Il était resté à tous égards tel que je l'ai décrit en dernier lieu, à l'exception que le miroir ne donnait plus aucun vestige de respiration. Une tentative de saignée au bras resta sans succès. Je dois mentionner aussi que ce membre n'était plus soumis à ma volonté. Je m'efforçai en vain de lui faire suivre la direction de ma main. La seule indication réelle de l'influence magnétique se manifestait maintenant dans le mouvement vibratoire de la langue. Chaque fois que j'adressais une question à M. Valdemar, il semblait qu'il fît un effort pour répondre, mais que sa volition ne fût pas suffisamment durable. Aux questions faites par une autre personne que moi, il paraissait absolument insensible — quoique j'eusse tenté de mettre chaque membre de la société en rapport magnétique avec lui. Je crois que j'ai maintenant relaté tout ce qui est nécessaire pour faire comprendre l'état du somnambule dans cette période. Nous nous procurâmes d'autres infirmiers, et à dix heures, je sortis de la maison, en compagnie des deux médecins et de M. L...

Dans l'après-midi, nous revînmes tous voir le patient. Son état était absolument le même. Nous eûmes alors une discussion sur l'opportunité et la possibilité de l'éveiller ; mais nous fûmes bientôt d'accord en ceci qu'il n'en pouvait résulter aucune utilité. Il était évident que jusque-là, la mort, ou ce que l'on définit habituellement par le mot *mort,* avait été

arrêtée par l'opération magnétique. Il nous semblait clair à tous qu'éveiller M. Valdemar, ç'eût été simplement assurer sa minute suprême, ou au moins accélérer sa désorganisation.

Depuis lors, jusqu'à la fin de la semaine dernière — *un intervalle de sept mois à peu près* — nous nous réunîmes journellement dans la maison de M. Valdemar, accompagnés de médecins et d'autres amis. Pendant tout ce temps, le somnambule resta *exactement* tel que je l'ai décrit. La surveillance des infirmiers était continuelle.

Ce fut vendredi dernier que nous résolûmes finalement de faire l'expérience du réveil, ou du moins d'essayer de l'éveiller ; et c'est le résultat, déplorable peut-être, de cette dernière tentative, qui a donné naissance à tant de discussions dans les cercles privés, à tant de bruits dans lesquels je ne puis m'empêcher de voir le résultat d'une crédulité populaire injustifiable.

Pour arracher M. Valdemar à la catalepsie magnétique, je fis usage des passes accoutumées. Pendant quelque temps, elles furent sans résultat. Le premier symptôme de retour à la vie fut un abaissement partiel de l'iris. Nous observâmes comme un fait très remarquable que cette descente de l'iris était accompagnée du flux très abondant d'une liqueur jaunâtre (de dessous les paupières), à l'odeur âcre et fortement désagréable.

On me suggéra alors d'influencer le bras du patient comme par le passé. J'essayai, mais je ne pus. Le docteur F... exprima le désir que je lui adressasse une question. Je le fis de la manière suivante :

— « Monsieur Valdemar, pouvez-vous nous expliquer quels sont maintenant vos sensations ou vos désirs ? »

Il y eut un retour immédiat des cercles hectiques sur les joues ; la langue trembla, ou plutôt roula violemment dans la bouche (quoique les mâchoires et les lèvres demeurassent toujours immobiles), et à la longue, la même horrible voix que j'ai déjà décrite fit éruption :

— « Pour l'amour de Dieu, vite ! Vite, faites-moi dormir, ou bien éveillez-moi ! Vite ! *Je vous dis que je suis mort !* »

J'étais totalement énervé, et pendant une minute, je restai indécis sur ce que j'avais à faire. Je fis d'abord un effort pour calmer le patient ; mais, cette totale vacance de ma volonté ne me permettant pas d'y réussir, je fis l'inverse et m'efforçai aussi vivement que possible de le réveiller. Je vis bientôt que cette tentative aurait un plein succès — ou du moins je me figurai bientôt que mon succès serait complet — et je suis sûr que chacun dans la chambre s'attendait au réveil du somnambule.

Quant à ce qui arriva en réalité, aucun être humain n'aurait jamais pu s'y attendre : c'est au-delà de toute possibilité.

Comme je faisais rapidement les passes magnétiques à travers les cris de : « Mort ! Mort ! » qui faisaient littéralement explosion sur la langue et non sur les lèvres du sujet, tout son corps, d'un seul coup, en l'espace d'une minute et même moins, se déroba, s'émietta, se *pourrit* absolument sous mes mains. Sur le lit, devant tous les témoins, gisait une masse dégoûtante et quasi-liquide — une abominable putréfaction.

Le passage Pommeraye

par ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

Le succès de « Clorinde » *dans* « Fiction » (1) *prouve qu'un écrivain même réputé « hermétique » comme Mandiargues peut parfaitement être apprécié d'un large public. Voici aujourd'hui un nouveau conte, extrait du recueil* « Le musée noir », *et dont les aspects sont typiques de la manière de l'auteur : un décor baroque décrit avec une minutie maniaque, une trame statique réduite à une succession de tableaux au ralenti, une ambiance floue évoquant l'hypnose, un érotisme latent et un prolongement cruel.*



Dans certains passages fameux, on sait que des animaux sans nom dorment sans inquiétude.
André Breton et Philippe Soupault.

UN ballon libre flottait au-dessus de Nantes à la fin de cette très belle journée de 14 juillet ; un ballon qui portait, comme une victime propitiatoire offerte en l'honneur de la fête nationale aux vents et aux marées, un aéronaute octogénaire dont tous les journaux du soir montraient le bon visage triste et doux, les yeux clairs, les cheveux blancs. Il y a quelque chose d'émouvant dans les deux mots de « ballon libre », un écho de cette jeune et populaire volonté de puissance qui poussait à l'action les hommes du dix-neuvième siècle. Je pensai au Nantais Jules Verne et aux gravures inoubliables qui ornent les volumes que nous lisions pendant notre enfance : à de longs vieillards maigres, barbus, ceinturés de cartouches, armés de gros revolvers Colt et de carabines à répétition, le regard flamboyant sous les bords démesurés d'un chapeau de feutre, la visière d'une casquette ronde, le bourrelet d'une toque velue ; identiques, toujours, qu'ils fussent en partance pour l'équateur, pour le pôle ou pour le centre du globe. « L'horizon, » prononçai-je tout haut, et je vis l'aurore boréale dans le ciel sombre de la Terre de Feu, le bord de l'horizon comme une ligne rougissante et la nuit qui allait descendre sur la ville.

Lentement, je montai la rue Crébillon, surpris de la trouver presque déserte à l'heure où elle est encombrée, d'habitude, par les promeneurs et par les élégantes nantaises. Ce vide fit que je remarquai ce qui d'au-

(1) Voir n° 81.

© 1946, *Robert Laffont.*

tres fois m'avait échappé : à gauche, et un peu en retrait de la rue Crébillon, il y a comme une très petite place, où s'ouvre l'entrée d'un passage qui est surmontée de cette inscription en caractères dorés sur fond noir : « *Visitez le passage Pommeraye* », tandis qu'une plaque de tôle, surgissant à l'extérieur, présente l'indication complémentaire : « *Touristes, ne passez pas à Nantes sans voir l'étalage d'Hidalgo de Paris, à droite, en haut de l'escalier, sur la galerie des statues.* »

Comment ne pas obéir à cette double et mystérieuse injonction qu'une grande main rouge, qui apparaît toute seule, l'index levé, dans l'ombre de la voûte, fait plus impérative ? La main est l'enseigne d'un gantier dont le négoce s'intitule assez curieusement « *Au Puits* », peut-être par une évocation de l'atmosphère aquatique qui est commune à toutes ces galeries vitrées, ou peut-être à cause de la construction particulière du passage Pommeraye, qui comprend deux étages réunis par un escalier profond et très incliné.

Lorsque l'on vient du dehors et du grand jour, il faut aux yeux quelque temps pour s'habituer à la quasi-obscurité de ce lieu couvert, puis l'on peut distinguer que la partie supérieure du passage est décorée de stucs assez jolis dans le goût de la fin du règne de Louis-Philippe ; des bustes, où la moisissure met une patine verdâtre, se détachent sur un fond de demi-rosaces ; tout cela est ruiné, effrité par places, et ces ruines semblent envahies d'algues dentelées, ou de fougères, ou de mousses, (sait-on quoi ?), tapissées d'une poussière bleue qui est comme un duvet très fin. Les contours des arcades, qui sont flous, cette végétation palustre, l'humidité, les teintes opalines et glauques, situent assez bien le passage Pommeraye dans les paysages abyssaux de « *Vingt mille lieues sous les mers* », où des scaphandriers, guidés par le capitaine Nemo, vont chasser tortues et requins entre les colonnades de l'Atlantide submergée.

Je m'étais arrêté près de l'entrée, devant la vitrine d'une agence de presse et de publicité où je regardais la photographie d'un giton travesti, coiffé à l'andalouse et souriant, rose à la bouche, sous le haut peigne et la mantille de dentelle noire. Dessous, une affiche annonçait : « *Rosalio ? Deux récitals de danse.* » A ce moment, déjà, il me sembla bien voir dans la glace le reflet d'une silhouette sombre derrière moi, quelque chose de fugitif et de vaguement menaçant comme la lente approche d'un très gros poisson noir que l'on distingue à peine derrière la vitre de l'aquarium, comme l'apparition du glanis, silure géant du lac de Morat, qui me remplissait d'effroi dans mes songes enfantins. Et qu'était-ce donc que ce sentiment de froid qui me prit entre les épaules, que ce poids terrible comme tout le poids du temps qui venait toujours aussi m'accabler à la fin de mes rêves ? Ainsi qu'en un mauvais rêve, cela disparut presque aussitôt, sans me laisser le moindre malaise, et je ne me retournai même pas tant cela avait eu peu de réalité ; mais je continuai d'avancer vers le fond du long vestibule, en passant devant un magasin d'articles pour fumeurs dédié « au Pacha », qui exposait de majestueuses pipes d'écume à têtes de lions.

Alors j'aperçus cette énigmatique galerie des statues, dont le nom évoquait pour moi une nécropole obscure habitée par d'immobiles formes blanches. Sous un toit en verrière, d'où tombait obliquement à cette heure tardive la lumière du plein jour, c'est un grand balcon rectangulaire qui entoure et qui domine un escalier rapide et très large que l'on voit s'enfoncer vers les profondeurs plus ténébreuses de l'étage inférieur. Quant aux statues, ce sont des figures moroses d'adolescents des deux sexes, espacées à de courts intervalles, qui ornent la balustrade en tournant le dos aux devantures des boutiques.

Un enfant nu, qui porte une torchère en équilibre sur son menton, dans une attitude que le gonflement des joues et l'expression stupidement passive du visage incliné en arrière font d'une obscénité assez évidente, garde le seuil de l'escalier. Trois files d'allégories garnissent les deux longues balustrades, et la plus petite, au fond de la galerie, où l'on distingue encore un autre enfant-lampadaire qui est le pendant du premier.

C'est comme un jeu d'énigmes : assise à côté d'une ancre sur un rouleau de cordages, la Navigation contemple le lointain d'un regard tout à fait blanc, qui va se perdre dans les infinis ; l'Agriculture repose sur une gerbe de blé, le Commerce sur un tas de sacs et de caisses ; cette jeune fille un peu lourde, tristement pensive, accoudée sur le torse brisé d'une statue d'Aphrodite, pourrait aussi bien représenter les Beaux-Arts, en général, qu'en particulier la Sculpture ou l'Archéologie, mais à coup sûr c'est l'Industrie que ce jeune garçon qui brandit un marteau de forgeron, et c'est probablement la Science que cette vierge à longues nattes, une coquille au creux de la main, qui semble avoir été abandonnée par un dieu volage entre un globe terrestre et une presse à imprimer. D'autres, plus fantaisistes dans le choix des attributs, ne laissent pas deviner leur identité. Des figures pareilles se répètent, sans que l'on comprenne pourquoi elles seulement, et pas toutes.

Mesquines créatures, un peu plus petites que le naturel, pâles, privées de sourire, enduites d'une sale couleur jaune crème tirant sur le vert, il se dégage de vous une désolation pas moins immense que d'un sérail de vieux enfants, d'enfants malades, d'enfants pauvres et souffreteux ; en même temps vous ne laissez pas d'être assez troublantes, sous les voiles qui couvrent à demi vos chétives nudités, par l'effet de cette curieuse atmosphère de mélancolie, de résignation et de repentir dans laquelle vous baignez, ainsi qu'un troupeau de beautés mornes jetées en costumes dans un brouillard de hammam pour une orgie de mardi-gras. Çà et là, sur une joue, un sein, une jambe, des taches d'humidité tirent l'œil comme les érosions suspectes de la chair, symptômes d'un mal occulte.

J'errai longtemps parmi les tristes figurantes de ce carnaval vaporeux, laissant au hasard le soin de diriger mes pas. Sans répit, quelques mots bourdonnaient dans ma tête : « Le fardeau du destin... », début d'une phrase, vague figure de rhétorique, ou bien quoi ? Et le destin, sphinx au désert grandiose et froid de l'existence, qu'avait-il à faire dans la

galerie des statues du passage Pommeraye, où je me trouvais en cet instant, face au « Cabinet dentaire moderne d'Hidalgo de Paris » ?

Une boutique autant absurde qu'insolite. Quantité de pancartes bariolées de couleurs chaudes, jaune, rouge, orange, y font éclater partout ce nom sonore, qui paraît bafouer la géographie : « *Chez Hidalgo de Paris* », et puis encore : « *C'est ici Hidalgo de Paris* », écrit en caractères placés verticalement les uns sous les autres comme dans les enseignes chinoises.

La devanture est un bazar capricieux où se mêlent des articles de parfumerie et des instruments de chirurgie dentaire avec les objets les plus disparates que l'on ait jamais pu réunir au service de la publicité. Une petite armoire vitrée contient en bel ordre, sur le brillant doucereux d'un capiton de satin rose, les moulages en cire de dents humaines rongées par tous les maux dont elles sont capables. Je remarquai aussi, avec l'admiration que l'on devine, cet ingénieux tableau-réclame pour le « Shampooing antiseptique Hidalgo spécial — à base de cellules capillaires organiques », qui présente à l'attention des chauves « quelques cas de pelade photographiés sur nos clients ».

Comme si ce n'était pas assez, quatre vitrines plates disposées contre la balustrade de la galerie renferment encore bien d'autres choses, que l'on s'attendrait bien moins encore à trouver dans un cabinet dentaire, si moderne fût-il. Je vins me pencher sur elles, et jamais de ma vie je ne contemplai plus riche collection de verres baveurs, de faux étrons, de pétards et de détonateurs entassés là pêle-mêle avec tout ce que l'on peut imaginer dans la catégorie de la farce et de l'attrape. Surprenantes merveilles, déjà leur nomenclature est une foire pailletée d'images trop suggestives pour que l'on puisse longtemps résister au désir de s'y perdre, et de se promener paresseusement dans cette cohue désordonnée, piaillante et fêtarde de vocables en liberté : machine infernale à faire éternuer, soulève-plat du diable, centimètre de l'amour, fluide de Satan, savon de l'assassin, chapeau serpent, coussin la colique, souris grimpeuse, bonbons mirobolants, cartes trompeuses, cigares et cruchons souhaits de mariage, paquets de cigarettes arroseurs, image mystérieuse, cigare volant, fil sans fin, gaufrettes caoutchouc, bombes surprise, fulminant grain d'argent, collant invisible, clous du diable, tire-bouchon du farceur, bouchon lance-eau, moutarde amora, étiquettes comiques, étoiles de la paix, cartes de visite rigolade, ciné mignon, thermomètre des amoureux, bûche fusée, insigne gicleur, clé du bonheur, bague électrique, bloc neigeux, dynamomètre digital, beurre consternation, et le cri du veau, et les amusettes liégeoises, et l'œuf de naja, et le passe-partout de la mariée, et le zouli ou le boa sénégalais.

Qui sont ces redoutables cosaques avec détonation, lesquels font une avant-garde d'honneur à la troupe pirouettante des morceaux de sucre fantaisie : le sucre de Cupidon, le sucre de don Juan et les bonbons fourrés de Cupidon « pour rendre amoureux, c'est fou comme rigolade », le sucre fleur des champs, le sucre œil du diable, le sucre mouche

nageuse, le sucre cafard, le sucre pieuvre, le sucre serpent de mer, le sucre de l'heureux pêcheur, le sucre grenouille et le sucre rainette, le sucre académique « qui contient une très jolie collection d'académies féminines », le sucre neige, le sucre pierre, le sucre poivre, le sucre serpentin, le sucre poisson rouge, le sucre liège, le sucre angora, le sucre nageur, le sucre tortue, le sucre éléphant, les sucres gages, le sucre au ruban, le sucre photographe, le sucre rossignol, le sucre torpille et le sucre du diable ? Enivrant répertoire, si vaste, si prodigue, que tous les petits prismes clairs dans leurs chemises de papier transparent me parurent à la fin composer une véritable apologie de l'amour, et qu'ils me laissèrent à peine la faculté de m'intéresser encore à quelques trouvailles aussi raffinées que la poudre des harems, la poudre attire-chiens et la poudre à faire miauler les chats.

Je n'avais plus aucune notion du temps écoulé depuis que j'étais entré dans le passage Pommeraye, depuis que le sourire de Rosalio s'était trouvé assombri de barbillons rencontrés à l'ordinaire autour de la gueule énorme du glanis, depuis que je m'étais égaré dans la procession des petites allégories maladives, depuis que m'était apparu le cabinet dentaire d'Hidalgo de Paris, où l'ange du bizarre en personne eût opéré sans me surprendre. Je me rappelais parfaitement la succession de ces rencontres, mais le sentiment de temps n'y intervenait pas davantage que dans une hallucination qui m'eût ainsi promené en un monde aussi extravagant, et où les extravagances se fussent déroulées avec autant de naturel qu'en celui-ci ; car rien non plus ne choquait ma raison, si toutefois c'était bien encore la raison qui gouvernait mon être. Et quand je relevai la tête, je ne m'étonnai pas de m'apercevoir que je n'étais plus seul. Une femme se tenait debout à côté de moi, sans que quoi que ce fût m'eût averti de sa présence ou de son approche ; une femme qui me considérait sans rien dire, que je n'avais sûrement jamais vue, qu'il me sembla pourtant reconnaître comme si je l'avais toujours connue. De cette femme, je ne vis d'abord que l'immense chevelure mouvante, tellement noire et tellement mate que c'était comme un plumage de suie flottant, au-dessus d'un dôme de craie, sur les souffles indécis d'une nuit de pleine lune, puis le visage m'apparut dans toute l'étrange beauté de son architecture idéale, cependant que d'un caractère qui m'était indiscutablement familier.

Où avais-je bien pu contempler cette figure à peine trop longue, pétrie délicatement dans une chair d'un blanc dénué de rose, avec des ombres entre le gris et le vert ; le contour harmonieux de ces tempes incurvées comme un bois de lyre, de ces joues aussi doucement arrondies que des pétales de tulipe, de ce menton à l'ovale tendu un peu plus que la moyenne ; la ligne de ce nez un peu aquilin, un peu busqué vers le bas sur des narines creusées largement et en même temps d'une si fine texture que je pensais à un ivoire convulsif ; surtout le dessin merveilleux de cette bouche renflée, arrogante, entrouverte, voluptueuse, et de ces lèvres minces et proéminentes autour d'une double barrière de

dents qui me blessaient comme des paroles offensives ? Pourquoi l'aspect légèrement oriental de ce visage ravissant me disait-il encore quelque chose de plus, et que me disait-il au juste ?

Je m'efforçai de poursuivre le lien qui m'attachait obscurément au présent phénomène, de remonter plus haut, de surprendre ce qu'il pouvait y avoir à l'origine de ce sentiment indéniable de « déjà vu » et même d'« enfin retrouvé » qui m'avait saisi dès le premier abord. Je cherchai dans mes souvenirs — sachant d'avance n'y rien trouver — et je n'y trouvai rien, en effet, qu'une vague ressemblance avec le visage de certaines statues de l'île de Chypre, avec celui du Saint Suaire qui est à Turin et avec ceux de la Judith et de quelques anges de Botticelli. Cependant je savais bien que mon émotion venait d'ailleurs, d'autres temps, d'autres milieux ; de régions et de circonstances maintenant oubliées, mais qui avaient eu pour moi une beaucoup plus considérable importance, et que je me sentais sur le point de redécouvrir. Dans la même seconde, il me semblait que cette proximité de ce que je désirais tant fût redoutable, et que j'étais sur le bord d'un abîme.

Le dos contre la balustrade, la femme restait immobile, figée dans une sorte d'offrande ou plutôt de prière muette. Ses yeux pesaient sur les miens en un regard dont les vagues, interrompues de petits clignements, m'enveloppaient et me pénétraient d'un continuel assaut. J'y lisais une chaude et trouble féminité, une insistance timide, de la passivité, de la tristesse encore et de la résignation ; toutes nuances qui faisaient ensemble une expression quelquefois déchiffrée dans les yeux de certains animaux herbivores, des cervidés, en particulier, et aussi de quelques bovidés exotiques.

Qui sait à quoi je m'attendais, si même je m'attendais à une chose concrète ? Dorénavant, les heures eussent pu passer rapides, en nous laissant nous enfoncer toujours plus dans notre contemplation mutuelle, jusqu'à un engourdissement de momies qu'on aurait retrouvées des années plus tard, caméléonesques, entre les statues lézardées du balcon et les moulages pourris du cabinet dentaire. Mais je vis soudain remuer en face de moi cette bouche écrasante. Ces belles lèvres bombées s'ouvrirent, hésitèrent, se renversèrent avec l'apparence du plus complet égarement, laissèrent s'échapper une seule parole que l'écho répercuta longuement dans le vide de la galerie déserte : « Echidna. » Ce fut la seule fois que j'entendis jamais cette voix et ce rauque accent septentrional, un peu chantant, issu comme avec effort d'une gorge serrée.

Dans un tel cri : « Echidna » — l'i profond et la dernière syllabe suspendue en l'air, le ch guttural comme un k — je retrouvai le plaisir mélancolique qui prend les hommes du Nord à prononcer les désinences en o ou en a de ces noms latins, italiens ou grecs : Sophia, Panthea, Claudio, Hermia, Honorio, Cassandra, Apollinia... qui les enchantent tellement parce qu'ils leur paraissent contenir la poésie entière des villes blanches devant la mer bleue, des plantes vertes enroulées autour des colonnes dorées, des ruines feuillues, des nécropoles et du paysage médi-

terranéen ; je retrouvai, dis-je, toute la mélancolie du midi chez les Anglais ou chez les Allemands, les désirs indéfinissables qui naissent par les belles nuits d'été sous les vents chauds du Sud, et le sentiment du vide et de la vanité de l'existence devant des cieux enfin sans nuages. Cependant, le regard qui appuyait sur le mien avec insistance me faisait comprendre que ce n'était pas là un nom botanique ou zoologique prononcé au hasard, l'évocation d'une plante grimpante ou d'un insecte chasseur, le rappel d'un souvenir littéraire, une réminiscence mythologique, ou simplement un soupir débordant de nostalgie, mais que j'y devais trouver quelque chose qui s'adressât d'une façon plus particulière à moi-même. Et j'hésitais s'il fallait entendre plutôt un appel au secours, une invitation, un avertissement ou une menace.

Les paupières de la fascinante créature s'agitèrent comme par un émoi malaisément contenu, et elle fut secouée d'un frisson qui faillit me pousser vers elle ; mais, après m'avoir considéré encore, elle me tourna le dos, puis se mit à marcher en balançant un peu, car ses pieds nus posaient sur de très hautes sandales à semelles de gomme. Je la vis se diriger vers le grand escalier où je la suivis, sinon malgré moi, du moins sans le vouloir absolument : il me semblait que ma volonté fût abolie, et que mes facultés d'observation s'en trouvassent augmentées proportionnellement. J'allais à quelques pas derrière elle, nous descendîmes ensemble les marches de l'escalier, nous passâmes devant l'embouchure latérale de la galerie Régner, nous parcourûmes la galerie basse du passage Pommeraye. Rien ne m'échappait du décor harassant que nous traversions. Je remarquais et je retenais, avec une sorte d'avidité frénétique, aussi douloureuse que cette exaltation de la vue qui accompagne souvent les névralgies faciales, tous les objets, toutes les pancartes, toutes les inscriptions dans les vitrines de toutes les boutiques. Des librairies entraient de force dans ma tête, avec les titres de plus de vingt ouvrages ; le cours de danse et de maintien de « Mademoiselle Robin, professeur diplômé », avec les portraits de ses plus jolies élèves. Ailleurs, des « meubles d'art », une foison de « terres cuites Grand Prix » qui représentaient chagrinement des nymphes en fuite, des colombes amoureuses, un pauvre lion maigre. Plus loin, ce fut un magasin de bandagiste, comme il s'en trouve dans presque tous les passages, qui m'accabla de corselets orthopédiques, de ceintures médicales, d'appareils herniaires, de cancers de Galien, d'éperviers pour les plaies du nez, de tétonnières pour les seins, d'attelles, de gantelets, de pelotes, de suspensoirs et de bas à varices. Enfin, et juste avant de sortir dans la rue de la Fosse, je vis la devanture d'un armurier dont il me fallut bien lire le nom sur la vitre, par-dessus les pistolets automatiques trapus, les fusils luisants et gras. L'armurier, c'est la dernière bulle qui s'échappe fragilement du passage Pommeraye, s'appelle Brichet.

Faisant alors un retour sur moi-même, je me sentis effrayé à l'idée de l'importance désormais acquise par tous les plus menus détails de cette sorte de diorama bizarre que je venais d'explorer ; détails fantas-

tiquement grossis par une attention morbide de ma part, comme si j'étais sur le point de ne plus jamais rien voir, et comme on l'imaginerait d'un condamné à mort qui regarde autour de lui, du haut de l'échafaud où l'ont porté ses derniers mouvements.

Hors du passage, l'air était aimable et tiède. De petits nuages roses dérivaient lentement au-dessus de la place de la Bourse ; trois ou quatre vieilles femmes, un vieux, dormaient sur les bancs d'un jardin public étroit et sali par les poussiers du voisin chemin de fer ; des chats jouaient dans les taches de soleil rétrécies que leur laissait l'ombre croissante ; à vue d'œil venait le soir : un beau soir, après la belle journée de 14 juillet.

L'atmosphère était si douce que, pendant une minute, je fus sur le point d'échapper à l'enchantement où m'avait jeté la sorcière brune, comme dans un filet de soie obscure qu'elle eût traîné avec moi derrière elle. Brève minute, où je ne sentis plus rien qu'une agréable impression de chaleur contrastant avec l'humidité de la galerie, une grande tendresse pour ces vieilles gens ainsi que pour ces chats au soleil, une plus grande lassitude encore et une complète absence de désirs. Peut-être, en cette minute-là, eussé-je vraiment pu me sauver, car je cessai de marcher et je m'étonnai de me trouver libre et indifférent dans un monde aussi banal qu'à l'ordinaire, mais la femme tourna la tête, et sans qu'elle eût même à revenir d'un pas dans ma direction, je fus de nouveau captif de ses yeux suppliants, de ses prunelles au gris ponctué de paillettes jaunes.

Nous repartîmes en suivant le quai de la Fosse. Insolite, au beau milieu de la ville, un train passa lourdement sur le quai derrière les grilles qui le bordent et que nous longions elle et moi. C'était un lent train de bestiaux et, tout près de nos têtes, de toutes les petites lucarnes des wagons, partaient les mugissements des bœufs emmenés à l'abattoir ; horribles à entendre dans le ferraillement des roues sur les rails, après le silence du passage et de la cité somnolente.

L'inconnue traversa le quai, prit le trottoir du côté des vieilles maisons, s'enfonça dans une ruelle, à droite, un peu plus bas que la rue Neuve des Capucins. Je voyais devant moi la chevelure se gonfler d'air marin et frémir comme un oiseau noir qui va prendre son vol, comme le jet d'encre de la seiche à l'intérieur duquel celle-ci se cache. Je ne vis plus rien, après un moment, que la tache opaque de la chevelure dansant par-dessus des murs gris et misérables, qui s'ouvraient et se refermaient sans cesse autour de nous à mesure que nous avancions.

Au fond d'une impasse, qui revient en demi-cercle se terminer dans la direction du quai, se trouve une maison qui paraît haute parce qu'elle est très étroite, et parce qu'elle n'a qu'une seule fenêtre par étage au-dessus d'une porte qui est étroite en proportion de la maison et qui est encadrée par deux harpies de pierre. C'est là que vint s'arrêter la créature étrange que je n'avais pu m'empêcher de suivre : précisément entre les deux harpies, dont les seins de femme retombaient flasquement sur des serres de vautour.

On n'eût rien aperçu de vivant, dans cet endroit désolé, que cette femme et moi, et encore un très petit chat jaune accroupi par terre auprès d'un pot de basilic depuis longtemps sec. Hâtivement, je m'approchai d'elle qui me tournait le dos :

— « Qui donc ? » m'entendis-je prononcer, sans bien reconnaître ma voix et sans savoir même ce que je voulais dire, comme si l'on m'avait réveillé en sursaut.

J'allais probablement toucher la robe de la femme, lui prendre la main, toucher sa chevelure ; j'allais la prendre dans mes bras et découvrir le plus beau secret de Nantes. Mais elle fit une brusque volte-face qui mit son visage un instant contre le mien, et alors je reculai devant l'expression de gêne, d'effroi ou peut-être d'horreur qui y était maintenant empreinte ; en même temps, ses bras me repoussaient loin d'elle. La porte s'ouvrit avec le déclic bref d'une trappe, et la femme s'engouffra dans un escalier qui montait en colimaçon resserré, où je me jetai après elle le plus vite que je pus. Déjà vacillante à notre première rencontre, la chevelure s'était complètement effondrée au moment du geste qui eût dû me chasser, et elle remplissait le boyau peu large de cet escalier éclairé par le haut, en faisant l'obscurité derrière elle, mais elle répandait aussi une bonne odeur de bête chaude et suante qui me laissait sur ses traces. Mes yeux gardaient encore une image extraordinairement vive de la femme telle que je venais de la surprendre, avec la honte ou la répulsion que j'avais cru lire sur son visage, avec la grimace barbare qui avait déformé sa bouche de nonne extasiée.

Ce fut au dernier étage que je l'atteignis, apparemment rendue, car je la saisis par le poignet sans qu'elle protestât ou se débattît de la moindre façon. J'entrai à son côté dans une chambre qui aurait été un miracle d'étendue, si des poutres, au plafond, n'eussent montré qu'elle empiétait simplement sur les maisons voisines. Trois grandes fenêtres étaient ouvertes à deux battants sur le port de Nantes, il était à peu près huit heures du soir, le soleil descendait derrière le pont transbordeur, le train de bestiaux était disparu dans les faubourgs et le silence était revenu. La femme noire ferma la porte derrière moi et mit le verrou, puis elle alla se blottir dans un coin de la chambre, où elle commença à pleurer sans faire presque aucun bruit. Des sanglots ravalés secouaient ses épaules maigres, tandis qu'elle me considérait avec un air de remords et de pitié obscure. Mais pourquoi me devenait-elle ainsi lointaine et pourquoi s'effaçait-elle de ma vue, pourquoi me fut-il tout à coup évident que, son rôle envers moi étant accompli, rien ne m'attachait plus à elle ? Je reprenais lentement mes sens, comme au sortir de quelque ivresse ou d'un évanouissement prolongé, et m'appliquais à bien examiner ce qui m'entourait dans le vaste local aérien où m'avait fourvoyé cette chasse, dont je ne savais plus si j'étais le traqueur ou le gibier.

Une longue table rectangulaire remplissait tout l'espace compris entre les fenêtres extrêmes. Dessus, je vis des linges maculés de taches brunes,

des poinçons, des aiguilles, des pinces coupantes, une collection de petits couteaux aux formes les plus insolites, mêlés à d'autres instruments en acier brillant qui m'étaient parfaitement inconnus. Sous la table, il y avait un grand coussin tout rouge et capitonné ; sur ce coussin, une bête très étrange qui me regardait tristement, et qui était en partie un porc et en partie un chat ; ou, plus exactement, qui me parut être un porc revêtu de la tendre fourrure des chats roses de Perse, privé de queue, doté d'une très grosse tête de chat, de belles moustaches, de belles oreilles félines, mais de pieds porcins et de petits yeux qui tenaient des deux animaux ensemble. La tristesse de ces petits yeux jaune d'or était effrayante, faisant penser à cette désolation si singulière qu'il y a toujours dans le regard des monstres. Je me souvins d'un très vieux mouton à six pattes que l'on montrait dans une baraque de la foire du Trône, et qui était comme l'image même du désespoir contemplé à travers tous les âges du monde.

Alors, seulement, parut l'autre créature, qui venait d'écarter les rideaux d'une alcôve où elle s'était tenue jusque-là ; sifflante, hautaine, dorée par le dernier feu du soleil, elle étendit vers moi son beau bras couvert d'écailles lisses, et la femme noire cacha dans ses mains ses yeux hagards. Dehors, un couple de grands albatros blancs traînaient sur le ciel mauve leur pesanteur inexorable. Il n'y eut plus en moi d'espérance, ni de crainte, ni même de doute, mais beaucoup de faiblesse et le sentiment d'une paix infinie. « Mon heure était arrivée », ces mots solennels, que je me répétais à voix basse, prenaient enfin la signification véritable qu'ils auront quelque jour pour chacun de ceux qui me liront. Résigné à tout ce qui devait être consommé sans retard, je m'avançai avec soumission vers celle qui me tenait prisonnier de son rayonnement vermeil, et qui, d'un ongle nacré, me montrait cérémonieusement la table draconienne et les fers déchirants préparés pour moi.



Ce manuscrit, rédigé par le célèbre homme-caïman et trouvé dans ses bagages peu de temps après sa mort, nous fut communiqué par un ancien capitaine au long cours qui promenait dans les villes de Bretagne une ménagerie de phénomènes. Le saltimbanque, quand nous le rencontrâmes, s'était grisé abominablement pour se consoler d'avoir perdu avec ce pensionnaire la meilleure attraction de son théâtre. Il avait recueilli l'homme-caïman, nous confia-t-il en un récit trop fantasque pour que nous puissions jurer de l'avoir parfaitement entendu, un lendemain de fête nationale, au petit matin, après une orageuse nuit de plaisir et sur les marches de l'escalier qui conduit au quartier réservé de Nantes. Roulé dans un morceau de tapis écarlate, jeté au ruisseau parmi les ordures coulant des lupanars, le monstre blessé poussait des vagissements qui l'avaient fait prendre, au premier abord, pour un enfant abandonné ;

soigné, il n'avait pas tardé à guérir, et s'était bien porté pendant plusieurs années, quoique d'une existence totalement privée de la parole et moins humaine que bestiale.

Tant de gens ont pu examiner l'homme-caïman que nous n'entreprendrons pas de décrire encore sa difformité. Nous ajouterons, seulement, que son gardien n'avait pas lu le manuscrit qu'il nous remit — il lit à peine — et qu'il nous affirma sur son honneur de vieux marin avoir vu maintes fois le phénomène, dans la caisse où il vivait, noircir des feuilles de papier d'emballage en crispant sa pauvre petite main palmée sur un stylographe-réclame d'une maison de pompes funèbres.



Vous pouvez vous abonner à "Fiction" en Suisse et en Belgique

TARIF DES ABONNEMENTS
payables en francs suisses

	Poste ordinaire	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois ...	10	13,50
1 an	19,50	26,40

NUMÉROS ANTÉRIEURS : *F 1,75 des n°s 1 à 78*
F 2 à partir n° 79

pour envoi recommandé ajouter 0,50 F par paquet de 1 à 20 exemplaires.

RELIURES : réduction 10 % aux abonnés.

1 reliure : 5,10 F ; 2 reliures : 10 F ; 3 reliures : 14,70 F

Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous reporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser à

M. VUILLEUMIER

56, boulev. Saint-Georges, GENÈVE

C. C. P. GENÈVE 1-6112

TARIF DES ABONNEMENTS
payables en francs belges

	Poste ordinaire	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois ...	115	157
1 an......	223	306

NUMÉROS ANTÉRIEURS : *F 20 des n°s 1 à 78*
F 22,50 à partir du n° 79

pour envoi recommandé ajouter 6 F par paquet de 1 à 20 exemplaires.

RELIURES : réduction de 10 % aux abonnés.

1 reliure : 60 F ; 2 reliures : 115 F ; 3 reliures : 170 F

Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous reporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser à

M. DUCHATEAU

226, avenue Albert, BRUXELLES

C. C. P. BRUXELLES 3500-41

Ils n'attendaient rien d'autre

(Non aspettavano altro)

par DINO BUZZATI

Après « Il était arrivé quelque chose » (1), *voici un second récit de Dino Buzzati, également extrait du recueil* « L'écroulement de la Baliverna » (*Robert Laffont*).

En rendant compte de cet ouvrage (2), *notre collaborateur Roland Stragliati notait, à propos de* « Ils n'attendaient rien d'autre », *que* « *l'on y retrouve le climat et l'insistante cruauté des mauvais rêves* ». *Comme beaucoup de nouvelles de Buzzati, cette histoire-choc roule en effet sur l'irruption du cauchemar dans un monde strictement réel et quotidien. Mais il ne s'agit pas d'un conte de terreur au sens étroit du terme. L'auteur cherche simplement à faire naître une angoisse morale, une oppression interne, devant l'aspect sournoisement monstrueux que prennent les choses qu'il décrit.*



IL faisait chaud. Après leur long voyage, toujours debout dans le couloir, Antonio et Anna parvinrent épuisés à cette grande ville où il allait leur falloir passer la nuit. Le train qui assurait la correspondance ne viendrait que le lendemain matin.

Ils sortirent de la gare et se trouvèrent sur une grande place brûlante. D'une main l'homme portait leur unique valise, de l'autre il soutenait Anna qui n'en pouvait plus, les pieds gonflés par la fatigue. Il faisait chaud. Et maintenant, trouver tout de suite un hôtel, se reposer!

Des hôtels, il y en avait une quantité aux abords de la gare. Et ils semblaient tous vides, à en juger par les fenêtres fermées, l'absence d'automobiles à l'arrêt et la solitude de leurs halls d'entrée. D'un coup d'œil, ils en choisirent un à l'aspect modeste. Il s'appelait « *Hôtel Strigoni* ».

Dans le hall, personne. Tout demeurait assoupi et immobile. Puis ils découvrirent le portier qui dormait derrière son bureau, affalé sur un fauteuil.

— « S'il vous plaît, » dit Antonio sans hausser la voix. L'autre ouvrit péniblement un œil, se leva avec lenteur, devint tout noir et immense.

Avant même qu'Antonio eût parlé, le portier secoua la tête ; et il considéra fixement le couple comme on regarde des ennemis.

(1) Voir « *Fiction* » n° 80.
(2) Voir n° 78, page 130.

© 1960, *Robert Laffont.*

— « Complet ! » annonça-t-il en montrant du doigt le plan de l'hôtel étalé sur son bureau. « Excusez-moi, mais il n'y a même pas un trou de souris... »

Il semblait prononcer avec lassitude une formule répétée sans interruption depuis des années et des années.

Il n'y avait pas de place non plus dans les autres hôtels. Pourtant les halls demeuraient vides, personne n'entrait ni ne sortait ; aucun signe d'humanité, aucun bruit ne venait des escaliers. Les portiers somnolaient pour la plupart, en sueur, le visage triste et renfrogné. Ils montraient tous le plan des chambres, pour bien expliquer qu'il ne restait pas le moindre petit réduit. Et tous regardaient le couple de la même manière.

Ils errèrent ainsi pendant près d'une heure dans les rues torrides, et leur fatigue croissait d'autant.

Finalement, au septième portier qui leur répondait encore non, Antonio demanda s'il n'était pas possible de prendre au moins un bain.

— « Un bain ? » fit l'autre. « C'est un bain que vous cherchez ? Mais alors, pourquoi n'allez-vous pas à l'*albergo diurno* (1) ? C'est tout près, à deux pas... » Et il leur expliqua le chemin.

Ils s'y rendirent. Anna montrait désormais un visage dur et se taisait, signes qu'elle était exaspérée. Ils trouvèrent enfin le grand écriteau polychromé à l'entrée du *diurno,* l'escalier qui y menait. Là non plus, ils ne rencontrèrent personne.

Mais, dès qu'ils furent descendus, le découragement les prit. Devant les deux guichets où le mot « *bains* » était écrit, ils aperçurent une longue file d'attente. D'autres gens, qui évidemment étaient déjà munis de leur ticket d'entrée, attendaient eux aussi, assis et bavardant.

Il y avait un guichet pour les hommes, l'autre pour les femmes.

— « Mon Dieu, je n'en puis plus, » dit Anna.

— « Courage ! » répondit Antonio. « Nous allons d'abord nous rafraîchir un peu et puis, si Dieu le veut, nous trouverons un hôtel. »

Ils se mirent donc à la queue.

Même là, l'air était humide et oppressant, empli des vapeurs chaudes qui venaient des salles de bain. Antonio s'aperçut bien vite que les personnes assises les examinaient tous les deux, et plus particulièrement Anna : elles jetaient un bref coup d'œil et se mettaient à jacasser à voix basse. Sans malice, à ce qu'il semblait, puisque personne ne souriait.

Anna avançait plus rapidement que lui. Il la vit, au bout d'une demi-heure, qui le dépassait et s'approchait enfin du guichet. La jeune femme, quand ce fut son tour, déposa un billet de cent lires sur le guichet.

A cet instant Antonio fut distrait par une brève prise de bec entre celui qui le précédait et l'employé des bains. L'employé n'avait pas de monnaie, l'autre n'avait que des billets de mille.

— « Je vous en prie, mettez-vous de côté, laissez passer les autres... »

Ils discutaient à voix basse, comme s'ils craignaient d'être entendus. Enfin l'homme s'effaça en bougonnant, et laissa la place à Antonio.

---

(1) *Albergo diurno :* emplacement, le plus souvent au sous-sol des gares, où l'on peut à toute heure du jour prendre un bain, se restaurer, se faire coiffer.

Celui-ci s'aperçut seulement alors qu'Anna discutait à son tour au guichet voisin. Elle avait le visage enflammé soudain, et cherchait anxieusement quelque chose dans son sac.

— « Tu as perdu ton argent ? » demanda-t-il.

— « Non, mais ils veulent les papiers d'identité ici ! Et je ne parviens plus à retrouver ma carte ! »

— « Dépêchez-vous, monsieur, » murmura l'employé, encourageant Antonio. « Un bain ?... Quatre-vingts lires... »

— « Et il faut mes papiers ? »

L'employé eut un vague sourire.

— « Je pense bien... » répondit-il avec un rien de sous-entendu.

Antonio lui montra sa carte d'identité, dont l'autre recopia les numéros sur un registre.

Pendant ce temps, par la faute d'Anna, la file d'attente au guichet des femmes se trouvait bloquée et un murmure de protestations commençait à en sortir. Jusqu'à ce qu'une voix aigre s'élevât de derrière le guichet.

— « Mademoiselle, si vous n'avez pas de papiers, allez-vous-en, s'il vous plaît. »

— « Mais je ne me sens pas bien, j'ai besoin... » insistait Anna, souriant avec peine, pour l'apitoyer. « Ce monsieur, là, me connaît bien, et il a ses papiers... »

L'employée lui coupa la parole.

— « Je n'ai pas de temps à perdre. Faites-moi le plaisir... »

Antonio vint tirer doucement la jeune femme par le bras. Alors elle perdit tout son calme.

— « Quelles façons ! » cria-t-elle à l'employée. « On n'est tout de même pas des criminels ! »

Sa voix haute tomba avec éclat dans le silence général. Tout le monde se retourna, stupéfait, et les papotages reprirent avec force.

— « Ah ! ça devait arriver, bien sûr ! » disait Antonio. « Et maintenant, comment vas-tu faire ? »

— « Qu'est-ce que j'en sais ? » fit Anna au bord des larmes. « On ne peut même pas prendre un bain dans cette maudite ville... Toi, au moins, est-ce que tu l'as, ton ticket ? »

— « Moi, oui... Tiens, on va essayer quelque chose : tu n'as qu'à prendre ma place... »

Ils s'approchèrent de la femme qui percevait les tickets à l'entrée des bains, appelant d'une voix rauque les numéros au fur et à mesure.

— « Je vous en prie, » dit Antonio suppliant. « J'ai déjà pris mon ticket, mais je dois m'en aller... Mademoiselle ne pourrait-elle pas l'utiliser ? »

— « Certainement, » répondit la femme. « Elle n'a qu'à se rendre au guichet des réclamations, faire noter les numéros de sa carte d'identité... »

— « Ecoutez, » intervint Anna. « Soyez gentille... je l'ai perdue, ma carte d'identité !... Laissez-moi prendre mon bain quand même... je ne me sens pas bien... regardez mes chevilles... »

— « Mais je ne peux pas, mon enfant, » répliqua la préposée aux bains. « Si on s'en apercevait, c'est moi qui aurais des ennuis, sinon vous pensez bien... »

— « Allons nous-en ! » s'écria Antonio, exaspéré à son tour. « C'est une vraie caserne ici ! »

Tous les regards étaient plus que jamais concentrés sur le couple, et quand les deux jeunes gens s'approchèrent de l'escalier qui remontait à l'air libre, le murmure général se tut pour un instant.

— « Oh ! asseyons-nous quelque part, je t'en supplie, » se lamentait Anna. « Je n'en puis plus de rester debout... Tiens, regarde : un jardin ! »

La rue débouchait en effet sur un jardin public qui semblait, de loin, presque désert. En réalité les bancs bien ombragés étaient tous occupés. Ils durent se contenter d'un siège à moitié protégé par une branche. Dès qu'elle se trouva assise, la première chose que fit Anna fut d'enlever ses chaussures. Tout autour les cigales chantaient dans la poussière et la désolation.

Un peu en retrait, devant eux, ils aperçurent une grande fontaine circulaire, avec un jet en plein milieu. Cet endroit avait beau se trouver exposé au soleil, c'était dans tout le jardin le seul où la foule se pressait. Des femmes et même des hommes d'âge mûr, assis sur le rebord, plongeaient dans l'eau leurs mains pour les rafraîchir. Et, au milieu de la fontaine, toute une bande turbulente et hurlante de gosses à moitié nus jouaient avec des petits bateaux. Ils barbotaient, heureux, s'éclaboussant à qui mieux mieux, certains plongeant même dans l'eau tout habillés, soudain sourds aux appels de leurs mères.

Des vapeurs cotonneuses stagnant au-dessus de la ville — elles provenaient peut-être des rizières en putréfaction des environs — faisaient comme un rideau qui retenait les rayons du soleil. Mais la chaleur n'en était que plus pesante.

— « Oh ! regarde... de l'eau ! » dit soudain Anna. « Attends-moi un instant... » Et laissant ses chaussures, sans qu'Antonio eût même la possibilité de la retenir, elle se dirigea vers la fontaine en souriant, s'excusa près des gens qui se trouvaient sur le bord, enjamba ce dernier et pénétra dans l'eau en soulevant légèrement son jupon.

— « Ah ! quel soulagement ! » cria-t-elle à Antonio qui s'était aussitôt approché avec la petite valise et les chaussures.

De l'eau, où ils cherchaient un réconfort, les regards de la foule se portèrent sur cette belle fille, la jaugeant. Les têtes, l'instant d'avant somnolentes et inertes, s'animèrent en des conversations passionnées. Puis une voix forte, bien timbrée, s'éleva.

— « Mademoiselle, veuillez revenir, la fontaine est réservée aux enfants ! »

C'était une femme d'une quarantaine d'années, une bonne grosse ménagère au visage énergique.

Mais Anna se trouvait trop heureuse dans l'eau. Perdue dans le vacarme que faisaient les enfants, elle n'entendit pas cet appel.

« Mademoiselle, » répéta la femme avec encore plus de force. « Faites attention : on ne peut entrer dans la fontaine. Elle est réservée aux enfants ! »

D'autres femmes firent aussitôt des signes d'approbation.

Anna se retourna, étonnée, le visage encore épanoui.

— « Enfants ou pas, » répliqua-t-elle, « j'ai besoin de me rafraîchir un peu, si vous le permettez ! »

Le ton était cordial, avec un accent faussement cérémonieux, mais blagueur en réalité. Puis elle s'avança vers le milieu de la fontaine, là où l'eau devenait progressivement plus profonde.

Une autre femme, au visage rusé, agita les mains en l'air.

— « Cette fontaine est aux enfants ! » criait-elle. « Avez-vous compris ? Aux enfants ! »

D'autres firent écho.

— « Sortez de la fontaine ! Dehors ! Elle est réservée aux enfants ! »

Et même les gamins, pour qui cela n'avait eu d'abord aucune importance, se mirent à regarder la jeune fille qui se trouvait au milieu d'eux. Ils interrompirent leurs jeux, comme s'ils attendaient quelque chose.

— « Revenez ! C'est interdit ! Dehors ! »

Anna se trouvait déjà presque sous le jet d'eau, là où les enfants étaient le plus nombreux. L'eau lui arrivait aux genoux. Ces cris la firent se retourner de nouveau et, chose étrange, elle ne vit pas à quel point le visage des femmes alentour s'était transformé : elles suaient toutes, semblaient frappées d'apoplexie, en proie à une indicible colère, un pli odieux abaissant la commissure de leurs lèvres. Elle ne vit pas, elle n'eut pas peur. « Eh ! » répondit-elle, faisant d'une main un geste d'impatience et d'ennui.

Sur le bord de la fontaine, Antonio pour éviter toute dispute lança d'un ton accommodant :

— « Anna, Anna, reviens maintenant. Tu t'es suffisamment rafraîchie ! »

Elle comprit qu'Antonio avait honte d'elle, qu'il justifiait en quelque sorte les cris des femmes. Elle lui répondit, en sautillant dans l'eau comme une gamine :

— « Non, non, encore un moment ! »

Elle n'allait tout de même pas laisser le dernier mot à ces sorcières !

Clac ! Quelque chose de grisâtre vola au-dessus de l'eau et, aussitôt, le dos d'Anna fut souillé d'une grande tache de boue qui dégoulina le long de sa robe bleue à fleurs. Qui avait fait cela ? Une des femmes, vulgaire mais belle, grande, robuste, avait soudain plongé sa main dans l'eau pour y ramasser de la boue. Et puis elle l'avait lancée.

Ce fut un concert de rires et de cris.

— « Dehors ! Sortez de la fontaine ! Dehors ! »

Il y avait même des voix d'hommes maintenant. Tout ce beau monde s'énervait : joie d'humilier cette arrogante jeune fille dont l'allure et l'accent montraient bien qu'elle était étrangère à la ville.

— « Lâches ! » cria Anna, en se retournant d'un bloc. Et elle tentait d'enlever avec son mouchoir cette plaque de boue. Mais la plaisanterie avait plu. Un nouveau jet vint la toucher à une épaule, un troisième au cou sur le bord de sa robe. Elle était devenue une cible.

— « Dehors ! Dehors ! » criait-on avec jubilation. Et un immense éclat de rire les secoua tous quand une belle poignée de boue vint s'aplatir sur une oreille d'Anna, lui salissant tout le visage. Ses lunettes de soleil volèrent, puis disparurent sous l'eau. Sous la tempête, la jeune fille tentait de se protéger, haletante, criant des phrases incompréhensibles.

Antonio intervint. Mais, ainsi qu'il arrive quand on se trouve trop ému, il prononça des mots sans suite.

— « Je vous en prie, je vous en prie ! » commença-t-il. « Laissez-la ! Que vous a-t-elle fait, je vous en prie !... Je vous dis que... Ecoutez... Je vous conseille... Anna, Anna, reviens immédiatement ! »

Antonio était d'une autre région et tous les gens de l'endroit parlaient dans leur dialecte. Ses paroles rendirent un son curieux, presque ridicule.

Juste à côté de lui, quelqu'un se mit à rire.

— « Je vous en prie, hein, je vous en prie ? »

Et il le tournait en plaisanterie. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, en canotier, au visage pointu et fourbe d'apache.

Les lèvres d'Antonio se mirent à trembler.

— « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

Mais dans le même instant, il entrevit une femme, le bras levé, qui s'apprêtait à lancer encore de la boue. Il la serra au poignet, les doigts de la femme se desserrèrent, laissant tomber la boue.

— « Avec les femmes, hein ? Tu t'en prends aux femmes ? » railla le jeune homme au canotier. « Tu es peut-être son petit ami ? »

Il vint tout contre lui, menaçant, mettant une main tout très du visage d'Antonio pour le braver. Antonio voulut le repousser d'un coup de poing. Mais son poing glissa et frappa maladroitement l'autre sur une épaule.

Le jeune homme ne broncha même pas. Il riait, semblant s'amuser énormément : et il commença à sautiller, un peu plié en avant à la façon des boxeurs, faisant des moulinets avec ses poings.

— « Viens-y, je t'en prie, viens-y ! »

Il allongea le bras gauche. Lentement, semblait-il, sans ardeur. Pourtant Antonio, Dieu sait comment, ne parvint pas à l'éviter. Cela semblait un coup de poing pour rire, un petit coup en direction du foie. Mais aussitôt, le souffle coupé, il ressentit une épouvantable douleur qui lui tenait les entrailles : profonde, nocive, dangereuse.

— « Je vous en prie, je vous en prie ! » ricanait l'autre, se moquant

à nouveau. Il allongea l'autre bras. Son poing ne fit que l'effleurer, semblait-il encore. Mais un instant plus tard, Antonio se plia en deux, gémissant. Et il se sentit en proie à une horrible nausée. Il ne vit plus qu'une grande confusion d'ombres. Il recula jusqu'à l'arbre le plus proche pour s'y appuyer.

Quand il revint à lui, quelques secondes à peine plus tard, quelque chose de nouveau était en train de se passer à la fontaine.

Anna n'avait toujours pas quitté le centre. Barbouillée de boue, le visage grimaçant d'angoisse, elle tentait parfois de se protéger avec les mains, et parfois de lancer de l'eau à ses persécuteurs. Mais elle se remuait avec gêne, comme si soudain une immense fatigue l'avait prise. Elle était allée se mettre au milieu des enfants, pensant que les mères l'épargneraient enfin, par crainte de les toucher aussi.

— « Antonio, Antonio ! » criait-elle. « Regarde en quel état ils m'ont mise ! Seigneur, à quoi m'ont-ils réduite ! » Elle répétait mécaniquement ce cri, incapable semblait-il de rien dire d'autre.

— « Dehors ! Dehors ! Va-t'en de là ! Attrape !... Dehors !... Tu es salie, hein, tu es souillée ?... Dehors, dehors !... Et toi, mon petit chou, viens ! Viens !... Venez par ici, les enfants ! » criaient les femmes. Et les enfants commencèrent à se retirer, laissant Anna toujours plus seule.

Désormais, même si Anna se décidait enfin à sortir, les choses se compliqueraient. La laisserait-on passer ? Ne s'acharnerait-on pas encore ? Soudain les cigales des arbres environnants se mirent à crisser avec encore plus de vigueur, comme si quelque panique venait de s'installer entre les feuilles. Au même instant un garçonnet de huit à neuf ans, excité par les cris, s'approcha d'Anna en tenant en l'air son rudimentaire bateau de bois. Quand il fut près d'elle, sans un mot, il lança son jouet de toutes ses forces sur un des tibias de la jeune fille. La quille, renforcée par une lame de fer, vint frapper l'os d'un coup sec.

Bien des choses peuvent arriver en une minute ou deux, les êtres humains parviennent à faire bien des choses vraiment en un si bref instant, même lorsqu'il fait trop chaud et que les lourdes émanations des rizières pourrissent au-dessus de la ville, rendant odieuse la vie. Un cri voulut jaillir de la gorge de la jeune fille : mais ce ne fut qu'un souffle sans bruit, une sorte de sifflement. Dans sa terreur, elle prit furieusement l'enfant à bras le corps, le jetant de tout son long dans l'eau. La tête disparut pour un instant.

Un hurlement de bête, horrible, répondit aussitôt de la terre ferme.

— « Elle assassine mon petit ! Elle assassine mon petit ! A l'aide ! A l'aide ! »

N'avait-on pas trop chaud ? Le prétexte était merveilleux. Rien n'empêchait désormais de montrer le fond de son âme : l'affreux relent de méchanceté qui s'y tapit depuis des années et dont personne ne soupçonnait la présence. Une agitation frénétique s'empara des femmes. Celle qui avait un visage de fouine se mit à sautiller, tournant sur elle-même et criant à tue-tête : « Elle martyrise l'enfant ! »

A quelques dizaines de mètres, Antonio haletait encore sous la douleur qui tardait à s'éteindre. Il ne fit qu'entrevoir la scène, sans comprendre. Mais il se rendit compte que les gens ne s'exprimaient plus de la même façon. Jusqu'alors il les avait entendus parler le dialecte habituel du pays. Maintenant les bouches semblaient curieusement se gonfler, se tordre, et d'autres mots en sortaient, des sons rauques et informes : on eût dit non pas des mots, mais un écho abject venu des plus profondes bouches d'égout de la ville. L'ignoble voix des antiques bas-fonds revenait soudain à la surface, chargée de tous les crimes. Antonio se retrouva au milieu d'étrangers, dans une terre lointaine, inconnue, inexplicable, féroce.

Et les hurlements continuaient de croître. Et la foule, escaladant le rebord de la fontaine, se jetait dans l'eau. Cela fit une masse informe. Puis tout le monde sortit à la suite d'Anna, brutalement tenue par deux ou trois femmes qui la battaient. Elle était sale, souillée, toute défaite, ébouriffée, son visage avait pris une teinte terreuse et son regard une angoisse mortelle. Pleurait-elle ? Sanglotait-elle ? Criait-elle ? Les hurlements de la foule couvraient sa voix, on n'en pouvait rien entendre. Elle trébuchait parfois sous les coups, mais les autres l'entraînaient, lui serrant les bras derrière le dos. Où la conduisait-on ?

Antonio regardait avec effarement. Autour de lui ce n'étaient que visages durcis par la haine, regards mauvais qui le fixaient. Le cœur battant, il courut à la recherche des gendarmes. Une nouvelle explosion de vociférations lui parvint tandis qu'il s'éloignait. Il lui sembla qu'on criait : « *Dans la cage !* » Mais peut-être avait-il mal entendu. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

Il n'avait pas fait deux cents mètres qu'il aperçut deux gardes municipaux venant à sa rencontre, attirés par tout ce bruit. Mais sans aucune hâte. Il leur cria, et les mots peinaient à sortir de sa gorge :

— « Vite, je vous en prie ! Ils sont en train de tuer une jeune fille ! Ils l'ont prise, il l'emportent ! »

Les deux hommes le regardèrent avec stupeur, comme s'ils ne le comprenaient pas ; ils ne hâtèrent même pas l'allure. La horde des femmes qui traînaient Anna venait pourtant à leur rencontre. La jeune fille n'était plus qu'une loque, elle semblait ivre.

— « Maman, maman ! » répétait-elle sans arrêt. Et les autres la poussaient comme une bête de somme.

Un autre groupe suivait, composé en majorité de femmes qui portaient en triomphe un petit enfant. C'était le garçon qu'Anna avait jeté dans l'eau. Sa mère lui caressait les jambes.

— « Tonino ! Mon cœur ! » criait-elle. « Mon trésor ! Cette cnn qui lev mmmmmmmm ! » Tout se mêlait dans un beuglement incompréhensible.

Les autres femmes opinaient de la tête, battant des mains, et puis l'une d'elles courait rejoindre Anna, la frappait avec ses poings, cherchant à lui faire le plus de mal possible.

Mais qu'attendaient donc les gendarmes ? D'un pas incertain, ils s'étaient mis à côté du cortège, faisant d'étranges gestes des mains. Un petit bonhomme bossu vint vers eux.

— « On l'a prise ! » expliqua-t-il en haletant. « Elle voulait mmegh n enf ghh mmmm mmmm ! » Lui aussi se mettait à confondre tous ses mots dans un affreux beuglement.

Les policiers pâlirent. L'un d'eux se retourna alors vers Antonio, comme pour s'excuser. Mais le visage défait du jeune homme sembla le rappeler à son devoir. Il fit un signe à son collègue pour lui indiquer que c'était le moment d'agir. Il prit une des femmes par le bras.

— « Un instant, un instant ! » ordonna-t-il d'une voix mal assurée.

La femme ne se retourna même pas. Une force profonde, immense, aveugle, la poussait comme les autres. Tout le monde parlait à la fois. Le policier lâcha sa prise. Des nuages de poussière soulevée par tous ces pieds en marche se mêlaient à des relents pestilentiels.

On entraînait Anna vers le vieux château qui se dressait au bout du jardin. Là, pendue au-dessus du pont-levis, soutenue par une sorte de treuil, se trouvait une petite cage en fer, sans doute réservée jadis à l'usage des condamnés au pilori. Ainsi plaquée contre le mur, elle semblait une gigantesque chauve-souris.

La foule se massa en cet endroit, cachant complètement Anna, puis la cage se mit à osciller, descendant par à-coups. Les hurlements prirent un ton de triomphe. Quelques minutes encore, puis les câbles se tendirent, et la cage remonta contenant une créature humaine : vêtue de bleu, agenouillée, secouée par des sanglots, les mains accrochées aux barreaux. Et des centaines de bras vengeurs se tendaient, lançant vers elle n'importe quel projectile.

Mais quand elle se trouva à un mètre environ au-dessus de leurs têtes, la vieille crémaillère se mit à grincer et céda, laissant tourner à vide la roue de bois. Les câbles filèrent, la cage tomba de l'autre côté du pont, dans les fossés noir du château. Alors la mécanique résista soudain en crissant et la cage s'arrêta, battant contre le mur extérieur du fossé, quatre mètres au-dessous du niveau de la terre. La populace se mit à hurler, de crainte d'être frustrée. C'était à qui se précipiterait vers la rampe de fer longeant le fossé, pour se pencher, regarder en bas. Certains se mirent à cracher en direction d'Anna.

On pouvait voir tressaillir les maigres épaules de la jeune fille, la tête affaissée. Sur ses cheveux défaits pleuvaient la terre, la boue, les détritus.

— « Regardez-la, regardez-la ! » criait la foule. « Elle n'a même pas les cragghh cragghh guaaaah ! » Et on portait de nouveau en triomphe le petit Tonino qui, n'y comprenant rien, regardait autour de lui avec épouvante.

Antonio parvint enfin à rejoindre à son tour le parapet. Il pouvait voir la cage maintenant.

— « Anna ! Anna ! » appela-t-il au milieu du vacarme. « Anna ! Anna ! C'est moi ! »

Il appela par trois fois, puis quelqu'un lui toucha l'épaule. C'était un monsieur d'une cinquantaine d'années, aux allures désolées. Il secouait la tête.

— « Non, non, » disait-il (et Antonio lui fut reconnaissant d'entendre quelqu'un parler enfin normalement) « je vous en prie, n'en faites rien ! »

Antonio s'intriguait.

— « Quoi donc ? Quoi donc ? » balbutia-t-il.

L'autre secoua de nouveau la tête, mit un doigt à ses lèvres pour recommander le silence.

— « N'en faites rien, non... Mieux vaut vous en aller, il fait chaud ici, beaucoup trop chaud... »

— « Je... ? Je... ? » Antonio, tremblant, aperçut alors six à sept visages horribles, tendus vers eux pour écouter. Il s'éloigna du parapet.

Le crépuscule approchait, sans rien rafraîchir ni rien apaiser. Peu à peu les cris diminuaient ; il ne resta qu'un murmure sourd, profond, planant sur cette foule penchée à la rampe de fer sans en bouger. Un peu à l'écart, les deux gendarmes faisaient nerveusement les cent pas. Attendaient-ils le départ de la foule ? On leur en avait peut-être donné la consigne en haut lieu, pour éviter tout désordre.

— « Mon Dieu, quelle horreur, » murmurait Antonio en cherchant de nouveau à rejoindre la balustrade. Il y parvint au bout de quelques minutes. Mais assez loin de la cage. Il essaya malgré tout d'appeler : « Anna ! Anna ! »

On le frappa d'un coup à la nuque. C'était encore le jeune homme au canotier.

— « Tu es là ? Tu es là, toi ? » dit celui-ci avec un sourire empoisonné. « Cela ne te suf sff cedinn mm caaaahhhggg ! »

— « C'est le complice, arrêtez-le ! Faites-lui guisc guisc ellèh... mmm... mmmmm ! » cria la foule.

— « Lui aussi ! » proposa quelqu'un.

— « Lui aussi ! » répondit la foule.

Antonio voulut s'enfuir. On l'arrêta, on le retint. On lui lia les mains, on le renversa de l'autre côté de la balustrade, attaché au-dessus du fossé, retenu par une corde. On le fit descendre le long de la muraille jusqu'à la cage : et là, on lâcha prise. Il tomba d'un bloc dans la cage, broyant un pied d'Anna qui ne broncha même pas. Un nouveau meuglement sauvage tonna au-dessus d'eux. La lumière du jour commençait à disparaître.

Antonio, après s'être difficilement détaché de ses liens, étreignit la jeune fille aux épaules, sentant sous ses doigts les immondices qui la souillaient. Anna continuait de baisser la tête. « Maman, Maman... » répétait-elle en une litanie inexpressive. Puis elle se mit à tousser et secoua la tête. Là-haut, on hurlait toujours.

La plupart des gens, rassasiés, commençaient à s'en aller. Les oiseaux de nuit piaillaient autour du château. La trompette du couvre-feu égrena ses notes dans une lointaine caserne. Le soir tombait sur la ville poussiéreuse. Mais une petite vieille apparut, tenant un gros paquet. Elle riait, joyeuse.

— « Tonino ! Tonino ! » clamait-elle en désignant son paquet comme s'il contenait une chose merveilleuse. La foule lui laissa le passage.

Quand elle fut près de la balustrade, la vieille ouvrit son paquet, montrant un petit vase de nuit. Elle l'abaissa pour bien faire voir ce qu'il contenait. « Tonino ! Tonino ! » répétait-elle, en désignant le vase.

Puis elle se pencha, tendit le bras au-dessus de la cage, visant bien.

« Ils ne le méritent même pas ! » dit-elle, et les excréments tombèrent, avec un bruit mou, sur les épaules d'Anna. Mais la jeune fille ne réagit pas, ne protesta pas. On n'entendit que sa toux, profonde et sèche, rauque.

Il y eut un moment d'indécision dans la foule. Puis la vieille s'en alla en ricanant, et tout le monde se mit à rire aussi.

Dans le silence qui suivit, un faible chant s'éleva du petit mur du fossé contre lequel la cage se trouvait appuyée : l'appel d'un grillon. *Cri-cri...* Il semblait s'approcher.

Au travers des barreaux, Anna tendit lentement une main tremblante vers le grillon, comme pour lui demander son aide.



Ce numéro de

Fiction

ne vous aurait coûté que

1,40 NF

si vous étiez abonné

(*VOIR TARIFS D'ABONNEMENT EN PAGE 1.*)

Nuits d'enfer

par JEAN-JACQUES OLIVIER

A côté de récits symboliques et colorés, aux développements poussés (1), Jean-Jacques Olivier nous a donné aussi des contes brefs, pareils à de simples interludes fantastiques (2). Dans ce dernier genre, voici un épisode inquiétant, qui semble la transcription directe d'un cauchemar.



MES pas résonnaient dans la nuit glacée. Les clartés chiches des lampadaires rendaient la nuit plus froide encore. Les rues étaient désertes et la ville dormait d'un sommeil lourd et menaçant. Soudain j'entendis derrière moi une cavalcade effrénée, un claquement de hauts talons. Une femme déboucha d'une ruelle, à cinquante mètres devant moi. Elle poussa un hurlement et se précipita dans ma direction. Je pus voir que c'était une créature d'une grande beauté, aux cheveux blonds très longs, dont la robe était déchirée, déchiquetée. Derrière elle, une forme humaine bondissait, haletante, en émettant des grondements sourds de bête. La femme courut vers moi en hurlant de terreur et me renversa à moitié en s'accrochant à mon veston. Puis, rejetant la tête en arrière, dans une ultime convulsion d'horreur, elle s'évanouit et glissa lentement vers le sol.

L'homme qui la poursuivait s'était arrêté à quelques mètres de moi et grognait sourdement, du fond de la gorge. Ses yeux brillaient étrangement comme ceux d'un loup, sa chevelure était hirsute et un peu de bave coulait aux commissures de ses lèvres. Il me sembla que ses oreilles pointaient plus qu'il n'est normal. Soudain il poussa un grondement sauvage qui découvrit sous des lèvres épaisses une denture de carnassier dont les canines saillaient aux coins de la bouche — ou devrais-je dire de la gueule ? L'homme avança d'un pas, les bras écartés, les mains légèrement ouvertes... des mains poilues, aux ongles démesurés.

Le loup-garou fit encore un pas vers moi. Je sortis la main droite de ma poche, et du pouce fis jouer la lame de mon couteau qui s'ouvrit avec un claquement sec, accrochant au passage un rayon de lune. La bête s'arrêta, les yeux fixés sur mon arme. Je fis un pas vers elle et elle gronda, de nouveau.

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 36 : « *La nuit de Chance* »; n° 39. « *Le voleur de rêves* » ; n° 70 : « *L'œil de Bouddha* ».
(2) Voir n° 48 : « *Le miroir* » ; n° 58 : « *La fin d'un monde* ».

La voix de la femme retentit derrière moi, rauque, excitée :

— « Tue-le, tue-le, tue-le !... »

Le loup-garou se jeta sur moi et tout se déroula en un éclair. Mon bras fendit l'air, la lame brilla, puis s'enfonça dans le ventre de la bête. En même temps je rompis, d'un pas de côté, sans pouvoir éviter un coup de griffe qui me laboura profondément la joue.

Le loup-garou avait poussé un hurlement de douleur et il s'écroula sur le sol, secoué de soubresauts.

La femme cria de la même voix envoûtante :

— « Achève-le, tue-le, tue-le !... »

Et comme je restais sans bouger, hébété, contemplant l'agonie du monstre, elle se précipita sur moi, m'arracha le couteau des mains et, retournant le corps du loup-garou, lui plongea la lame dans le cœur, plusieurs fois, en poussant des petits cris rauques. Puis elle baigna ses mains dans le sang qui coulait en bouillonnant. La bête eut un dernier sursaut puis se détendit d'un seul coup. Elle était morte.

Alors la femme se redressa et marcha vers moi, les mains dégouttantes de sang. J'étais comme paralysé par l'éclat métallique de ses yeux. Elle prit mon visage entre ses deux mains tièdes de sang et, penchant sa bouche contre la mienne, m'embrassa longuement. Ce fut comme une flamme jaillie de l'éternité. Un grognement s'échappa de mes lèvres. Il me fallait cette femme, absolument, immédiatement. Elle recula d'un pas, un sourire enjôleur sur les lèvres.

Je tendis mes mains vers elle. Et brusquement je ressentis dans tout mon être une brûlure étrange, comme une montée de sève bouillante. Mes mains se nouèrent, je les vis devenir griffues et noires. Une force nouvelle et démoniaque m'habitait. Je fis un pas vers la femme en grondant sauvagement, découvrant mes crocs. Mes narines étaient affolées par l'odeur du sang. Je me jetai sur la femme, mais elle s'échappa et courut vers la ville en criant :

— « Au secours, à l'aide !... »

Je la poursuivis dans les rues noires, mais elle était habile et démoniaque et semblait se jouer de moi. Je me sentais devenir fou, mon cœur battait lourdement au rythme du vif-argent qui courait dans mes veines.

Soudain la femme déboucha dans une rue plus noire et s'accrocha en hurlant à un homme de haute stature, en bredouillant des phrases décousues. Puis elle s'évanouit. Il me semblait revivre une scène que je connaissais trop bien. J'avançai d'un pas vers l'homme et grondai.

Il sortit sa main droite de sa poche et l'éclair d'une lame brilla furtivement. Je m'avançai vers lui, et je savais que j'allais mourir, qu'il allait mourir, puisque nous étions déjà morts et que les nuits de l'enfer, toutes semblables, menées comme un ballet déchirant par la mort blonde, sont des nuits d'horreur sans nom.

Fiction

vous présentera le mois prochain :

PÉNICHE

par RENE BARJAVEL

●

LE VISITEUR

par MARCEL BATTIN

●

LA DÉESSE AUX CHEVEUX BLANCS

par IDRIS SEABRIGHT

●

GWENDOLINE

par STEFAN WUL

●

POÊLE VOLANTE

par ROBERT F. YOUNG

●

L'ÉPERVIER

par THOMAS OWEN

●

Et la fin de notre roman :

LE JEUNE HOMME ET L'ESPACE

par ROBERT HEINLEIN

L'HISTOIRE

dépasse

la

FICTION

LE 16 DE CHAQUE MOIS

LISEZ

MIROIR DE L'HISTOIRE

La revue la plus recherchée et la plus lue dans laquelle vous trouverez 16 articles absolument inédits 100 documents noir et couleurs

Prix : 1,50 N.F. - Abonnement un an : 15 N.F.

Un numéro récent contre un timbre de 0,25 N.F. sera adressé à toutes les personnes qui en feront la demande

A propos de « Carmilla »

Sur un amateur de fantômes

par ROLAND STRAGLIATI

Qui était Sheridan Le Fanu ? C'est à cette question que s'efforce de répondre Roland Stragliati, à l'occasion de la sortie de « Carmilla » (*Denoël,* « Présence du Futur »), *qui réunit plusieurs œuvres majeures de ce grand « mal aimé » de la littérature fantastique.*

Connue des seuls initiés, l'œuvre de l'Irlandais Le Fanu, pourtant importante, demeurait à ce jour à peu près totalement ignorée du public de langue française. D'autant qu'à part « *Le siège de la Maison Rouge* », court récit qui figure dans l' « *Anthologie du Fantastique* » (1) de M. Roger Caillois, on avait à peine pu lire, avec un peu de chance, soit en différents recueils collectifs, soit en un volume distinct, l' « *Histoire d'une famille de Tyrone* », « *Le veilleur* » et deux traductions de « *Carmilla* ». Ajoutons que les textes de ces trois dernières nouvelles de Le Fanu étaient devenus pratiquement introuvables, et que celui de l' « *Histoire d'une famille de Tyrone* » l'est toujours.

C'est assez dire combien les éditions Denoël ont été heureusement inspirées en nous redonnant aujourd'hui « *Carmilla* », dans la récente version d'Alain Dorémieux (2), suivie de deux autres récits inédits en français — « *Thé vert* », « *Mr. Justice Harbottle* » — et du « *Veilleur* », rebaptisé « *Le familier* », traduits ceux-ci par Mme Elisabeth Gille, laquelle eût mieux fait de les intituler respectivement : « *Le thé vert* », « *Le juge Harbottle* » et « *Le démon familier* ». Dommage qu'ils ne soient précédés d'aucune préface, ni même de la moindre notice biographique ; dommage aussi qu'ils paraissent dans une collection dont nous ne nions pas le mérite, mais où ils ne nous semblent pas plus à leur place que n'y étaient les ouvrages de H.P. Lovecraft ou ceux de MM. Jean Ray et Jean Louis Bouquet.

Le recueil original anglais, « *In a glass darkly* » (*Dans un miroir sombre*), contenait en outre « *The room in the Dragon Volant* » (*Une chambre au Dragon Volant*). C'est, à Versailles et au lendemain de Waterloo, une curieuse histoire de catalepsie, d'amoureux dupé, de cercueil et de « bandits du grand monde ». On ne l'a point reprise ici : son ton, qui n'est pas proprement fantastique, sa longueur, ne le permettaient guère.

On peut cependant regretter que les normes assez strictes de « *Présence du Futur* » aient obligé les deux traducteurs à alléger sensiblement les textes originaux et à supprimer, ou peu s'en faut, le personnage du neurologue allemand, Martin Hesselius, dont les notes, papiers et correspondance supposés sont, soi-disant, à la source de l'ouvrage. Ce Dr. Hesselius avait pourtant du bon : il situait le livre dans le temps, le datait, et nous disait sans équivoque que son auteur n'était point notre contemporain.

Joseph Sheridan Le Fanu est né à Dublin le 28 août 1814 ; il y est mort le 7 février 1873. De vieille souche normande — ses ancêtres huguenots avaient émigré de Caen en Irlande lors de la révocation de l'édit de Nan-

(1) Club Français du Livre.
(2) Voir « *Fiction* » n° 83.

tes — il était fils du doyen de l'Eglise protestante irlandaise et petit-neveu du grand Sheridan. Au reste, en plus de l'auteur de « *L'école de la médisance* », toute sa famille écrivait peu ou prou : son père, son frère, son oncle, sa cousine, son grand-père, et même sa grand-mère ! Il les imita très tôt... Dès les bancs du Trinity College, il donne anonymement quantité de ballades champêtres ou sentimentales et de récits fantastiques au « *Dublin University Magazine* » auquel il ne cessera jamais de collaborer, alors même que son nom figure au sommaire de l'« *All the Year Round* », la revue de Dickens. Le « *Dublin University Magazine* » deviendra plus tard sa propriété et il y publiera ses romans.

C'est de ce périodique qu'ont été tirés les « *Purcell papers* » (*Les papiers du Rév. Francis Purcell*), édités à titre posthume en 1880, et qui constituent avec « *In a glass darkly* » l'ensemble de ses nouvelles. C'est dans lesdits « papiers » que figurent, entre autres, « *Le siège de la Maison Rouge* » et cette « *Histoire d'une famille de Tyrone* » sur laquelle Charlotte Brontë semble bien avoir calqué toute une partie de sa « *Jane Eyre* ».

Après un passage au barreau où il ne s'attarde guère, Le Fanu se marie, publie deux romans dans le goût de Walter Scott (1845 et 1847), puis se consacre tout entier au journalisme, en acquérant deux nouvelles publications de tendance conservatrice : « *The Evening Mail* » et « *The Warder* ». Sa jeune femme, Susan, meurt en 1858. Dès lors, cet homme élégant et aimable quitte le monde, se cloître, inconsolable, dans sa vaste demeure dublinoise et ne tarde pas à y devenir la proie de l'illuminisme swedenborgien. De cette théorie, surtout, qui veut qu'à tout objet réel corresponde un double spirituel, le premier n'étant qu'un symbole du monde immatériel, le seul vrai.

De cette idée, empruntée au néoplatonisme, découlent en partie nombre de ses œuvres. De ces romans et nouvelles qu'il « abat », à partir de 1863, à une cadence accélérée : quinze épais volumes en dix ans. Quinze volumes parmi lesquels quelques-uns de ses romans fantastiques les plus fameux : « *The house by the churchyard* » (*La maison près du cimetière*), « *Checkmate* » (*Echec et mat*), « *Wylder's hand* » (*La main de Wylder*), « *Guy Deverell* » et « *Uncle Silas* » (*L'oncle Silas*). Ces trois derniers ouvrages se disputant, dans l'esprit des lecteurs, la palme du chef-d'œuvre, laquelle paraît cependant bien devoir revenir à « *Uncle Silas* ». Au ténébreux « *Uncle Silas* » dont on retrouve un peu de l'atmosphère et beaucoup de l'éclairage nocturne chez M. Julien Green (cf. « *Minuit* »). C'est également de cette période que date « *In a glass darkly* » (1872). Tout cela, quoiqu'en dise certaine critique anglo-saxonne qui a prononcé bien des noms — Ann Radcliffe, M. G. Lewis, Hawthorne, Wilkie Collins, etc. — compose un univers compact et passionnant qui appartient en propre à Le Fanu, tant pour sa puissance de suggestion que pour son indéniable pouvoir d'envoûtement. Un univers étrange et fascinant où se mêlent, dans une lumière fuligineuse, la démonologie, les spectres, l'assassinat, les amours contrariées, la médecine scientifique, les duels, la sorcellerie, les vampires, le rapt, les femmes persécutées, le folklore irlandais, la théosophie et les parents terribles.

On a dit de Le Fanu qu'il écrivait au crayon sur des bouts de papier. Son dernier biographe, M. Nelson Browne, nous en apprend bien davantage : « Il écrivait le plus souvent, » note-t-il, « de minuit aux premières lueurs de l'aube ; il affectionnait ces heures froides et calmes où son imagination puisait un stimulant efficace dans le silence de la grande maison. Un silence que troublaient seuls le faible crépitement d'un feu de bois mourant et les craquements insolites des lourds meubles de sa

chambre. Assis dans son lit, un cahier ouvert sur ses genoux, il écrivait à la lueur de deux bougies posées sur sa table de chevet. Il lui arrivait bien parfois de s'assoupir, cependant que l'une d'elles s'éteignait, mais à son réveil, vers deux heures du matin, il se préparait une tasse de thé très fort, la buvait et se remettait au travail... Des années durant, il ne s'endormit jamais qu'avec l'angoisse de retrouver certains cauchemars abominables qui ne lui laissaient point de repos. L'un d'eux revenait avec une impressionnante insistance : il y revoyait à chaque fois cette même menaçante demeure qu'il avait si souvent dépeinte dans ses ouvrages. Cette même demeure affreusement délabrée, toujours branlante, et qui semblait constamment devoir s'écrouler en l'ensevelissant... Il s'en était ouvert à son médecin, et celui-ci l'avait traité pour des troubles cardiaques. Quand vint la fin, ce même médecin, voyant les yeux exorbités du mort, encore tout emplis d'effroi, dit : « Comme je le craignais, la maison a fini par s'écrouler ». Le Fanu venait tout juste d'achever son dernier roman : « *Willing to die* » (*Prêt à mourir*)... Et il était mort de cette même mort qui avait été celle du capitaine Barton, le pitoyable héros de son « *Démon familier* ».

C'est là, dans ce labeur nocturne, ces cauchemars insidieux, cette fin atroce, que gît la clef de son œuvre et qu'il faut rechercher l'origine de cette oppressante « lumière noire » où elle baigne toute. De cette déroutante lueur du sein de laquelle émerge l'éclat minéral et sournois des récits de « *Carmilla* » qu'on dirait réfléchis « dans un miroir sombre ».

Trois d'entre eux se déroulent au XVIIIe siècle, le seul « *Thé vert* » se situant aux alentours de 1800. Nous ne nous étendrons pas sur celui qui donne son titre au volume ; nos lecteurs le connaissent déjà. Rappelons cependant qu'il s'agit de l'une des plus surprenantes histoires de vampirisme jamais écrites, proche de la « *Christabel* » de Coleridge. On y voit deux jeunes filles — Carmilla, le vampire, et Laura, sa victime — éprouver un penchant réciproque, délicieux, violent et fatal. Mais le vampire mourra tragiquement, et Laura sera sauvée... On a déjà dit de « *Carmilla* », ici-même, « que la terreur y cède constamment le pas à la description des états d'âme et à la peinture de la passion ». C'est tout ce côté psychologique et charnel que la traduction d'Alain Dorémieux nous restitue mieux qu'aucune autre. Et si l'on n'ignore pas à quel point Roger Vadim y a été sensible dans « *Et mourir de plaisir* », on sait peut-être moins qu'un autre film, « *Vampyr, ou l'étrange aventure de David Gray* », de Carl Th. Dreyer, doit autant à « *Carmilla* » qu'à « *The room in the Dragon Volant* ».

« *Le thé vert* » passe pour un chef-d'œuvre. Il figure à ce titre dans toutes les anthologies anglo-saxonnes de littérature fantastique. Le Rév. Jennings est un homme de bien, mais il est profondément malheureux : le démon — un petit singe noir — le hante, lui souffle d'inavouables pensées et tente de le pousser au crime. Le révérend lutte, désespérément, pour échapper à son tourmenteur dont il doit, croit-on, la vision à l'abus du thé vert. Rien n'y fait ; pas même la lecture de l' « *Arcana Cælestia* » de Swedenborg. Le suicide sera sa seule issue. D'aucuns ont cru découvrir dans cette nouvelle, émouvante quoique inférieure à sa réputation, un soupçon de pré-freudisme et l'ancêtre du « *Cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde* ». C'est bien possible. Mais nous retrouverons R.L. Stevenson tout à l'heure.

« *Le démon familier* » du capitaine de frégate en retraite Barton lui apparaît de loin en loin. C'est un mystérieux personnage bourru, à bonnet de fourrure, qui l'épie patiemment, avidement, et semble attendre quelque chose... Le capitaine s'affole. Jour

après jour, une lente agonie morale le mine inexorablement. Jusqu'au soir où, dans sa chambre hantée de présences invisibles, la délivrance arrive enfin. Et Barton meurt d'épouvante dans son lit, à l'image de Le Fanu. Le fantôme du matelot dont il avait jadis séduit la fille s'est vengé...

« *Le juge Harbottle* », magistrat cruel et sans scrupules, apprend un soir d'un curieux inconnu — tel le M. K... du « *Procès* » de Kafka — qu'un tribunal secret, dont il ne connait aucun des membres, s'apprête à le faire passer en jugement. Pourquoi ?... Un bizarre message le lui révèle bientôt, que lui remet le fantôme d'un petit épicier qu'il a fait pendre pour lui ravir sa femme. Et le tribunal secret lui confirme la chose, par la bouche d'un président qui lui ressemble d'inquiétante façon et le condamne à être pendu « jusqu'à ce que mort s'ensuive ». Harbottle se rassure vite : il a dû rêver... Pourtant, à la date fixée pour son exécution, on le trouve pendu, chez lui, à la rampe de son escalier ! Ce « *Juge Harbottle* » nous paraît bien être, avec « *Carmilla* », la plus belle nouvelle du recueil. C'en est en tout cas la plus achevée, car elle atteint à cette rare qualité qui ne nous permet point de l'imaginer traitée diversement et qui fait d'elle un archétype. R. L. Stevenson ne s'y est pas trompé, qui avait songé à l'adapter pour la scène et qui s'en est souvenu pour écrire « *Weir of Hermiston* », un roman que la mort l'empêcha d'achever et dont une traduction française — « *Hermiston, le juge-pendeur* » — fut publiée à Paris en 1912.

Quoique toutes bâties, sauf « *Carmilla* », sur une même idée — la hantise hallucinatoire aboutissant au suicide — ces récits diffèrent profondément. Et nous pensons que c'est dans ce renouvellement constant du détail et de la psychologie d'un thème unique que réside, ici, la vraie maîtrise de Le Fanu.

Les traductions nerveuses et précises de Mme Elisabeth Gille rendent assez fidèlement l'écriture de l'auteur, dont on a dit qu'elle est souvent plus proche de l'élégant XVIIIe siècle que du morne règne victorien. Compliments. Signalons-lui tout de même trois petites choses, dans « *Le juge Harbottle* » : le « *cocked hat* » qui, s'il est souvent un chapeau à claque, est ici un tricorne — nous sommes en 1746 ; le « sac de soie à fleurs » dont il aurait fallu nous dire que c'était une robe sac à dos droit, dite « à la Watteau » ; et certains « Monseigneur » et « Votre Seigneurie » que, s'agissant d'un juge, on eût aimé voir remplacés par « Votre Honneur ».

Quoiqu'il en soit, les noms de Charlotte Brontë et R. L. Stevenson, ceux aussi de MM. Julien Green, Carl Th. Dreyer et Roger Vadim disent assez l'importance de Joseph Sheridan Le Fanu et qu'il faut absolument le lire.

■ S.F. en Russie.

La première revue purement S.F. paraît en U.R.S.S. depuis le mois de novembre, sous le titre « *Le chercheur* ». Elle publiera des œuvres américaines et soviétiques, des commentaires scientifiques et des classiques aujourd'hui introuvables. Nous souhaitons le succès à ce nouveau confrère.

■ S.F. en Belgique.

L'auteur belge Marcel Thiry vient de publier un nouveau recueil : « *Nouvelles du grand possible* ». Marcel Thiry est un poète qui, en 1946, écrivit avec « *Echec au temps* » l'aventure d'un personnage qui modifiait le passé ; tant et si bien que pour nous Waterloo est une défaite, alors que, jusqu'à son intervention, elle fut une victoire pour Napoléon. Dans le présent recueil, il a repris « *Concerto pour Anne Cœur* », qui parut primitivement dans « *La Petite Illustration* » et qui reste un des plus étonnants, et des plus beaux, récits d'immortels.

Revue des Livres

Ici, on désintègre !

LE LIVRE DU MOIS

LE MATIN DES MAGICIENS par **Louis Pauwels** et **Jacques Bergier** (Gallimard).

Ce livre, dont nous avons annoncé la parution dans notre numéro 84 tout en reproduisant sa préface, a déclenché une controverse dont vous trouverez ici l'écho. Thomas Narcejac, auteur — en collaboration avec Pierre Boileau — de nombreux romans, et professeur de philosophie « dans le civil », a pris la plume pour le défendre, et notre collaborateur Gérard Klein l'a prise au contraire pour l'attaquer.

Un essai remarquable

par THOMAS NARCEJAC

Curieux livre qui ne ressemble à rien, qui roule comme un torrent et charrie, pêle-mêle, des faits, des rêves, des confessions et des prophéties. Le Père Teilhard et Gurdjieff, Einstein et Nostradamus et bien d'autres sont rapprochés, confondus. Le lecteur sort de cet épais bouquin ahuri, courbatu, décalé par rapport au réel, et c'est exactement, je crois, ce que les auteurs ont voulu. Leur thèse est simple : à science nouvelle, conscience nouvelle ; or la science moderne débouche sur le fantastique ; donc, nous devons nous délivrer de nos anciennes habitudes mentales et découvrir que le quotidien est fantastique. C'est notre imagination que nous devons renouveler. Et, pour nous aider dans cette tâche difficile, les auteurs s'en prennent, justement, à notre imagination, par tous les moyens, même les plus contestables. Il est bien évident que beaucoup de lecteurs, formés par les méthodes universitaires, repousseront ce livre avec indignation et dégoût. D'autres, nourris de science-fiction, trouveront les auteurs timorés. Pourtant, la tentative de Pauwels et Bergier est intéressante. Il est certain que l'homme d'aujourd'hui manque d'une cosmologie, et il me semble bien que c'est autour de ce problème que se situe le débat.

Les anciennes philosophies présentent un trait commun : ésotériques dans leurs principes, elles enseignaient à l'initié que l'homme est un microcosme et lui révélaient en quoi l'homme est « monde », et inversement en quoi le monde est, pour ainsi dire, de l'homme qui s'ignore. Le non-initié voyait lui aussi venir à lui les mystères sous la forme de mythologies et de pratiques religieuses dont il ne comprenait pas la portée, mais qui entretenaient en lui le feu du merveilleux. En un mot, il y avait, pour chacun, un au-delà des apparences. La métaphysique était beaucoup plus importante que la physique. L'homme se sentait accordé avec l'univers. Le christianisme a porté le premier coup à la connaissance secrète, dans la mesure où il a substitué à la notion de manifestation celle de création et où il a remplacé les Eons, ou mondes intermédiaires, par un médiateur, le Christ. La cosmologie, ou science de l'architecture occulte de l'univers, devenait inutile et peut-être une des racines de l'imaginaire se trouvait-elle

ainsi brusquement tranchée. La science moderne, issue du cartésianisme, a ruiné à son tour la religion et la physique a chassé la métaphysique. L'homme n'est plus la mesure des choses. Il est chose lui-même, c'est-à-dire matière et, dans cette perspective, son imagination est passée au service des sciences qui essayent de le disséquer et de l'expliquer, comme elles expliquent déjà l'atome. L'imagination a été amputée de ce que j'appellerai sa force projective. Elle n'a plus cet espace illimité, à la fois réel et irréel, positif et mythique, où elle prenait la mesure de sa puissance et que je nommais plus haut : cosmologie.

Et Pauwels prend fortement conscience de cet appauvrissement dont souffre toute une génération. Il ne dit pas : Dieu est mort, mais : Prométhée est mort, et il ne se console pas de ce prodigieux échec. Gurdjieff ne l'a conduit nulle part. Il n'a rien trouvé de vivant du côté de la Tradition. Peut-être que le salut est à chercher en avant, vers le Futur, vers une science qui nous délivrera de la Science et nous restituera nos pouvoirs. C'est alors que la rencontre avec Bergier donne à Pauwels un élan nouveau. Bergier, c'est précisément le merveilleux scientifique, c'est-à-dire la science vécue au niveau de ses hypothèses les plus audacieuses, et même les plus insolentes. Pauwels, qui n'a pu découvrir le secret de la déification par l'ascèse, aperçoit les voies d'une démiurgie exaltante : la cosmologie est à faire. Il ne la conçoit plus comme l'objet d'une révélation, mais comme le terme d'une construction collective. Le mathématicien, mage moderne, va faire sauter le temps et l'espace, ces limites de l'imaginaire, et le point Omega s'apercevra derrière. Ce sera alors le soir, le Grand Soir des Magiciens.

Bien sûr, on a envie, pour expliquer le livre jusqu'au fond, d'analyser la psychologie des auteurs, en particulier celle de Pauwels, dont on sent à chaque page la volonté de puissance et le désir de pureté. On voudrait aussi relever les contradictions les plus gênantes. Il est évident que la science restera la science et ne deviendra jamais je ne sais quelle intuition mystique. Vouloir qu'une méthode se transcende en vision, c'est ne rien comprendre à la connaissance. Mais le privilège de cet étonnant ouvrage, c'est qu'il balaye toutes les objections au nom d'une certitude qui se fait jour partout et se communique par osmose au lecteur ; je l'exprimerai ainsi : l'humain s'étend beaucoup plus loin que l'homme ; la nature, loin d'être un no man's land, est peut-être du physique à l'état sauvage.

Les anciennes cosmologies disaient cela autrement. Les savants d'aujourd'hui n'accepteraient pas la formule sans de sérieuses réserves. Cependant, à titre d'hypothèse, une telle idée n'a peut-être jamais cessé de hanter les penseurs et les poètes. Les spéculations, par exemple, de Schopenhauer, sur l'intuition de la chose en soi, ou les illuminations de Rimbaud, ou les recherches de Bergson sur l'énergie spirituelle, celles de Carrel sur la psychologie des confins, etc... posent le problème des limites de l'homme. Qu'est-ce que l'inconnaissable ? Pauwels et Bergier répondent à cette question d'une manière tumultueuse, en autodidactes moins soucieux de prouver que de témoigner. Peut-être s'égarent-ils ? Reste qu'ils ont raison de démolir avec autant d'allégresse notre confort intellectuel. Il y a pourtant un détail qui me gêne : on a l'impression qu'ils sont sûrs d'arriver quelque part ; on sent chez eux une volonté de s'installer, comme si la Vérité pouvait être un jour possédée. C'est en quoi leur sagesse me paraît courte. Le Zen a raison contre eux quand il dit : le doigt est utile qui montre l'étoile, mais il faut nier l'étoile puis le doigt.

Quoi qu'il en soit, ce livre est d'une puissante originalité. Non seulement il transforme le panorama de notre

passé, mais il possède une force d'impact dont on garde l'empreinte. Pauwels est un grand écrivain et Bergier sait choisir les faits les plus inquiétants, les plus étranges, les plus fous. Je tiens cet essai pour l'un des plus remarquables qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps.

Une immense duperie

par GÉRARD KLEIN

Il est bien difficile de définir l'épais livre de Jacques Bergier et de Louis Pauwels. S'agit-il d'un essai, de l'exposé d'une méthode, ou bien d'un roman, d'une fantaisie scientifico-surréaliste ? Les auteurs eux-mêmes nous laissent dans l'ombre, et cela seul déjà me gêne.

Quoique je ne prise guère la critique subjective, je dois avouer dès l'abord que cet ouvrage, s'il a fréquemment retenu mon attention, m'a prodigieusement irrité. Cela à divers chefs que je vais tenter d'exposer ici. Il est assez aisé de démêler la part des auteurs. Louis Pauwels, dont le style est plus sûr que celui de notre ami Bergier, a rédigé l'ouvrage. Il en a sans doute quelque peu profité pour tirer la couverture à lui. Quoique la signature soit collective, le « je » qui domine l'ouvrage est celui de Pauwels. Bergier s'est contenté d'apporter une « documentation », ou plus exactement le fonds, décanté de façon singulière, de sa prodigieuse mémoire.

La quête de Louis Pauwels, dont il fait assez complaisamment état, me laisse plutôt froid quand je ne la trouve pas singulièrement suspecte. Mais le culte de certaines brumes ne m'étonne guère de la part d'un ancien disciple de Gurdjieff qui ne semble ici nullement avoir renié son « maître », mais qui tente seulement de se placer sous une autre bannière. Je ne suis guère compétent pour trancher de la valeur des révélations gurdjieffiennes, mais la lecture du livre d'Ouspenski, aussi bien que les commentaires « éclairés » de Bergier, il y a quelques années, m'avaient fait fortement pencher en faveur de l'hypothèse d'un escroc de talent. Bergier aurait-il changé d'avis ?

S'il n'y avait que l'hypothèque Gurdjieff à planer sur ce livre, je crois que je pourrais rester assez froid. Mais il y a autre chose. Ce livre est un fatras.

Tout fatras me gêne. Un fatras est nécessairement confus, et je n'aime pas la confusion. C'est affaire de goût. Mais sur le plan plus élevé de la vérité, je ne crois guère qu'on puisse l'atteindre au travers de la confusion.

Les « faits » de ce fatras, pour autant que je le connaisse, ont été réunis par Bergier. Les théories, à l'exception de celles qui ont une allure scientifique, sont l'œuvre de Pauwels. Ce dernier, avec l'intelligence et le style que nul ne songerait à lui dénier, encore qu'il y ait dans l'une et l'autre des éléments bien faisandés, défend à la fois idées, faits et théories au moyen de méthodes inacceptables. La première et la plus grave consiste à ne donner aucune référence. Je n'ai jamais vu l'argument d'autorité employé avec autant d'énergie, de constance et de mauvaise foi. J'aime bien qu'on me raconte de belles histoires ; je n'aime pas qu'on essaie de me les faire prendre pour la réalité, à moins qu'on ne me fournisse de solides justifications. Je veux bien avoir le goût du fantastique, mais je ne crois pas aux magiciens. Je ne pense pas être positiviste au sens étroit du terme, mais je n'aime pas être dupé. Or ce livre me donne l'impression d'être une immense duperie, à moins qu'il ne s'agisse d'un canular.

L'absence de toutes références contraindrait le critique de ce livre à un énorme travail que les deux hypothèses citées ci-dessus ne légitiment pas. Je puis seulement dire que, dans les deux ou trois domaines que je con-

nais, mettons la psychologie et l'économie, les réflexions de Pauwels et Bergier témoignent d'une inculture à peu près totale. Non que je veuille répondre à une autorité par la mienne qui a certes moins de poids, mais simplement parce que les auteurs cités (oh ! combien rares) ne correspondent certainement pas à cette « science officielle » qui est si voluptueusement attaquée dans cet ouvrage. Sur un autre terrain, puissent-ils n'en pas frémir, je ne tiens pas MM. Raymond Aron, Baudin et Grousset pour les historiens décisifs de ce temps. Mais que voulez-vous ? On se choisit les adversaires qu'on peut. Pauwels et Bergier se sont trahis en nommant leurs « adversaires » et leurs alliés.

Pour le fond, de quoi s'agit-il ? Des grandes civilisations du tertiaire dont l'écho nous serait parvenu au travers de traditions mal interprétées. Des mutants qui sont parmi nous, de la nécessité d'utiliser à plein notre cerveau, des puissances maléfiques dénoncées par Arthur Machen, Lovecraft, sinon Charles Fort, qui domineraient notre histoire, qui expliqueraient le nazisme, et pourquoi pas le stalinisme ou les élections américaines.

L'admirable est que les précautions sont prises contre les objections qu'un esprit faible comme le mien peut élever. « Hommes de peu de foi... » ou encore : « Nous n'affirmons rien, nous proposons. » Cela veut dire, en réalité, nous insinuons. La science n'a jamais progressé par voie d'insinuations infondées.

Mais élevons le débat, car je sais bien que ceux que les divagations de tous les Jimmy Guieu et tous les Denis Saurat de la terre passionnent ne seront guère dissuadés par cet article de lire « *Le matin des magiciens* ». Je crois que nous traversons une période où l'obscurité l'emporte sur la clarté et la précision, où le fantastique constitue un refuge contre la dureté des temps. Je sais que nombreux sont ceux qui, ayant fait pourtant profession d'intelligence et de précision, appellent de tous leurs vœux une religion nouvelle, un messie tout neuf qui leur permette de concilier leur confort et leurs angoisses, de croire aux cartomanciennes tout en révérant la physique. Ou de croire à l'astrologie afin de mieux rejeter une science dont l'empire les inquiète. Je trouve que des esprits comme ceux de Pauwels et Bergier eussent mieux trouvé à s'employer en luttant contre cette vague de crédulité plutôt que d'y ajouter leur propre seau de vague à l'âme. Je crains de plus en plus un nouveau moyen-âge, qui n'aura pas les « excuses » historiques du précédent. (Qu'on me pardonne si je tombe dans le vocabulaire émotionnel de ceux que je maltraite.) Et je ne partage guère l'opinion de M. Pierre Gaxotte sur le dix-huitième siècle qui est évoquée dans ce livre par nos nouveaux contempteurs de la raison. Ni du reste aucune opinion de M. Gaxotte auquel je laisse sans rien d'autre son talent d'écrivain et de vulgarisateur. Cela ne suffit pas pour faire un philosophe.

Dois-je ajouter que j'ai lu « *Le matin des magiciens* » presque d'une traite, voyant se succéder sans trêve la colère et l'intérêt, prenant des notes scandalisées quand la réalité me semblait trop martyrisée. Puis les abandonnant parce que le crayon me tombait des mains. Dois-je ajouter que je n'ai jamais été au Tibet, mais que j'ai toujours pris — au contraire des auteurs de ce livre — l'auteur du « *Troisième œil* », qu'ils semblent avoir en grande estime, pour un vulgaire imposteur. Dois-je ajouter qu'au total je me suis bien amusé sauf en écrivant cet article qui m'oblige à condamner un homme pour qui j'ai l'admiration.

Dois-je ajouter que sur le plan intellectuel, je considère « *Le matin des magiciens* » comme une mauvaise action, un « mauvais coup » porté con-

tre ceux qui tentent, avec plus d'humilité, et au prix d'autres efforts, de discerner le visage de la réalité.

Je ne sais, car tout cela signifierait que j'ai cru Jacques Bergier et Louis Pauwels de bonne foi, ce qui serait le pire hommage que je puisse leur rendre.

SCIENCE-FICTION

PELERINAGE A LA TERRE *(Pilgrimage to Earth)* par **Robert Sheckley** (Denoël, « Présence du Futur).

Parmi les auteurs attitrés de la défunte revue « *Galaxie* », l'un des plus doués, l'un des plus personnels aussi, était Robert Sheckley. Il fut un temps où chaque numéro ou presque de cette revue nous apportait *le* Sheckley traditionnel, et c'était un régal constant pour les amateurs. La productivité de Sheckley à cette époque était intense, puisque de 1953 à 1959, sur un total de 65 numéros, trente-sept nouvelles de lui (ainsi qu'un roman) parurent dans « *Galaxie* ». Puis le magazine disparut, mais aujourd'hui Sheckley continue d'écrire régulièrement dans le « *Galaxy* » américain.

Les textes originaux de la plupart de ces récits, joints à certains provenant d'autres revues, ont alimenté quatre recueils aux U.S.A. : « *Untouched by human hands* » (1954), « *Citizen in space* » (1955), « *Pilgrimage to Earth* » (1957) et « *Notions : unlimited* » (1960). C'est du troisième d'entre eux que Denoël nous offre aujourd'hui une traduction. Sur les quinze nouvelles qu'il comporte, il en est assez peu qui soient inédites. Le nombre de celles antérieurement parues dans « *Galaxie* » est en effet de huit, auxquelles il convient d'ajouter une neuvième, publiée par nous-mêmes dans « *Fiction* ». A titre documentaire, voici les références exactes de publication :

« *Pèlerinage à la Terre* » (« *Fiction* » n° 53, sous le titre « *Amour et Cie* ») ;

« *Tout ce que nous sommes* » (« *Galaxie* » n° 41, même titre) ;

« *Le corps* » (« *Galaxie* » n° 30, sous le titre « *Métamorphose de Meyer* ») ;

« *Modèle expérimental* » (« *Galaxie* » n° 36, sous le titre « *La dernière découverte du Professeur Sliggert* ») ;

« *Le fardeau des humains* » (« *Galaxie* » n° 37, même titre) ;

« *Protection* » (« *Galaxie* » n° 46, sous le titre « *Défense de sinuriser !* ») ;

« *Le clandestin* » (« *Galaxie* » n° 25, même titre) ;

« *Une tournée de laitier* » (« *Galaxie* » n° 40, sous le titre « *Rien n'est simple dans la Galaxie !* ») ;

« *La révolte du bateau de sauvetage* » (« *Galaxie* » n° 19, sous le titre « *Le vieux rafiot trop zélé* ») ;

Restent six histoires présentées pour la première fois en français : « *Piège* », « *Service de débarras* », « *Peur dans la nuit* », « *La terre, l'air, l'eau et le feu* », « *L'Académie* » et « *Les grands remèdes* ». Six nouveautés sur seize récits, c'est une relativement faible proportion, et c'est là le seul reproche que l'on pourrait faire au volume. Reconnaissons qu'il était difficile à l'éditeur français d'éviter de l'encourir, la situation étant la même pour chacun des recueils. Tout au plus peut-on regretter qu'il n'ait pas choisi de publier « *Untouched by human hands* », qui reste sans doute le meilleur ouvrage de Sheckley (quoique le niveau des autres soit de peu inférieur).

Cela dit, faut-il rappeler que les récits de Sheckley se distinguent par une originalité de facture, une fantaisie imaginative, un charme et une saveur qui n'appartiennent qu'à eux ? Ce sont des fables des temps futurs,

Vous pouvez

GAGNER DE L'ARGENT EN BOURSE

en lisant

L'ECHO DE LA FINANCE

Vous en perdez sûrement

si vous ne lisez pas dans

L'ECHO DE LA FINANCE

• *ses études* • *ses conseils* • *ses commentaires*

★

Le n° 0,45 NF (en vente dans les kiosques)

L'ABONNEMENT 20 NF PAR AN

en font l'hebdomadaire

économique et financier

le moins cher !

★

Spécimens gratuits sur demande à :

L'ECHO DE LA FINANCE

9, Boulevard des Italiens, PARIS-2e

à la moralité doucement ironique, et dans le déroulement desquelles abondent les trouvailles de détails, les petits gags dont Sheckley a le secret et que personne d'autre n'a su imiter. C'est une place à part que Sheckley occupe dans la science-fiction américaine. Auteur mineur, certes, et rarement profond, fait pour la nouvelle plutôt que pour le roman, enclin à la longue à certaines facilités, mais qui possède le don d'insuffler de la fraîcheur aux sujets les plus anodins, et de tirer parti de chaque situation en l'envisageant sous un angle cocasse.

La philosophie de Sheckley, s'il en a une, peut se résumer ainsi : le progrès ne servira pas l'humanité. Ce n'est pas une vue très originale. Mais elle n'est pour lui qu'un prétexte à se livrer à son divertissement favori : nous montrer des hommes de l'avenir, des hommes moyens à la mentalité banale, aux prises avec des machines que leur perfection technique n'empêche pas de se détraquer, ou avec des problèmes extra-terrestres pour lesquels ils ne sont pas adaptés. La vision de Sheckley participe du merveilleux ; il ne s'embarrasse pas de justifications scientifiques, ses machines et ses planètes sont purement imaginaires et fantaisistes. Elles représentent l'irruption d'un fantastique loufoque dans un univers futur au fond bien quotidien. L'admirable, c'est que ce thème assez simpliste ait pu être exploité par Sheckley sous tant de variations inattendues et toujours renouvelées.

La lecture — ou la relecture — des nouvelles réunies dans ce recueil est donc vivement recommandée. En outre, la version française qui nous est ici donnée a l'avantage d'être débarrassée de certaines absurdités de traduction, dont « *Galaxie* » avait le triste privilège. Cela mis à part, il faut signaler que le texte en est souvent identique, à quelques variantes près, à celui de « *Galaxie* ». Flemme du traducteur ou surprenante coïncidence ?

ALAIN DORÉMIEUX.

•

LES FLEURS DE VENUS par **Philippe Curval** (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Dès la couverture nous sommes au fait : ces fleurs d'aspect et de ton désuets nous disent assez que nous ne devons attendre ni monstres galactiques, ni maîtres du cosmos, ni robots déconnectants.

Philippe Curval a choisi, sans doute par opposition à tant d'aventures caracolantes, de nous conter un récit très simple, presque linéaire, avec des personnages à la mesure de ceux que nous rencontrons tous les jours, et il a fort bien fait. Son récit, un peu maigre, y gagne en chaleur et en vérité ; les personnages de sexe opposés se différencient par autre chose que des caractéristiques grammaticales. Curval a réussi ce que Serge Martel rata si brillamment dans « *L'aventure alphéenne* » : la crise vue du point de vue d'une famille, d'un petit groupe participant au bouleversement général, sans en être nécessairement les éléments moteurs. Et ici Terriens, Vénusiens, métis des deux races, sont tous des individus moyens, dont les préoccupations personnelles sont souvent plus importantes que la révolte qui couve.

Le livre n'est pas sans défaut, du moins pour ceux qui font leurs délices des belles intrigues et du mouvement. Il est lent après un début assez rapide — c'est que le véritable personnage du roman, celui qui apparaît et reparaît sans cesse, c'est la flore de Vénus. Ce sont les fleurs dont les exhalaisons méphitiques rendent mortelles les nuits de la planète, et claquemurent les Terriens dans les trois villes : Lantica, Oxluta et Perlema. Ce sont elles qui sont à l'origine de cette division de la population en castes fermées, et qui rem-

plissent cet univers végétal d'un chatoiement mortel. Elles encore qui fournissent aux révoltés de « La Fleur Pourpre » l'orchilda et qui développent le sens télépathique des métis. Enfin c'est la planète elle-même qui, en déchaînant la tempête, assure, sans résistance ni combat, la victoire aux rebelles.

Pour un bon tiers, le livre n'est que la lente description de ce monde à la fois semblable au nôtre et totalement différent. Et ce monde, Curval sait le peindre. Je suis de ceux qui ont aimé « *Surface de la planète* », dont je trouvais le langage parfaitement accordé au sujet. Ce langage n'eût pas été de mise ici, et je loue de même Curval pour son écriture, à l'opposé de celle de Drode, mais tout aussi parfaitement adaptée au récit.

JACQUES VAN HERP.

●

FUSEE DE CONTREBANDE *(Contraband rocket)* par **Lee Correy** (Ditis).

Lee Correy est le pseudonyme de G. Harry Stine, un ingénieur qui travailla à la station expérimentale de White Sands, puis avec une compagnie de Denver, se spécialisant elle aussi dans les recherches sur les fusées. En date du 4 octobre 1957, le premier Spoutnik fit sa spectaculaire apparition ; le lendemain, G. Harry Stine déclarait : « Nous avons tout le temps sous-estimé les Russes. Nous avons perdu cinq années, de 1945 à 1950, parce que personne ne voulait écouter ce que disaient les spécialistes en matière de fusées. Il nous faut rattraper rapidement ces cinq années, sinon nous sommes morts. » Au cours de cette même journée du 5 octobre 1957, G. Harry Stine fut promptement licencié par ses employeurs, qui se refusèrent à donner leurs raisons. Dans un article remarquablement lucide (1), G. Harry Stine expliquait en détail son point de vue.

Tout cela montre l'auteur sous un jour assurément sympathique ; cela explique également les faiblesses de ce roman. Ce dernier raconte les efforts d'un groupe d'amateurs enthousiastes, qui font l'acquisition d'une vieille fusée (l'action se déroule dans un avenir modérément éloigné, dans lequel des relations commerciales régulières existent entre la Terre et ses colonies des mondes voisins) et qui, ayant remis l'engin en état, parviennent à l'amener jusqu'à la Lune. Le succès technique se double d'une victoire administrative : l'Office du Commerce Spatial, qui possède une sorte de monopole de fait sur toute navigation interplanétaire, cherche évidemment à arrêter cette tentative.

On sent que Lee Correy éprouve de la sympathie pour ses personnages, et qu'il a dû faire face, au cours de sa carrière, à des difficultés semblables aux leurs. Cependant, il ne parvient pas à s'assurer l'intérêt véritable du lecteur : le récit est fait de manière assez languissante et, avec leur passion commune pour les fusées, ses personnages sont à peu près tous semblables. Ils manquent par trop de caractère, et il est difficile, dans ces conditions, de sympathiser véritablement avec eux. En revanche, les détails d'ordre technique qui se rencontrent au cours du roman possèdent de la vraisemblance, mais ils ne parviennent pas à créer un décor effectif. « *Fusée de contrebande* » mérite d'être considéré comme une sorte de documentaire romancé plutôt que comme un véritable roman — et le terme de documentaire peut s'appliquer aux points scientifiques du récit aussi bien qu'à la personnalité de l'auteur.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

---

(1) La traduction de cet article a paru dans le n° 51 de « *Fiction* » sous le titre de « *Pourquoi nous avons perdu la course au satellite* ».

FANTASTIQUE

LA PASSION SELON SATAN par **Jacques Sadoul** (éditions du Scorpion, collection « Alternance »).

Ce roman est dédié « à la mémoire de Howard Phillips Lovecraft », et il constitue une tentative de recréation de l'univers imaginé par l'auteur américain. Il a pour cadre, non pas l'inquiétante cité imaginaire d'Arkham, mais bien un coin tout à fait réel de la province française — la ville d'Agen et une partie du bassin du Gers.

Pour écrire son livre, Jacques Sadoul s'est inspiré du thème préféré de Lovecraft (la révélation des forces cosmiques détenues par les Anciens Dieux, qui guettent les humains) ainsi que de « *The dream quest of unknown Kadath* », dont une très médiocre traduction française avait été publiée dans la collection « Lumière interdite » (1). Ces analogies avec son modèle sont frappantes, mais elles ne doivent pas dissimuler l'apport individuel de Jacques Sadoul.

En tout premier lieu, il y a, dans « *La passion selon Satan* », des personnages féminins auxquels l'auteur accorde son intérêt, et même sa sympathie. Contrairement à Lovecraft, qui ne faisait généralement apparaître les femmes que dans des rôles de comparses, ou lorsqu'il y avait une descendance à assurer, Jacques Sadoul fait découvrir l'« autre » univers au moyen des expériences d'une jeune fille ; et ce sont également deux jeunes filles qui reconstituent, par la suite, une partie de la vérité. Une autre différence est que Jacques Sadoul recourt à un intermédiaire — l'immortel châtelain de R... — qui devient en quelque sorte l'agent des Grands Anciens sur notre monde. Il faut enfin relever la profonde différence de ton, le pessimisme effrayé de Lovecraft faisant place, ici, à une conclusion aussi optimiste que les données du problème le permettent.

(1) Dans le recueil « *Démons et merveilles* ».

Il s'agit donc d'une tentative hardie, et il est remarquable que Jacques Sadoul soit parvenu à une appréciable mesure de succès. Son roman se lit en effet avec intérêt et on n'a guère l'impression de se trouver devant un puzzle composé de pièces uniquement lovecraftiennes. La première partie — constituée par le journal de l'infortunée jeune fille qu'envoûte l'énigmatique châtelain — s'égale aux diverses variations écrites par Lovecraft sur ce même thème ; on peut en dire autant des lettres échangées par les deux amies. Cependant, les passages purement fantastiques souffrent de la comparaison avec ceux de « *The dream quest of unknown Kadath* » ; Lovecraft parvenait à dépayser son lecteur, tandis que Jacques Sadoul ne réussit souvent qu'à l'égarer dans une fantasmagorie incohérente.

Quant à la façon dont l'écrivain français a utilisé la substance créée par Lovecraft, elle appelle certains commentaires. Passons rapidement sur le lapsus qui fait de *Randolph* Carter — le héros de « *Démons et merveilles* » — *John* Carter, le protagoniste des récits martiens d'Edgar Rice Burroughs. Et remarquons que certains des Dieux de l'univers lovecraftien voient leurs attributions et leurs pouvoirs modifiés par le présent récit. C'est ainsi que Yog-Sothoth cesse d'être une entité puissante mais mystérieuse pour devenir une sorte de créateur, et que Nyarlathotep gagne, lui aussi, en définition. En outre, Jacques Sadoul crée une divinité inédite, dont le nom — Shamphalaï — et la description ne jurent aucunement avec celles des êtres inventés par Lovecraft.

Cette tentative se solde en définitive par une réussite qui n'est que partielle. Comment s'en étonner ? Lovecraft lui-même n'a écrit qu'une seule « *Recherche de Kadath* », et, sans être mauvaise, cette longue nouvelle ne possédait pas la densité et l'attirance inquiétante de récits tels que

« *La musique d'Eric Zann* » ou « *Les montagnes hallucinées* » ; il importe de laisser, même au milieu de l'étrange, un ensemble de détails familiers auxquels l'imagination puisse s'appuyer. Sans cela, l'effet de dépaysement se détruit par son intensité même, et il n'en résulte qu'une impression de monotonie.

Le roman de Jacques Sadoul, de plus, manque un peu d'homogénéité. Ne cherche-t-il pas à réunir des genres que Lovecraft a abordés dans des nouvelles distinctes — et dans des nouvelles exclusivement ? L'expérience valait d'être entreprise, sans doute, mais il serait périlleux de la renouveler dans des conditions identiques. Le monde de Lovecraft peut être recréé — ce livre le prouve — mais, pour revivre d'une façon durable, il faudrait qu'il nous soit présenté en de brefs épisodes, de la façon même dont son auteur l'évoquait. Jusqu'à quel point une telle entreprise est-elle réalisable ? Jacques Sadoul s'attachera peut-être à nous le montrer dans un autre livre. Celui qu'il nous présente aujourd'hui a des qualités qu'on ne saurait contester, mais il serait dangereux de tenter une seconde fois le diable, ou Nyarlathotep, tout au long d'un roman.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

HISTOIRE DE L'AVENIR par **Pierre Rousseau** (Hachette).

Le titre de ce livre (qui obtint récemment le prix Nautilus) est à la fois « accrocheur » et redoutable : d'une part, il fait craindre des prédictions précises, plus ou moins gratuites, pour lesquelles il existera un public tant qu'il y aura des hommes ; de l'autre, il annonce une extrapolation à partir du présent, laquelle, par sa nature même, se condamne à une certaine imprécision. Pierre Rousseau, est-il besoin de le dire, s'efforce de suivre cette seconde direction.

De quel avenir est-il question ? Pierre Rousseau envisage d'abord celui de notre civilisation actuelle. Après avoir évalué le progrès au moyen d'un certain nombre de facteurs empruntés à différents domaines d'activités (nombre des étoiles connues, production d'énergie, production des matières plastiques, etc.), il souligne la vitesse de son augmentation, vitesse qui va elle-même croissant. Cela paraît en effet irréfutable, et la possibilité d'une saturation semble également très admissible. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est le postulat, avancé par l'auteur à la suite du savant anglais D.J. Price, selon lequel nous venons d'entrer dans cette phase de ralentissement. Il est vrai que, à défaut de démonstration, cette affirmation s'accompagne d'une conclusion spectaculaire : vingt-cinq ans seulement nous sépareraient d'un ralentissement sensible de ce progrès...

Beaucoup plus plausible apparaît la possibilité envisagée ensuite par l'auteur, celle d'une réorganisation du monde destinée à corriger le déséquilibre actuel. Il n'est pas question, ici, d'un quelconque déséquilibre politique, mais bien du simple fait que l'immense majorité des richesses du monde fut longtemps entre les mains d'une minorité ethnographique, l'Europe. Le reste du globe augmente de population beaucoup plus rapidement que ne le fait notre continent, et cet accroissement entraînera de toute évidence des transformations profondes. Ces dernières prendront-elles la forme de bouleversements brusques, ou s'agira-t-il au contraire de modifications graduelles ? Pierre Rousseau s'interdit de choisir entre ces deux possibilités : un tel choix relèverait d'ailleurs de la devinette plutôt que de l'extrapolation.

L'avenir de notre espèce est envisagé ensuite. Après avoir évoqué l'histoire passée de l'homme, Pierre Rous-

seau indique les ressemblances que l'*homo futurus* présentera vraisemblablement avec l'*homo sapiens* ; il passe ensuite en revue les dangers que fait courir ce dernier à ses descendants, par l'intermédiaire des modifications qu'il impose à son habitat (déboisement de la planète, radiations atomiques, etc.). L'habitué de science-fiction objectera ici que l'homme aura sans doute réussi à coloniser d'autres planètes avant qu'un tel péril devienne véritablement redoutable ; Pierre Rousseau n'aborde pas cette objection — ou du moins il garde jusqu'à son prochain chapitre cette image de « l'homme, émigrant cosmique ».

Elargissant encore son horizon, Pierre Rousseau esquisse ensuite l'histoire — passée et future — de la Terre ; c'est probablement la partie la moins satisfaisante de son livre, car elle souffre de la comparaison avec la scintillante façon dont George Gamow a traité le même sujet. On peut en dire autant de l'esquisse qu'il nous offre de l'avenir du Soleil ; cependant, cette présentation s'intègre de façon convaincante dans l'ensemble de l'ouvrage.

Le dernier chapitre aborde le problème de cet avenir lui-même, en posant la question de la nature du temps. Il écarte l'idée d'un temps subjectif, qui varierait avec l'individu ou l'humeur même de celui-ci ; la majorité des lecteurs le suivront sans doute allègrement dans cette prise de position. Et pourtant ! Les anciens se sont très bien accommodés de ce temps qui s'écoulerait d'une façon différente avec les saisons par exemple : n'a-t-on pas retrouvé des clepsydres pouvant donner des « heures » plus ou moins longues ? Cette remarque tendrait peut-être à montrer que la conception même du temps est susceptible de modifications dans l'avenir. Or, Pierre Rousseau ne s'arrête pas à cette possibilité, préférant ce qu'on pourrait appeler le rôle d'un « anticipateur sage ».

C'est bien ainsi qu'apparaît l'ensemble de ce livre : on y trouve l'avenir de l'homme et celui de l'univers tels qu'ils peuvent se dérouler « s'il n'arrive rien d'imprévu » ; sans doute, par la nature même du travail qu'il se proposait, Pierre Rousseau a-t-il été forcé à choisir un tel point de vue. Il l'expose avec beaucoup d'honnêteté, et fait montre d'une bonne culture scientifique. Cependant, on ne peut s'empêcher de penser que l'histoire, jusqu'à présent, a surtout progressé au moyen de l'« imprévu » : n'est-ce pas ainsi qu'il faut envisager des événements aussi différents que la naissance de la Lune ou l'éclosion de la civilisation grecque ? Le titre du présent volume eût dû être *Possibilités du futur* — ou quelque chose d'approchant ; car il y a gros à parier que l'avenir, en fait, se déroulera d'une façon très différente de celle qu'exposent ces pages.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 2 NF.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

Dactylographie de manuscrits. Frappe irréprochable. Références de premier ordre. Mme FEAU, 60 bis, avenue de Breteuil, PARIS (7e), SUF. 20-16.

Dépôt légal : 4e trimestre 1960. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var).

Silver Match présente:

✳ son Classique "LUXE" le plus petit et le plus léger de tous les briquets à gaz. **39,50 NF**

✳ son Compound "TEMPÊTE" le premier et le seul briquet à gaz conçu pour le plein air,

depuis **32,50 NF**

QUALITÉ - FRANCE

GARANTIE ILLIMITÉE

SILVER MATCH



400 AUTRES MODÈLES DE 19,95 A 147 NF

CRITIQUE DES REVUES

HAUTE SOCIETE.

Cette estimable (et luxueuse) revue, qui vient d'obtenir le Prix de l'Humour Noir, en est à son troisième numéro. Dans une certaine mesure, elle prend la relève de « Bizarre ». *Son genre est difficile à définir. Est-ce une revue littéraire (plus ou moins d'avant-garde), une revue d'humour (au vitriol), une revue politique (orientée dans le sens de* « L'Express »)*? C'est un peu tout cela à la fois, avec une tendance à l'anarchisme et l'anticonformisme qui achève de la classer. La présentation est particulièrement soignée : format* « Réalités », *papier de luxe, typographie et mise en pages aérée. Beaucoup d'excellents dessins qui ne pourraient paraître ailleurs, par des caricaturistes hors-série comme Strelkoff ou Topor. Le niveau des textes est souvent plus faible, ce qui est dommage.*

⁂

MAD. (1)

Le magazine « Mad », *dont nous avons eu l'occasion de parler récemment à propos du film* « Zazie dans le métro », *fait maintenant figure de vétéran. Il en est à son 60*e *numéro et paraît tous les deux mois ; cela fait deux ans qu'on le trouve régulièrement à Paris. Il se présente comme une vaste entreprise de démolition — et de réduction à l'absurde — de l'*american way of life. *D'où la difficulté de l'apprécier pour un Français : certains traits de satire visent des aspects de la vie si typiquement américains que nous n'y sommes pas sensibles. Mais il reste, pour l'amateur d'insolite, les prodiges réalisés par une merveilleuse équipe de dessinateurs au service de l'humour dément. Les parodies de bandes dessinées, de films, d'émissions de T.V., de journaux célèbres, parues dans les pages de* « Mad » *sont restées mémorables (elles ont fourni jusqu'à maintenant la matière de neuf recueils sous forme de* pocket books). *S'il est un titre que* « Mad » *mérite pleinement, c'est bien celui de* moins conformiste *des magazines américains.*

⁂

HELP !

« Mad » *a désormais un concurrent, lancé il y a quelques mois sous un titre pour le moins déconcertant. Curieuse formule, mélange de* private joke *et de satire élaborée, combiné de* « Mad » *et de* « Playboy ». *Une partie des gags ratent leur effet, soit qu'ils visent trop haut, soit qu'ils soient trop conventionnels. Mais les autres ont un pouvoir de choc certain et rendent un son neuf. La spécialité de la revue est de publier des photos démodées, tirées d'anciens films, et de les truffer de légendes ou de dialogues imaginaires qui les rendent grotesques. Quand le résultat est réussi, il est savoureux. A signaler aussi de curieuses parodies des romans-photos sentimentaux. Enfin, au sommaire de chaque numéro, on a la surprise de trouver une ou deux nouvelles de science-fiction ou de fantastique.*



(1) Cette revue et les deux suivantes sont en vente chez Brentano's, 37, avenue de l'Opéra, Paris (2e), et chez tous les dépositaires de journaux américains.

FAMOUS MONSTERS OF FILMLAND.

Cet incroyable magazine, qui existe depuis deux ans en Amérique, est maintenant diffusé à Paris. Comme son titre l'indique, il est consacré aux films d'épouvante. Son seul et unique objet est de constituer la galerie des monstres (présents et passés) de l'écran. A cet effet, la rédaction étale avec un sadisme jovial, sous des titres en caractères d'affiche, les photos les plus repoussantes et les plus macabres que l'on puisse concevoir, pour le plus grand plaisir d'un public dont le courrier des lecteurs nous apprend qu'il est en grande partie composé d'adolescents (qu'en penseraient nos éducateurs ?). Dans chaque numéro, plusieurs pages de réclames, rigoureusement authentiques, valent leur pesant d'or : tout ce que l'on peut imaginer dans le genre farces et attrapes épouvantables, pour se faire peur entre amis ! Une publication recommandée aux amateurs de curiosités.

ALAIN DORÉMIEUX.

Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais .... •
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas lu ou abstention.)

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	HERVÉ CALIXTE	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
TERRE EN FUITE .. par Francis Carsac.	81	****	**	***	**	***	***	***	**	**½	2,70
LE PRINTEMPS DES MONSTRES . par Anne-Marie Soulac.	85		***½	**½	**½	*½	**			***	2,50
LES CONFLUENTS . par René Sussan.	85	****	**½		*	*½	**½	**½		***	2,45
NIVEAU 7 .... par Mordecai Roshwald.	84	•			***		***	***		**½	2,30
LES FLEURS DE VENUS ...... par Philippe Curval.	86	•	***		**	*	**½	**½	***	**	2,00

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	HERVÉ CALIXTE	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
LES NEGRIERS DU COSMOS ..... par John Brunner.	18	**	**			*½	**½	**	*½		1,90
CHIRURGIENS D'UNE PLANETE . par Gilles d'Argyre.	85	●	*	*½	**	**½				***	1,65
SABOTAGE SUR LA LUNE ... par Murray Leinster.	84	●			*	*½		**½	**½	*½	1,50
L'HOMME DOUBLE par René Cambon.	83	**	*½	●	*½		*	**½	●	**½	1,40
LE RESSUSCITE ... par Yves Touraine.	84				*½	*					1,25
LE REGNE DU BONHEUR ... par Alexandre Arnoux.	81	●	*½	*	*	●	*	***½	*	**	1,20
DRUSO .... par Friedrich Freksa.	83	*		*	●	*		**½	●	***	1,20
FUSEE DE CONTREBANDE . par Lee Correy.	86	●			*	*			**½		1,15

■ **Dans les sables de l'Arabie.**

Les lecteurs de H.P. Lovecraft se souviennent de la description des villes mortes et des livres maudits provenant du désert de l'Arabie. Ce désert, le Rub Al Khali, est encore très largement inexploré. Cependant un jeune anglais né en Ethiopie, Wilfred Thesiger, vient de le traverser deux fois. Il a publié le récit de son voyage dans un livre intitulé « *Arabian sands* » (E.P. Dutton, éditeur). On trouve dans ce livre des suggestions bien curieuses. Le désert n'est toujours pas complètement exploré et il n'est pas exclu que l'on y fasse des découvertes nouvelles. L'auteur cependant n'a pas rapporté d'exemplaire du « *Nécronomicon* » et n'a pas vu Irem, la ville aux mille piliers...

La plus grande Communauté de banques

Au service de la

Communauté Nationale

Le Groupe des Banques Régionales du CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

BANQUE L. DUPONT & Cie
BANQUE JOURNEL & Cie
BANQUE RÉGIONALE DE L'AIN
BANQUE RÉGIONALE DE L'OUEST
BANQUE SCALBERT
BANQUE TRANSATLANTIQUE
CRÉDIT FÉCAMPOIS
CRÉDIT INDUSTRIEL D'ALSACE ET DE LORRAINE
CRÉDIT INDUSTRIEL DE NORMANDIE
CRÉDIT INDUSTRIEL DE L'OUEST
SOCIÉTÉ BORDELAISE DE CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL
SOCIÉTÉ LYONNAISE DE DÉPOTS ET DE CRÉDIT INDUSTRIEL
SOCIÉTÉ NANCÉIENNE DE CRÉDIT INDUSTRIEL
BANQUE COMMERCIALE DU MAROC
BANQUE DE TUNISIE
UNION DE BANQUES RÉGIONALES POUR LE CRÉDIT INDUSTRIEL

Groupe des Banques  Régionales du C. I. C.

L'écran à quatre dimensions

LETTRE D'AMÉRIQUE

par PATRICK SCHUPP

Nous avons vu ces derniers temps une série de films plus ou moins bons, mais dont certains étaient d'un intérêt indéniable. Tout d'abord « *Le monde perdu* », d'Irving Allen, troisième essai, et non le meilleur, sur le fameux roman de Conan Doyle (1). Cette fois-ci, Claude Rains incarne le professeur Challenger, et ma foi, il semble assez convaincant pour peu que l'on y croie. Michael Rennie, déjà vu dans le vieux « *Jour où la terre s'arrêta* », Jill St-John, l'inévitable élément féminin presque absent du roman, et le revenant Fernando Lamas (Mrs. Arlene Dahl, qui séduisait James Mason au centre de la terre avec ses jupons froufroutants, avait inclu dans son contrat pour le « *Voyage* » la clause suivante : son mari devrait, lui aussi, faire un film de SF, et avoir les mêmes avantages : couleur et Cinémascope ; et voilà pourquoi nous retrouvons le Lamas en question — bel exemple d'entr'aide conjugale !). Quant au film, il est tout juste bon pour les jeunes de quinze ans. Inutile d'y chercher une quelconque fidélité au texte. Il m'a profondément ennuyé ; on pouvait en attendre tellement plus !

Un autre Cinémascope, malgré un grand nombre d'enfantillages, m'a assez plu. Il s'agit de « *Dinosaurus* », de Jack Harris. Cette fois-ci, nous avons en prime un homme des cavernes dont les réactions, supposées logiques par les psychiatres américains, devant des fruits-décoration en plâtre et un W.C. (quand aura-t-on atteint le pire ?) m'ont stupéfié. Le scénario brille par son absence, ou plutôt par sa banalité, mais la photo est exemplaire, et la mise en scène parfois géniale. Le très long travelling tournant qui montre le réveil des deux monstres préhistoriques, grâce au feu du ciel, est parfait. L'histoire est très simple : des explosions sous-marines, au large des Iles Vierges, mettent à jour, si je puis dire, les restes de deux monstres préhistoriques et un pithécanthrope. Erreur à souligner : les monstres en question sont des grands reptiles de l'ère secondaire, et l'Homme, pour préhistorique qu'il soit, n'est jamais que du Quaternaire. Mais passons. Donc, tirés sur le rivage, ils sont abandonnés là par les indigènes et un groupe d'Américains travaillant à des travaux d'océanographie indéterminés ; survient un très violent orage, et un éclair particulièrement réussi redonnera la vie aux trois phénomènes. On connaît, dans le cinéma fantastique américain, l'excellence de cette méthode pour redonner la vie à ceux qui l'avaient perdu depuis longtemps (voir récemment « *Giant from the unknown* »). Un peu plus tard, bataille entre les deux monstres, l'un très gentil : le diplodocus, d'ailleurs apprivoisé par un enfant de sept ans (on peut voir par là jusqu'où pouvait aller sa gentillesse !) et l'autre très méchant, un tyrannosaure, qui avait déjà piétiné nerveusement un autobus et mangé gloutonnement les passagers. Les bons meurent jeunes, et c'est ce qui arrive au gentil diplodocus. L'homme des cavernes, après avoir essayé de séduire l'héroïne (on ne recule devant absolument rien), est enseveli dans un

(1) Ce film est sorti à Paris en novembre (N.D.L.R.)

éboulement ,après avoir supporté pendant dix minutes sur ses mâles épaules le toit d'une caverne où il s'était réfugié, cela afin de permettre à la fille qui était avec lui d'en sortir. Quant au tyranosaure, il a la fin des traîtres : il est précipité du haut d'une falaise par le bras d'une grue où le héros a pris place. La bataille entre la grue et la bête est bien faite techniquement, mise à part l'invraisemblance criante de la situation. En résumé, ce film est beaucoup plus intéressant au point de vue technique qu'artistique, car il a la perfection de « *Planète interdite* » en ce qui concerne les soins apportés à le réaliser.

« *The brides of Dracula* » est un film anglais nous permettant de retrouver Peter Cushing et un nouveau et séduisant Dracula, David Peel. Comme toute cette série qui nous vient d'outre-Manche, le film est solide, bien fait, très bien même, et assez bien joué. Cushing est toujours le même, c'est-à-dire bon, et la magnifique Martita Hunt, qui réunit les qualités de Moréno, Fusier-Gir et Pauline Carton, nous offre un morceau de choix dans son rôle de vampirique comtesse et mère malheureuse. Depuis sa création de la Folle de Chaillot, à Broadway il y a cinq ans, elle n'avait jamais été aussi saisissante.

« *Angry red planet* » est assez mauvais. Il s'agit de la première équipée martienne (nous sommes loin des « *Chroniques* » de Bradbury !). Les clous du film sont une espèce de singe-araignée-vampire qui fait un bruit de squelette, mais qui n'effraye guère le spectateur, et une amibe géante qui cherche à absorber la fusée. Les séquences se passant sur Mars, planète rouge, ont été filmées en jaune (?) en utilisant un procédé spécial, peut-être un filtre décomposant la lumière. En tout cas, c'est extrêmement fatigant pour les yeux, et ruine le peu d'intérêt que pouvait offrir la réalisation des trucages. Le reste du temps se passe dans la fusée qui fait un voyage interminable, et nous aussi. Le film a été réalisé par Ib Melchior.

J'en arrive à la réalisation du moment : « *Thirteen ghosts* » (Treize fantômes), qui n'a rien à voir avec le roman de Steeman, où ils sont d'ailleurs dix-huit. William Castle, le réalisateur, a mis au point une « lunette à fantômes » et a, lui aussi, réalisé son film selon un procédé spécial. Lorsque vos yeux se trouvent devant la vitre rouge, les fantômes sont visibles ; la vitre bleue les font s'évanouir au regard des personnes sensibles, dit le prospectus. C'est une question de couleurs complémentaires, je pense. Le procédé, en dépit de la publicité qu'on lui fait, n'est guère probant : le film n'est pas mauvais, la mise en scène est même assez bonne, le scénario est intéressant (enfin), mais les lunettes sont un artifice de publicité plus qu'autre chose. Les séquences « fantômatiques » sont en couleurs (« ectoplasmiques », dit le prospectus!), tandis tandis que le reste des prises de vue est en noir et blanc. Ce mélange n'ajoute d'ailleurs rien au film.

Je citerai enfin « *Electronic monster* », où Richard Carlson et Jill St-John, échappée du « *Monde perdu* », luttent contre un ancien nazi qui, à l'aide d'un appareil de sa façon, se rend maître du cerveau humain, et évidemment fait mourir des tas de gens au cours de ses expériences, en quelque sorte par une forme extrêmement puissante d'électro-choc. Il meurt victime de ses agissements pervers, et les deux autres s'épousent. Le film est sans prétention, et assez agréable à regarder.

D'ici quelque temps, nous allons être gâtés, puisqu'Hollywood nous annonce une production intensifiée. Je vous parlerai la prochaine fois de « *The time machine* », d'après le roman de Wells, film en couleurs et Scope de George Pal, spécialiste du genre, ainsi que de « *House of Usher* », d'après Poe, où Vincent Price est l'inquiétant Rodrigue.